Sowmon. Blunt Esq.

LF
T4543
2

ŒUVRES
DE M. THOMAS,
DE
L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME SECOND.

H. 38290
24. 8. 45

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de Madame LA DAUPHINE, rue du Hurepoix, à S. Ambroise.

M. DCC. LXXIII.

LP
-35

ESSAI

SUR

LES ÉLOGES.

CHAPITRE XXIV.

Siècles de barbarie. Renaiſſance des Lettres. Eloges compoſés en latin moderne dans le ſeizième & le dix-ſeptième ſiècles.

On ſçait que l'invaſion des barbares en Occident, fut dans cette partie de l'univers, l'époque d'une deſtruction preſque générale. On ſçait que l'Europe & l'Afrique furent ravagées. Des villes entières furent conſumées, ſans qu'il en reſtât de trace.

D'autres ne conſervèrent pas un ſeul habitant. Ailleurs quelques hommes épars ſe cachoient parmi des ruines. Les campagnes couvertes d'oſſemens étoient abandonnées & déſertes. Au ſein de l'Italie même & dans les climats les plus rians, la terre devint ſtérile & ſauvage. Des forêts incultes s'élevèrent où l'induſtrie & la paix avoient fait croître des moiſſons. Dans plus d'une province, les bêtes féroces prirent la place de l'homme, & vinrent s'emparer des pays qu'il laiſſoit déſerts. Les monumens des arts étoient détruits. Ces édifices qu'avoit élevés l'architecture grecque & romaine, les ſtatues, les tableaux, les chefs-d'œuvre du génie dépoſés dans les bibliothèques ; tout avoit diſparu. Le ſol de l'ancienne Rome avoit été caché deux ou trois fois. Des reſtes de palais ou de temples noircis par les feux, & un terrain immenſe couvert de décombres, atteſtoient ſeuls ſon ancienne grandeur. Sur une partie de

la terre régnoient la dévaſtation, le ſilence, & cet étonnement ſtupide qui ſuit les grands malheurs. L'homme dans cet état fut condamné à l'ignorance & à la barbarie. Il devint ſauvage comme le globe qu'il habitoit. Le barbare qui avoit vaincu, c'eſt-à-dire qui avoit égorgé & brûlé, dédaignoit des arts inutiles pour les combats ; il illes regardoit comme un inſtrument de ſervitude, & la vaine occupation de la molleſſe ; le vaincu eſclave & avili par ſes malheurs, avoit perdu tout ce qui élève l'ame. Ainſi l'éloquence & les lettres furent éclipſées.

Le ſixième ſiècle n'offre que la lutte des nations qui ſe diſputent l'univers. Les Lombards & les Grecs en Italie, les Francs dans les Gaules, les Vandales en Eſpagne, les Saxons en Angleterre, chacun démolit l'empire, & tous s'égorgent pour s'en arracher les débris. Au ſeptième, Mahomet s'élève, & répand un fanatiſme tout à la

fois religieux & guerrier. Pendant huit cents ans, les hommes ne furent occupés, qu'à se déchirer & à combattre. Nulle politique ne présidoit au carnage. Une sorte de superstition tantôt foible & tantôt féroce, quelquefois esclave & quelquefois conquérante, régna presque d'un bout du monde à l'autre.

L'univers connu étoit alors partagé en trois grandes masses; l'empire des califes ou des arabes, l'empire grec, & l'Europe occidentale échappée aux fers des romains. Chez les arabes on fut fanatique & conquérant pendant trois siècles; pendant trois autres on cultiva les arts; mais ce peuple ingénieux & brave eut des Médecins, des Astronomes, des Géomètres, des Chymistes, des Poëtes même; tout, excepté des orateurs. Sous un despotisme religieux & militaire, on croit, on agit, on commande, on ne persuade pas.

Chez les Grecs le temps de Photius & de Léon le philoſophe, ou le neuvième ſiècle, fut le temps le plus célèbre pour les connoiſſances ; mais les crimes du palais, la ſuperſtition du ſchiſme, la petiteſſe du gouvernement & les fureurs ſcholaſtiques étouffèrent tout.

L'Europe chrétienne fut occupée & diviſée tour à tour par les établiſſemens des barbares, par les incurſions des normands, par l'anarchie des fiefs, par les guerres ſacrées des croiſades, & par les combats éternels du ſacerdoce & de l'empire. Il y eut pourtant à travers ces ravages quelques éclairs de connoiſſances. On enſeigna ſous Charlemagne un peu d'Arithmétique & de Grammaire, & quelques formes de raiſonnemens qu'on prenoit pour de la Logique. Alfred en Angleterre, vers la fin du neuvième ſiècle, fut lui-même Grammairien, un peu Philoſophe, Poëte, dit-

on, Hiſtorien & Géomètre ; c'étoit beaucoup pour un Roi, & ſurtout dans ces temps ; mais il étonna ſon pays, & ne le changea pas.

Au onziéme, l'exemple & la rivalité des arabes, & quelques voyages en Orient firent naître en Europe l'idée de s'inſtruire; ce fut l'époque de cette ſcience barbare, nommée Scholaſtique ; l'eſprit s'exerça & ne s'éclaira point.

Dans le ſuivant on commença à mieux écrire ; on vit en France Saint Bernard, qui par ſes talens s'éleva au-deſſus de ſon ſiècle, & par ſa conſidération fut preſqu'au-deſſus des papes & des rois ; & l'amant d'Héloïſe, bien plus célèbre aujourd'hui par ſes amours & ſes malheurs, que par ſes ouvrages.

Au treiziéme, parurent tous ces docteurs qui jouèrent un ſi grand rôle dans leur temps, & qui ſont ſi peu lus dans le nôtre, dont quelques-uns ſont au nombre des Saints, mais qui ne ſont plus au nombre des écrivains cé-

lèbres. Frédéric ſecond, ſi fameux par ſes démêlés avec les papes, fonda dans le même ſiècle pluſieurs écoles en Italie & en Allemagne ; mais ces écoles étoient bien loin d'être des écoles de goût. Alphonſe en Eſpagne fut Aſtronôme & réforma les cartes des cieux ; mais on n'en ignora pas moins l'art de parler & d'écrire avec éloquence ſur la terre. Les ſciences exactes accompagnent quelquefois, mais ne ſuppoſent pas toujours ces arts brillants qui tiennent à l'imagination & au génie.

Enfin les langues même dans preſque toute l'Europe étoient barbares. C'étoit un mêlange de pluſieurs idiômes corrompus, ſans harmonie, ſans goût, & qui n'avoient encore été façonnés par aucun de ces hommes de génie qui dominent ſur les langues comme ſur la penſée. L'Italien ne fut formé que dans le treizième & le quatorzième ſiècles par le Dante & Pé-

trarque; l'Anglois du temps d'Elizabeth, par Spencer & Shakeſpear; l'Allemand demeura long-temps une eſpèce de jargon tudeſque, dont les nationaux même, en écrivant, dédaignoient de ſe ſervir. Le François, mêlange informe, fut ſauvage & dur juſqu'à François I. Peu-à-peu ſes ſons ſe polirent, mais il ne devint une langue harmonieuſe, préciſe & forte, que ſur la fin du règne de Louis XIII.

Un Latin plus que barbare étoit chez tous les peuples la langue générale des loix, de la religion, des ſciences & des arts. C'étoit un reſte d'hommage que l'Europe au bout de dix ſiècles rendoit encore à ſes anciens tyrans. Enfin le temps arriva, & la lumière partit du fond de l'Italie; mais elle ne ſe répandit que peu-à-peu ſur le reſte de l'Europe.

On remarque une conformité ſingulière entre toutes les époques où les arts ont fleuri. A Athènes & dans l'an-

cienne Rome, l'éloquence & les lettres eurent un grand éclat dans des temps orageux, quand la liberté disputoit ſes droits contre la tyrannie qui s'avançoit. Ainſi la grande époque des Grecs, fut de Pyſiſtrate à Alexandre; & celle des Romains, de Marius à Auguſte. En Italie la renaiſſance des arts fut précédée par les factions des guelfes & des gibelins, & par tous les orages qu'excita dans la plûpart des villes le choc du ſacerdoce & de l'empire, de la tyrannie & de la liberté. En Allemagne les lettres ne commencèrent à être floriſſantes qu'après la guerre de trente ans; en Angleterre ſous Charles II, après Cromwel; en France après les troubles de la Ligue, & les agitations des guerres civiles. Mais par la combinaiſon des gouvernemens, & la conſtitution ſingulière des états, il avoit fallu d'abord dans la plus grande partie de l'Europe que le pouvoir monarchique

s'affermit, pour que les lettres & les arts puſſent renaître. Le pouvoir des nobles qui pendant pluſieurs ſiècles combattit le pouvoir des Rois, ne donnoit point aux ames l'élévation & le genre d'activité dont elles ont beſoin pour les lettres. Ce gouvernement n'étoit que l'indépendance de cinq cents tyrans, & l'eſclavage d'un peuple. Jamais la grande partie du genre humain ne fut plus avilie. D'ailleurs l'oppreſſion, le malheur, les guerres renaiſſantes, les haines ſi actives entre des voiſins jaloux, haines d'autant plus vives, qu'ils avoient moins de forces pour ſe nuire, mettoient partout des barrières, & empêchoient la communication. Chaque ville, chaque bourgade étoit ſéparée. La petiteſſe même des intérêts devoit retrécir tous les eſprits, & empêcher les idées de s'étendre. Il falloit donc que les grands ſouverains & les rois commençaſſent par former des corps

de toutes ces maſſes diſperſées. Il falloit rétablir des liens entre les hommes. Il falloit ſurtout que les hommes ceſſaſſent d'être eſclaves; car la nature a défendu à l'eſclave de penſer.

Plus l'autorité monarchique gagna ſur l'autorité féodale, plus les hommes & les peuples ſe communiquèrent, plus les idées s'étendirent, plus les nations & les rois conçurent & exécutèrent de grands deſſeins, & plus les eſprits purent s'élever. Enfin dans le ſeizième ſiècle les querelles de religion vinrent agiter les eſprits. Alors il fallut s'inſtruire pour combattre. On remua, on conſulta les anciens dépôts. De grandes paſſions ſe mêlèrent à un zèle ſacré.

Qu'on imagine un pays couvert autrefois de villes floriſſantes, mais renverſées par des ſecouſſes & des tremblemens de terre, & un peuple entier aſſoupi ſur ces ruines, au bout de mille ans s'éveillant tout-à-coup com-

me par enchantement, ouvrant les yeux, parcourant les ruines d'un pas incertain, & fouillant à l'envi dans les décombres, pour en arracher ou imiter tout ce qui a pu échapper au temps : tels parurent les Européens dans cette époque. Rome, l'empire, tout avoit été bouleverſé ; tout avoit changé ou péri : mais il reſtoit encore une telle idée de la grandeur romaine, qu'on ne s'occupa chez tous les peuples qu'à faire revivre les loix, les arts, les monumens & la langue du peuple-roi qui n'étoit plus. Ainſi, tandis qu'on déterroit les ſtatues & les débris d'architecture échappés aux barbares pour tâcher de les copier ; on s'efforçoit en écrivant de copier l'harmonie & les ſons des orateurs de Rome. Les deſcendans des Bructères & des Sicambres, des Celtes & des Bataves, eurent l'ambition de parler ſur les bords du Danube & dans les marais de la Hollande, comme Caton & Pompée

avoient parlé dans le ſénat, ou Cicéron ſur la tribune. Ce fut pendant deux ſiècles la ſeule éloquence qui régna d'un bout de l'Europe à l'autre.

Le beſoin éternel que l'on a de flatter & d'être flatté, fit bientôt renaître les panégyriques. Des orateurs aujourd'hui très-inconnus, firent les éloges de princes plus inconnus encore. Papes, Evêques, Cardinaux, Princes d'Italie, Princes d'Allemagne, Ducs, Margraves, Electeurs, Abbés même, pour peu qu'ils euſſent l'honneur d'être ſouverains dans leur couvent, ne manquoient point d'avoir un orateur, qui en phraſes de Cicéron ou de Pline, les comparoient ou à Céſar ou à Trajan. On ſent bien qu'en leur parlant à eux-mêmes, il n'étoit guère poſſible de les mettre moins haut. L'orateur & le panégyrique, comme cela devoit être, avoient beaucoup de célébrité un jour ou deux, & le lendemain, comme cela devoit être encore, perſonne n'y penſoit.

Il ne faut pas confondre avec tous ces misérables panégyriques prononcés dans de petites cours, pour de très-petits princes, les éloges consacrés à quelques grands hommes de ce temps-là. Tels sont par exemple ceux que l'on prononça à Rome, & dans plusieurs villes d'Italie, en l'honneur de Léon X. On peut lui reprocher sans doute de n'avoir point eu assez d'austérité dans ses mœurs; & sa cour étoit plus celle d'un prince que d'un pontife; mais le protecteur de Raphaël, de Michel-Ange & du Bramante, l'ami du Trissino & du Bembo, celui qui cultiva les lettres en homme de goût, & sut les protéger en souverain, mérita l'honneur des éloges publics.

J'ajouterai encore à ce nom celui de ce célèbre Gustave Adolphe, qui au commencement du dix-septième siècle, fit trembler le Dannemark, la Pologne & la Russie, parcourut ensuite l'Allemagne en conquérant,

ébranla le trône de Ferdinand second, vengea la liberté germanique écrasée, donna à la Suéde l'ascendant sur l'empire, créa plusieurs grands hommes, fit tous ces prodiges en deux ans & mourut dans une victoire. Le génie des conquêtes a presque toujours réveillé le génie des arts. Gustave Adolphe fut célébré par un grand nombre d'orateurs. Les panégyriques parurent en foule & de son vivant, & après sa mort.

Sa fille Christine eut le même honneur, & à plusieurs égards s'en montra digne. Elle passa long-temps pour avoir su régner comme son père avoit su combattre. Personne n'ignore que son ministère influa beaucoup sur ce fameux Traité de Westphalie, qui soumit à des loix une anarchie de sept cents ans, & fixa en Allemagne l'équilibre des pouvoirs. Christine fut louée en Suéde comme la législatrice de l'empire. On lui adressa plusieurs pa-

négyriques sur cet objet. Les arts d'ailleurs qui jamais n'ont oublié ni leurs bienfaiteurs ni leurs tyrans, les arts lui devoient de la reconnoissance. Elle les préféroit à tout, puisqu'elle les préféra au trône même. Amie & disciple de Descartes, liée avec tous les savans de l'Europe, mécontente des intrigues & des petites passions qui trop souvent entourent les princes, on sait combien elle mettoit l'art de s'éclairer, au-dessus des étiquettes & des cérémonies des cours. Cependant on peut dire qu'elle eut moins de grandes vertus que le goût des grandes choses, & qu'elle inspira plutôt l'étonnement que l'admiration. Son principal mérite fut de n'avoir presqu'aucun des préjugés qu'on a sur le trône. C'est par là surtout qu'elle parut supérieure à son rang. En général elle mépriſa presque toutes les conventions, celles de la beauté, comme de la grandeur. Mais en dédaignant les bienséances, elle pa-

rut ne pas assez connoître les hommes, qui entr'eux ont institué des signes pour reconnoître tout & même la vertu. Comme elle étoit dominée par son imagination, sa conduite fut inégale & souvent peu mesurée. Elle agissoit plus par des mouvemens que par des principes. Elle eut la fermeté d'un moment qui conçoit & fait de grands sacrifices, & n'eut pas cette fermeté plus rare qui soutient l'ame par sa propre force, quand elle n'est plus animée par les regards & par l'effort même que demande tout ce qui est difficile. Son amour pour la gloire étoit plutôt une coquetterie inquiète, qui tenoit à l'esprit, qu'un de ces sentimens profonds qui subjuguent l'ame & la rempliſſent. Aussi obtint-elle plus de célébrité que de gloire. Elizabeth en Angleterre avoit fondé sa renommée sur celle de sa nation. La célébrité de Christine ne fut que pour elle. Etrangère au milieu du peuple qu'elle

gouvernoit, elle se passionnoit pour les grands hommes de tous les pays, & étoit assez indifférente sur le sien. Elle sépara trop ses goûts de ses devoirs ; & destinée à régner, elle eut le malheur de n'estimer assez ni la souveraineté, ni les hommes.

On sait que de son vivant même elle trouva des censeurs ; les femmes en France lui reprochèrent de n'avoir point les manières & les agrémens de son séxe, les protestans d'avoir changé de religion, les politiques d'avoir quitté un trône, tous ceux qui avoient quelqu'humanité, d'avoir pu croire que sa qualité de reine put autoriser un assassinat ; mais elle fut l'objet éternel des hommages des savans & des gens de lettres. Dès qu'elle sortit de l'enfance, chaque année de son règne fut marquée par un éloge ; & après son abdication même, elle conserva des panégyristes quand elle n'eut plus de courtisans *.

* Un de ses historiens qui a compilé très-

Cette femme célèbre fut louée en France, en Allemagne, en Hollande, en Italie, en Suéde. Il seroit seulement à souhaiter que tous les panégyriques eussent cessé au moment du meurtre de Monaldeschi. Ce seroit en même-temps & l'honneur des lettres & l'instruction des princes.

Outre les éloges & les panégyriques que je viens de citer, il y en eut des milliers d'autres, écrits en latin moderne, dans le cours du seizième & dix-septième siècles. Mais il s'offre naturellement ici un problême à résoudre. Parmi tant d'orateurs Allemands, Italiens, François, Hollandois, Suédois, comment n'en y eût-il pas un seul qu'on puisse lire aujourd'hui avec intérêt, & qui ait conservé du moins quelque célébrité ?

---

exactement toutes les lettres & billets qu'elle a écrits, & tout ce qu'on a écrit d'elle, compte près de deux cents panégyriques qui lui furent adressés.

On peut dire d'abord que l'érudition étouffa le génie ; & l'on en conçoit les raiſons. Leur caractère & leur marche ſont trop oppoſés. L'une eſt ſcrupuleuſe & lente, l'autre hardi & rapide. L'une pèſe ſur les détails, l'autre ſaiſit les réſultats. L'une amaſſe des faits, l'autre combine des idées. L'une enfin ſe défie de la penſée & craint l'imagination ; l'autre a le beſoin de créer, & n'eſt riche que de ce qu'il invente. On connoît d'ailleurs la malédiction éternelle dont eſt frappé l'eſprit d'imitation ; & cet eſprit, comme nous l'avons vu, étoit la maladie dominante du ſiècle. L'éloquence & les diſcours de ces temps-là, étoient donc bien loin d'avoir cette rudeſſe originale & forte, qu'il ſembleroit qu'on dut attendre au ſortir des ſiècles de barbarie. Chez un peuple barbare ou qui ceſſe de l'être, & où l'on commence à écrire, les orateurs & les poëtes ſont avertis de leurs talens par leurs

paſſions, & par les ſecouſſes que des objets extraordinaires donnent à leur ame. Delà vient leur caractère inégal & ſauvage, mais jamais froid & ſurtout jamais ſervile. Ce n'eſt que par degrés que le goût vient les polir ; & quand ce goût eſt arrivé, ils ont déjà aſſez de connoiſſances & aſſez d'art pour ſubſtituer des beautés grandes & correctes, à ces premières beautés inexactes, mais fières. Il n'en eſt pas de même, quand chez un peuple l'eſprit d'imitation & un goût puiſé chez des modèles, ſuccèdent tout-à-coup & preſque ſans degrés à la barbarie. Alors les écrivains n'ont ni la vigueur originale & brute dont ce goût d'imitation les éloigne, ni les beautés ſolides & vraies auxquelles ils n'ont pas eu le temps d'atteindre, & qui ſont preſque toujours le réſultat de la philoſophie & des paſſions mêlées enſemble. Par la même raiſon ils doivent encore être plus loin de la fineſſe de l'eſ-

prit & des idées, qui ne peut être que le partage d'un ſiècle exercé & très-poli, & qui peut-être ſuppoſe déja un peu le dégoût des grandes choſes & le deſir de s'ouvrir de nouvelles routes. Ajoutez que dans les temps dont nous parlons, la plûpart des écrivains étoient étrangers à leur pays & à leur ſiècle. C'étoit Rome, c'étoit Athènes qui étoit leur patrie. Ils ſe paſſionnoient pour Mantinée ou pour Pharſale, bien plus que pour Pavie ou Marignan. Ils vivoient, ils ſentoient, ils reſpiroient à quinze ſiècles d'eux. Veut-on que des hommes enſevelis dans les mines, parlent avec éloquence de ce qui ſe paſſe ſur la terre?

Mais leur plus grand obſtacle, c'étoit la prétention d'être éloquent dans une langue morte. Ce ſont les mœurs d'un peuple qui donnent la vie à ſon langage. Que ces mœurs s'anéantiſſent, la plus grande partie du langage périt. Les mots ne ſont plus que des

ſimulacres froids qu'il eſt impoſſible de ranimer. L'orateur qui au bout de quinze cents ans veut ou croit employer cette langue, a donc deux torts : il ne peut bien apprécier la valeur des ſignes; & les ſignes ne peuvent recevoir l'empreinte de ſon eſprit & de ſon ame, qu'il voudroit leur donner. Son ſtyle ne ſera donc jamais qu'une traduction affoiblie de ſa penſée. Il aura aiſément des paſſions & des idées dans ſa langue naturelle, qui faite pour lui, correſpond avec ſoupleſſe à tous ſes mouvemens : mais la langue étrangère réſiſtera à tout, & dénaturera tout ce qu'il voudra lui confier. Il y aura, pour ainſi-dire, un frottement & un choc continuel, entre le ſentiment & le ſigne, entre l'expreſſion & l'idée. Pour affoiblir cette réſiſtance, l'orateur ou l'écrivain tâchera d'emprunter avec le langage, & d'adopter autant qu'il eſt poſſible, les paſſions, les goûts, & pour ainſi-dire les idées re-

ligieuſes, politiques & civiles du peuple dont il veut imiter la langue. Mais cette adoption factice & qui ne ſera jamais entière, ne peut avoir l'effet de la réalité. Ainſi ces ſortes d'écrivains n'auront ni la phyſionomie de leur nation, ni celle de leur ſiècle, ni celle de la nation & du ſiècle qu'ils prétendent imiter, ni la leur même. Leurs ouvrages ſeront une eſpèce de production équivoque qui ne tiendra à rien, ne peindra rien, & reſtera à jamais ſans caractère & ſans couleur. Telle eſt l'hiſtoire des orateurs du ſeizième ſiècle. En voilà aſſez, je crois, pour nous diſpenſer d'en rien citer. Il eſt triſte pour tant d'écrivains, qu'en les oubliant on ne leur ait rendu que juſtice.

CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

De Paul Jove, & de ſes Eloges.

TOUS ces Cicérons ou ces Plines modernes dont nous venons de parler, ou étoient, ou avoient la prétention d'être orateurs ; & leurs éloges étoient de longs panégyriques prononcés dans des aſſemblées, & débités avec pompe pour honorer les morts, & quelquefois ennuyer les vivans. Mais dans le même ſiècle, il y eut un écrivain qui publia des éloges d'un genre tout différent, & qui par-là mérite d'être diſtingué. C'eſt Paul Jove. Il étoit Italien & Milanais. Il eut la même patrie que Pline le jeune : mais Pline fut l'ami de Trajan, Conſul de Rome, & Gouverneur de province ; & Paul Jove commença par être médecin, & finit par être Evêque. Il aima paſſionément les lettres, écri-

vit l'hiſtoire de ſon ſiècle en latin, fut admiré pour le ſtyle, peu renommé pour la vérité, plut aux uns, déplut aux autres, & fut accuſé tour à tour de flatterie & de ſatire; ſort preſque inévitable de tous ceux qui ont l'ambition & le courage d'écrire de leur vivant, ce qui ne peut être écrit avec sûreté que cent ans après. Nous avons de lui, outre ſon hiſtoire, ſept livres d'éloges, conſacrés aux hommes les plus célèbres dans le gouvernement ou dans la guerre; & un autre livre très-conſidérable, ſur les gens de lettres & les ſavans du quatorzième, quinzième & ſeizième ſiècles. Ceux-ci ſont au nombre de cent quatre-vingt; ce qui joint aux premiers, forme une ſuite complette de près de trois cents vingt éloges. Qu'il me ſoit permis de raconter ici à quelle occaſion ces éloges furent compoſés.

Paul Jove avoit une très-belle maiſon ſituée dans une preſqu'iſle, & aux

bords du lac de Côme. Il nous apprend qu'elle étoit bâtie sur les ruines mêmes de la maison de campagne de Pline. De son temps, les fondemens subsistoient encore; & quand l'eau étoit calme, on appercevoit au fond du lac, des marbres taillés, des tronçons de colonnes, & des restes de pyramides qui avoient orné le séjour de l'ami de Trajan. L'évêque, son successeur, nous a laissé, à la tête de ses éloges, une description charmante de ce lieu. On y voit un homme enthousiaste des lettres & du repos, un historien qui a l'imagination d'un poëte, un évêque nourri des doux mensonges de la mythologie payenne. Car il nous peint avec transport ses jardins baignés par les flots du lac, l'ombre & la fraîcheur de ses bois, ses côteaux, ses eaux jaillissantes, le silence profond & le calme de sa solitude; une statue élevée dans ses jardins à la Nature; au dedans, un sallon où pré-

ſidoit Apollon avec ſa lyre, & les neuf Muſes avec leurs attributs ; un autre où préſidoit Minerve; ſa bibliothèque, qui étoit ſous la garde de Mercure ; enſuite l'appartement des trois Grâces, orné de colonnes doriques, & des peintures les plus riantes ; au dehors, l'étendue pure & tranſparente du lac, ſes détours tortueux, ſes rivages ornés d'oliviers & de lauriers ; & dans l'éloignement, des villes, des promontoires, des côteaux en amphithéâtre, chargés de vignes ; & les hauteurs naiſſantes des Alpes, couvertes de bois & de pâturages, où l'œil voyoit de loin errer des troupeaux. Au centre de cette belle habitation, étoit un cabinet où Paul Jove avoit raſſemblé à grands frais, les portraits de tous les hommes célèbres. On peut dire qu'il avoit une collection de grands hommes, comme dans d'autres temps on a fait des collections d'hiſtoire naturelle. Il fut aidé dans cette recherche par des

particuliers & des ſouverains. Le fameux Fernand Cortès lui envoya ſon portrait, avant de mourir. On ne peut douter que d'autres qui n'avoient pas le même droit, n'aient voulu donner le même exemple: mais il y a apparence que Paul Jove ne plaçoit pas tous ceux qui s'envoyoient eux-mêmes; dans le choix de ſes grands hommes, il s'en rapportoit un peu moins à eux qu'à la renommée.

C'eſt pour ſervir d'explication à ces portraits, qu'il compoſa ſes éloges. D'abord ils ont le mérite d'être très-courts: ils renferment quelquefois en peu de lignes, & d'autres fois en peu de pages, l'idée du caractère, des actions, des ouvrages de celui qu'il loue, ou du moins dont il parle; car quelquefois il fait le portrait d'hommes plus célèbres que vertueux; mais il les repréſente tels qu'ils ſont, loue les vertus, admire les talens, & déteſte les crimes. En ſecond lieu, ces éloges.

ſont la plûpart hiſtoriques ; & des faits vrais valent beaucoup mieux que de la fauſſe éloquence. Enfin ils ont le mérite de préſenter une grande variété d'hommes, quelques-uns grands, & preſque tous fameux, de tous les pays, de toutes les religions, de tous les rangs, & de tous les ſiècles.

Ainſi on y voit parmi les anciens, Alexandre, Pyrrhus, Annibal, & Scipion: parmi les deſtructeurs de l'empire, Attila & Totila: parmi ſes vengeurs, Narsès qui né eſclave, devint général, & qui eunuque, fut un grand homme.

Dans le nouvel empire d'occident, Charlemagne, le plus grand homme de la France, & peut-être de l'Europe moderne ; & ce Frédéric Barberouſſe, ſous qui commença la lutte ſanglante du ſacerdoce contre l'empire, qui fit la guerre aux papes & aux Sarrazins, & mourut dans ſon pélerinage guerrier.

En France, Godefroi de Bouillon, chef de la seule croisade qui ait réussi; Charles VIII. qui conquit & perdit le royaume de Naples avec la même rapidité; Louis XII. qui fut tour à tour dupe de ses amis & de ses ennemis, mais à qui on pardonna tout, parce qu'il étoit bon; François I. qui, à beaucoup de défauts, mêla des qualités brillantes; le maréchal de Trivulce, sur la tombe duquel on grava; *Ici repose celui qui ne reposa jamais*; le maréchal de Lautrec, également opiniâtre & malheureux; Gaston de Foix, si connu par son courage brillant, & par la bataille de Ravennes qu'il gagna & où il perdit la vie; enfin ce connétable de Bourbon, si terrible à son maître, & dont l'ame altière eut à la fois le plaisir & le malheur d'être si bien vengé.

En Espagne, vous trouvez Ferdinand le Catholique, qui chassa & vainquit les Rois Maures, & trompa

tous les Rois Chrétiens ; Charles-Quint, heureux & tout-puissant, politique par lui-même, grand par ses généraux ; & cette foule de héros dans tous les genres, qui servoient alors l'Espagne ; Christophe Colomb, qui lui créa un nouveau monde ; Fernand Cortès qui, avec cinq cents hommes, lui soumit un empire de six cents lieues ; Antoine de Lève qui, de simple soldat, parvint à être duc & prince, & plus que cela, grand homme de guerre ; Pierre de Navarre, autre soldat de fortune, célèbre par ses talens, & parce que le premier il inventa les mines ; Gonsalve de Cordoue, surnommé le grand Capitaine, mais qui put compter plus de victoires que de vertus ; le fameux duc d'Albe, qui servit Charles-Quint à Pavie, à Tunis, en Allemagne, gagna contre les Protestans la bataille de Mulberg, conquit le Portugal sous Philippe II, mais qui se dèshonora dans les Pays-

Bas, par les dix-huit mille hommes qu'il ſe vantoit d'avoir fait paſſer par la main du bourreau; enfin le jeune marquis de Peſcaire, aimable & brillant, qui contribua au gain de pluſieurs batailles, fut à la fois capitaine & homme de lettres, épouſa une femme célèbre par ſon eſprit comme par ſa beauté, & mourut à trente-deux ans, d'une maladie très-courte, peu de temps après que Charles-Quint eut été inſtruit que le pape lui avoit propoſé de ſe faire Roi de Naples.

Si nous parcourons l'Italie, ces éloges nous offrent un très-grand nombre d'hommes qui, dans le cours du quinzième ou ſeizième ſiècle, s'y diſtinguèrent par le gouvernement, ou par les armes. Il faut ſe rappeller qu'alors l'Italie étoit diviſée & ſanglante. Une foule de tyrans ou étrangers, ou domeſtiques, déchiroient ce beau pays pour le partager. Les papes excommunioient, combattoient & né-

gocioient pour ſe faire un état. Les empereurs n'avoient point perdu de vue ce fantôme d'empire romain, que de temps en temps ils vouloient faire revivre. Les rois de France, pouſſés & par leur propre inquiétude, & par celle de leur nation, avoient la fureur de conquérir Naples & Milan. Le ſénat de Veniſe, politique & hardi, commerçant & guerrier, vouloit dominer ſur la mer, & s'étendre en terre-ferme. Une foule de villes & de républiques étoient agitées à la fois par les orages de la liberté & par ceux de la guerre. Des factions s'élevoient, ſe choquoient & tomboient. Des conjurés & des tyrans périſſoient tour à tour. Des généraux qui n'avoient pour bien qu'une armée, la vendoient à qui vouloit ou pouvoit la payer. Par-tout les intérêts religieux ſe mêloient aux intérêts politiques, & les crimes aux grandes actions. Tel étoit l'eſprit de ces temps: & parmi ces dangers, ces

eſpérances, ces craintes, il dut naître une foule d'ames extraordinaires dans tous les rangs, qui ſe développèrent, pour ainſi-dire, avec leur ſiècle, & qui en reçurent le mouvement, ou lui donnèrent le leur. Paul Jove a fait l'éloge ou le portrait de tous ces hommes, la plûpart plus courageux que ſaints. Mais dans cette foule de noms, on aime à retrouver à Florence, les Médicis; à Milan, ces fameux Sforces, dont l'un ſimple payſan, devint un grand homme; & l'autre, bâtard de ce payſan, devint ſouverain; à Rome, les Colonnes, preſque tous politiques ou guerriers; à Veniſe, pluſieurs doges & quelques généraux; à Gènes, ce célèbre André Doria, qui vainquit tour à tour & fit vaincre Charles-Quint, redoutable à François I. & à Soliman, mais grand ſurtout pour avoir rendu la liberté à ſa patrie, dont il pouvoit être le maître.

Si vous portez vos regards plus

loin, vous trouvez en Hongrie ce fameux Jean Hunniade qui combattit les Turcs, & ſimple général d'un peuple libre, fut plus abſolu que vingt rois; & ce Mathias Corvin ſon fils, le ſeul exemple peut être d'un grand homme fils d'un grand homme; en Epire, Scanderberg, grand prince dans un petit état; & parmi les Orientaux, ce Saladin, auſſi poli que fier, ennemi généreux, & conquérant humain; Tamerlan, un de ces Tartares qui ont bouleverſé le monde; Bajazet qui commença comme Alexandre, & finit comme Darius, d'abord le plus terrible des hommes, & enſuite le plus malheureux; Amurat II, le ſeul prince Turc qui ait été philoſophe, qui abdiqua deux fois le trône, & y remonta deux fois pour vaincre; Mahomet II, qui conquit avec tant de rapidité, & récompenſa les arts avec tant de magnificence; Sélim qui ſubjugua l'Egypte, & détruiſit cette ariſtocratie

guerrière établie depuis trois cents ans aux bords du Nil, par des soldats Tartares; Soliman vainqueur, de l'Euphrate au Danube, qui prit Babylone & assiégea Vienne; le fameux Barberousse Chérédin, son amiral, qui de pirate devint roi; & cet Ismaël Sophi qui, au commencement du seizième siècle, prêcha les armes à la main, & en dogmatisant conquit la Perse, comme Mahomet avoit conquis l'Arabie.

A la suite de tous ces noms de guerriers ou de princes rassemblés des trois parties du monde, c'est un spectacle curieux de retrouver les noms du Dante, de Pétrarque, de Bocace, de l'Arioste, du cardinal Bibiéna, auteur de la comédie de la Calandre, jouée au Vatican sous Léon X; & du célèbre Machiavel; sans compter cette foule innombrable de savans, presque tous Grecs ou Italiens, qui dénués, il est vrai, de ce mérite rare du génie,

contribuèrent cependant par leurs travaux, au rétabliſſement des lettres, en faiſant revivre les langues qui ne s'étoient conſervées que chez les chrétiens de Conſtantinople, & la philoſophie ancienne qui, depuis la chûte de l'empire, n'avoit été cultivée que par les muſulmans Arabes.

Tel eſt le ſpectacle auſſi varié que rapide que nous préſentent les Eloges de Paul Jove. Je me contenterai ici d'ajouter quelques remarques. Il eſt d'abord fort ſingulier que ce Panégyriſte, ayant loué près d'une centaine de Princes Grecs, Idolâtres, Muſulmans & Chrétiens, n'ait pas fait l'Eloge d'un ſeul Pape : il étoit cependant Italien, & Evêque. Je remarquerai enſuite qu'il a fait l'Eloge de pluſieurs Princes qui étoient encore vivans, & dans ces articles il change tout-à-coup de ton ; il ne raconte plus, il loue, & l'Hiſtorien devient déclamateur. Voici comment

débute l'Eloge de Charles-Quint. » Je te salue, trois fois très-grand, » auguste Charles-Quint, qui par le » concours & l'union des vertus les » plus rares, as mérité le surnom de » très-invincible empereur ». On reconnoît à cette grande phrase, que Charles-Quint devoit lire l'article. Un autre assez singulier, c'est celui où il parle de ce Christierne, roi de Danemarck, surnommé le Néron du nord, qui après avoir juré aux Suédois la paix sur une hostie, fit égorger, comme on sait, au milieu d'un repas, tout le sénat de Suède, deux évêques, & quatre-vingt quatorze citoyens des plus distingués. Quoique ce prince fût encore vivant, Paul Jove ose l'appeller de son véritable nom, c'est-à-dire un monstre. Il est vrai que ce monstre étoit alors détrôné, & enfermé dans une cage de fer ; mais beaucoup d'autres auroient craint que la cage ne se rompît, & que ce monst-

tre, en remontant sur le trône, ce qui est arrivé quelquefois, ne redevint un très-grand prince. Enfin pour connoître l'esprit de ce temps-là, il ne sera pas inutile d'observer que Paul Jove loue avec transport ce Pic de la Mirandole, l'homme de l'Europe & peut-être du monde, qui à son âge eût entassé dans sa tête le plus de mots, & le moins d'idées; qu'il n'ose point blâmer trop ouvertement ce Jérôme Savonarole, enthousiaste & fourbe, qui déclamant en chaire contre les Médicis, faisoit des prophéties & des cabales, & vouloit dans Florence, jouer à la fois le rôle de Brutus & d'un homme inspiré; qu'enfin il loue Machiavel de très-bonne foi, & ne pense pas même à s'étonner de ses principes: car le Machiavélisme qui n'existe plus sans doute, & qu'une politique éclairée & sage a dû bannir pour jamais, né dans ces siècles orageux, du choc de mille intérêts, &

de l'excès de toutes les ambitions joint à la foiblesse de chaque pouvoir, fait uniquement pour des ames qui suppléoient à la force par la ruse, & aux talens par les crimes, étoit, pendant quelque temps, devenu en Europe la maladie des meilleurs esprits, à peu près comme certaines pestes qui nées dans un climat, ont fait le tour du monde, & n'ont disparu qu'après avoir ravagé le globe.

CHAPITRE XXVI.

Des Oraiſons funèbres, & des Eloges dans les premiers temps de la littérature Françoiſe, depuis François I, juſqu'à la fin du règne de Henri IV.

APRÈS avoir ſuivi le genre des éloges chez les peuples barbares, où ils n'étoient que l'expreſſion guerrière de l'enthouſiaſme qu'inſpiroit la valeur; chez les Egyptiens, où la religion les faiſoit ſervir à la morale; chez les anciens Grecs, où ils furent employés tour à tour par la philoſophie & la politique; chez les premiers Romains, où ils furent conſacrés d'abord à ce qu'ils nommoient vertu, c'eſt-à-dire à l'amour de la liberté & de la patrie; ſous les empereurs, où ils ne devinrent qu'une étiquette d'eſ-

claves, qui trop ſouvent parloient à des tyrans; enfin chez les ſavans du ſeizième ſiècle, où ils ne furent, pour ainſi-dire, qu'une affaire de ſtyle, & un amas de ſons harmonieux dans une langue étrangère qu'on vouloit faire revivre; il eſt temps de voir ce qu'ils ont été en France & dans notre langue même. Je m'arrêterai peu ſur les anciens monumens que nous avons dans ce genre. L'eſprit, le goût, l'éloquence, la langue même, rien n'étoit formé. Nous avons été long-temps des barbares pleins d'imagination & de gaieté, qui ſavions danſer & combattre, mais qui ne ſavions pas écrire. L'eſprit humain, toujours curieux, aime à revenir quelquefois ſur ces temps de ſon enfance; mais quand on a jetté un coup-d'œil ſur des maſures ou des palais gothiques, on aime enſuite à ſe repoſer ſur les grands monumens de l'architecture moderne. En repaſſant les premiers temps de

notre littérature, & les éloges écrits dans notre langue, il ne ſera pas inutile de remarquer ſouvent à qui ces éloges ont été prodigués, & de comparer quelquefois les vertus dont le panégyriſte parle, avec les vices plus réels dont parle l'hiſtoire. Peut-être à force de reprocher aux hommes leur baſſeſſe, parviendra-t-on à les faire rougir : mais quand on ne pourroit l'eſpérer, il eſt doux du moins de venger la vérité, que la flatterie eſt toujours prête à immoler à l'intérêt. L'indignation même que l'on éprouve contre le menſonge, eſt utile. Elle affermit dans l'heureuſe habitude d'être libre, & dans le beſoin d'être vrai.

Les éloges funèbres que nous avons vu établis chez tous les peuples, ne furent connus en France que ſur la fin du quatorzième ſiècle. On croit que le premier François à qui on rendit cet hommage, fut le célèbre

Dugueſclin. C'étoit le prix de ſes victoires, & plus encore de ſes vertus *. Ce grand homme mérita ſans

* Cette oraiſon funèbre fut prononcée en 1389, c'eſt-à-dire neuf ans après la mort du connétable, par un évêque d'Auxerre, & en préſence de toute la cour. Le texte fut ; *Nominatus eſt uſque ad extrema.* Son nom a été connu aux extrémités de la terre. Enſuite l'orateur entrant dans le détail des victoires, des faits d'armes, & de toutes les grandes actions de Dugueſclin, prouva que ce grand homme avoit rempli tous les devoirs d'un vrai chevalier, puiſqu'il avoit uni au plus haut degré la probité & la valeur. Il remonta à l'origine & à la première inſtitution de la chevalerie, & la repréſenta comme une inſtitution politique, militaire & ſacrée, auſſi néceſſaire pour la défenſe que pour le gouvernement des Etats, & qui demandoit dans un guerrier l'accord de la probité & du courage, des vertus & de l'honneur. Il finit par exhorter tous les ſeigneurs de la cour qui étoient préſens, à ne jamais prendre les armes que par l'ordre & pour le ſervice de leur maître, s'ils vouloient, comme Dugueſclin, remplir les devoirs de la chevalerie, & mériter

doute que cet usage commençât par lui. Il faudroit seulement que ce qui étoit alors une distinction flatteuse, n'eût pas cessé d'en être une. Mais il en est ainsi de presque tous les honneurs. La justice les institue ; la politique les conserve quelque temps au mérite ; bientôt la vanité les réclame comme un droit ; le vice les usurpe par l'intrigue ; au lieu d'honorer ceux à qui on les accorde, quelquefois ceux qui les obtiennent les déshonorent ; & ce qui devoit être glorieux & rare, finit par être prodigué & avili. Voilà l'histoire des éloges funèbres parmi nous, & apparemment chez toutes les nations. Ils sont devenus trop souvent des discours, où avec une fausse éloquence on célèbre des vertus encore plus

à la fois l'approbation de Dieu & l'estime des hommes. Tel est l'extrait de cette oraison funèbre, qui nous a été conservé par le Moine de S. Denis, historien de Charles VI.

fauſſes, & où l'on étale avec pompe, des titres que le mort a flétris, des talens qu'il n'a point eus, & des ſervices qu'il n'a pu rendre.

La collection des oraiſons funèbres que nous avons dans notre langue, commence à peu près en 1547, c'eſt-à-dire à la mort de François I.

Ce prince qui eut bien plus l'éclat & les vertus d'un chevalier, que la politique & les talens d'un roi, fut loué ſans réſerve; & il ne faut pas s'en étonner. Une nation militaire & brave dut eſtimer ſa valeur. Une nobleſſe qui reſpiroit l'enthouſiaſme de la chevalerie, dut applaudir ſes propres vertus dans ſon chef. Les hommes de lettres & les ſavans qui commençoient en France à s'emparer de l'opinion, & dirigeoient déja la renommée, durent célébrer à l'envi le prince qui les honoroit. Ses malheurs même & la bataille de Pavie, où à des fautes trop réelles il mêla de la grandeur de caractère, durent ajou-

ter à sa célébrité, en fixant sur lui les yeux de l'Europe, & devoient surtout intéresser un peuple qui pardonne tout pour le courage, & se rallie toujours au mot de l'honneur.

Ses contemporains gravèrent sur son tombeau le titre de grand. Il faut convenir que s'il avoit pu le mériter, c'eut été par son respect pour les connoissances, & le désir qu'il eut d'éclairer sa nation. Il entrevit ces principes étouffés tour à tour par l'ignorance & par l'orgueil, qu'il n'y a ni législation, ni politique sans lumières ; que ceux qui éclairent l'humanité, sont les bienfaiteurs des rois comme des peuples ; que l'autorité de ceux qui commandent, n'est jamais plus forte, que lorsqu'elle est unie à l'autorité de ceux qui pensent ; que le défaut de lumières en obscurcissant tout, a quelquefois rendu tous les droits douteux, & même les plus sacrés, ceux des souverains ; qu'un peuple ignorant devient nécessairement

fairement ou un peuple vil & ſans reſſort, deſtiné à être la proye du premier qui daignera le vaincre, ou un peuple inquiet & d'une activité féroce; que des eſclaves qui ſervent un bandeau ſur les yeux, en ſont bien plus terribles, ſi leur main vient à s'armer & frappe au hazard; qu'enfin tous les princes qui avant lui avoient obtenu l'eſtime de leur ſiècle & les regards de la poſtérité, depuis Alexandre juſqu'à Charlemagne, depuis Auguſte juſqu'à Tamerlan né Tartare & fondateur d'une Académie à Samarcande, tous dédaignant une gloire vile & diſtribuée par des eſclaves ignorans, avoient voulu avoir pour témoins de leurs actions des hommes de génie, & relever partout la gloire du trône par celle des arts. Ce fut là le vrai mérite de François I. Il honora donc les lettres; & les lettres reconnoiſſantes ordonnèrent à l'Europe de célébrer ce prince,

& de placer le vaincu à côté du vainqueur.

Après François I, Henri II son successeur & son fils eut l'honneur d'un panégyrique, même de son vivant. On trouve en 1555, un éloge qui lui est adressé sur la *grandeur* de son règne. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot. Tous les peuples désirent que leur maître soit grand, & aiment à se le persuader. La vanité de celui qui obéit, s'enorgueillit des titres prodigués à celui qui commande. L'esclave même, veut donner de la dignité à ses fers; à plus forte raison le sujet libre, & qui obéit aux loix sous un monarque. A l'égard de Henri II, son nom aujourd'hui ne réveille plus l'idée de *grandeur*. Ce roi brave, mais d'une valeur moins éclatante que son père; protecteur des lettres, mais sans cette espèce de passion qui tient de l'enthousiasme, & le fait naître chez les au-

tres ; avide de gloire, mais incapable de cette hauteur de génie qui s'ouvre de nouvelles routes pour y parvenir ; gouverné par des favoris qui dirigeoient à leur gré ſa foibleſſe ou ſa force, & pouſſé en même-temps par l'eſprit de ſa nation & de ſon ſiècle, qu'il trouva créé, & auquel il n'ajouta rien, n'eut ni dans l'eſprit, ni dans l'ame cette eſpèce de reſſort qui fait la grandeur. On peut dire que ſon règne ne fut qu'une repréſentation affoiblie du règne de François I. Dans la religion, dans la guerre, dans la finance & dans les loix, il ſuivit les ſentiers tracés. Les événemens eurent de l'importance, ſans avoir une ſorte de caractère ; & preſque toujours en action, mais ſans être animé de ces forces vives qui font les grands changemens, & deſſinent avec énergie les caractères ſoit en bien, ſoit en mal, ce prince donna beaucoup de mouvement à

l'Europe, ſans acquérir beaucoup de célébriré.

L'homme d'état juge ; le panégyriſte loue, & n'a beſoin que d'un prétexte ; encore s'en paſſe-t-il quelquefois. Henri II, eſtimable à pluſieurs égards, dut être célébré, & ſurtout dans l'époque de ſes ſuccès. On ſait que dans la ſuite il eut des revers, & ſe laiſſa écraſer par cet ennemi actif, dont la vigilance ſombre & terrible étendue à la fois ſur les deux mondes, enchaînoit l'Amérique, gouvernoit l'Eſpagne & déſoloit l'Europe. Les batailles de Gravelines & de S. Quentin ne furent que des malheurs ; mais la paix de Cateau-Cambréſis fut une honte. Au rapport de tous les hiſtoriens elle déshonora le roi & l'état : au rapport d'un panégyriſte, ce fut le ſacrifice d'un grand homme au bien de l'Europe. Il n'eſt pas inutile d'ajouter que l'oraiſon funèbre de ce prince fut comparée dans le temps à la Cy-

ropédie, le roi à Cyrus, & l'orateur à Xénophon *.

En 1563 parut un éloge qui dut intéreſſer la nation. C'étoit celui de ce François de Guiſe aſſaſſiné par Poltrot devant Orléans. Il fut, comme on ſait, le plus grand homme de ſon ſiècle. Ce fut lui qui défendit Metz contre Charles-Quint, qui rendit Calais à la France, & combattit avec ſuccès l'Eſpagne, l'Angleterre & l'Empire. Son crime fut d'être trop puiſſant. C'en étoit un dans une minorité orageuſe, & ſous un gouvernement foible où pluſieurs grands hommes ſe choquent, & où l'autorité ſans vigueur ne peut tenir la balance entre des forces extrêmes qui ſe combattent. Sa mort fut le premier des aſſaſſinats que le fanatiſme de ce ſiècle fit commettre.

* Sonnet de Joachim du Bellay, ſur l'oraiſon funèbre prononcée en 1559, par Jérôme de la Rovère, évêque de Toulon.

On connoît de lui ce mot employé dans une de nos plus belles Tragédies ; » ta religion t'a ordonné de m'assassi- » ner ; la mienne m'ordonne de te » pardonner & de te plaindre ». Ce mot dont on se souvient, est fort au-dessus d'une oraison funèbre qu'on oublie.

En 1571, c'est-à-dire quelques mois avant la S. Barthelemi, fut prononcé & publié un panégyrique en l'honneur de Charles IX. On y vante les grandes actions d'un prince de vingt ans, qui n'avoit pu encore que prêter son nom aux malheurs de son règne. On y célèbre sa bonté; & dans quel moment ! à sa mort il se trouva des orateurs pour le louer. J'ai lu l'oraison funèbre de ce prince, que Muret prononça à Rome en présence du Pape Grégoire XIII. Non, lorsqu'Antonin ou Trajan moururent autrefois dans cette même ville, & que la douleur publique prononça leur éloge en présence

des citoyens dont ils avoient fait le bonheur pendant vingt ans, je suis bien sûr qu'on n'y paria pas davantage de vertu, de justice, de larmes & de désolation des peuples. Tous les éloges prononcés à Paris ou dans la France en l'honneur de Charles IX, sont du même ton. L'unique différence c'est que nos orateurs françois insultent à l'humanité en prose foible & barbare, dans ce jargon qui n'étoit pas encore une langue, au lieu que l'orateur d'Italie écrivant avec pureté dans la langue de l'ancienne Rome, ses mensonges du moins sont doux & harmonieux. Il est triste que les orateurs chargés des éloges funèbres des hommes puissans, se soient trop souvent réduits eux-mêmes à ne parler que le langage des cours. Ils auroient pu dans des siècles surtout où la religion avoit tant d'autorité, faire de ces discours la consolation des peuples & la leçon des grands; mais sans doute

il faut que chez les hommes tout ſoit petit, corrompu & foible.

Les panégyriques ſe ſuccèdent comme les règnes. Si on loua Charles IX, on dut louer Henri III. Nous avons un panégyrique qui lui fut adreſſé en 1574 à ſon retour de Pologne. L'orateur alors n'étoit que l'interprête de la voix publique. Le nom de ce prince avoit de l'éclat en Europe ; & tant qu'il ne régna point, il parut digne de régner. Tout le monde ſait comment ces eſpérances & ces éloges furent démentis. Quiconque dans des momens d'orage n'eſt pas un grand homme, paroît même au-deſſous de ce qu'il eſt. Il fut précipité dans l'aviliſſement & le malheur, & par ſes amis & par ſes ennemis, & par la force des événemens & par ſa propre foibleſſe, & par ce qu'il ne fut preſque jamais s'arrêter ni dans l'abandon, ni dans l'uſage de ſes droits. On connoît d'ailleurs ſes confrèries & ſes ſcandales, & ce mê-

lange bizarre de ſuperſtition & de licence, où il trouvoit l'art de ſe déshonorer également par ſes vertus & par ſes vices. Cela n'empêcha point que dans des panégyriques de ſon temps & même après ſa mort, il n'ait été appellé *le grand Henri III.* On ne ſait comment de pareils exemples n'ont point dégoûté à jamais les Souverains d'être loués.

L'année 1586 nous préſente un ſpectacle différent. C'eſt le célèbre Ronſard, le plus fameux poëte de ſon ſiècle, & qui fut aimé tour à tour & protégé de quatre rois, loué après ſa mort par l'Abbé du Perron, depuis Cardinal. On rendit à un homme qui n'avoit que des talens, le même honneur que s'il avoit eu le privilège de faire du bien à la nation dans quelque grande place *. Ces diſtinctions ac-

* M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un ſervice magnifique en l'honneur de Ronſard.

cordées au génie dans certains siècles, ſont une eſpèce de réparation des injuſtices qu'il a trop ſouvent eſſuyées dans d'autres. Elles ſervent encore à

Le Roi y envoya ſa muſique. Des princes du ſang, une foule de gens de la cour, & tous les hommes les plus célèbres par leur eſprit & leurs talens y aſſiſtèrent. Le parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit ſi grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la preſſe, & fut obligé de s'en retourner. L'orateur lui-même ne put entrer dans la chapelle, & prononça l'oraiſon funèbre de deſſus un perron. Il y avoit des auditeurs juſques ſur les toîts. Le même jour, on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronſard étoit enterré dans le prieuré de S. Côme auprès de Tours. Un conſeiller au parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mauſolée de marbre, orné d'inſcriptions, avec une très-belle ſtatue, faite par le meilleur artiſte du temps. Enfin, on écrivit ſon hiſtoire; & l'on ne manqua point d'obſerver qu'il étoit né le même jour que François I. perdit la bataille de Pavie, comme ſi apparemment la nature eût voulu conſoler la France.

prouver qu'il y a dans les talens une grandeur perſonnelle, qu'on a cru quelquefois égale à celle des dignités. Quoi qu'il en ſoit, Duperron prononça cette oraiſon funèbre qui eut alors beaucoup de ſuccès, & qu'on ne peut plus lire. Il y emploie près de vingt pages à dire qu'il ne ſait comment s'y prendre pour traiter un ſujet ſi grand. Ces puérilités s'appelloient alors de l'éloquence; & Duperron comme orateur, & Ronſard comme poëte, ſont aujourd'hui également inconnus. Cent ans plus tard ils euſſent été probablement de grands hommes. Ainſi Fontenelle a dit de S. Thomas, que dans d'autres circonſtances il eut peut-être été Deſcartes; & il n'a manqué à Roger Bacon, Moine au treizième ſiècle, que d'être le contemporain des Leibnitz & des Newton pour être leur égal.

Deux ans après, le Cardinal Duperron fut choiſi par le roi pour faire un

éloge funèbre qui prêtoit bien plus à l'éloquence ; c'étoit celui de la fameuse Marie Stuard. On sait qu'à tous les agrémens de la figure, elle joignit tous ceux de l'esprit. Sa beauté fit ses malheurs, parce qu'elle produisit ses foiblesses & peut-être ses crimes. Egarée par l'amour, & poursuivie par l'intérêt & la vengeance, elle trouva une prison dans un pays où elle avoit cherché un asyle, & fut décapitée par la politique barbare de cette Elizabeth qui n'étoit que son égale, & n'avoit pas le droit d'être son juge. Il y a des sujets qui ne peuvent manquer de réussir. La mort d'une femme & d'une reine sur un échafaud, tant de beauté jointe à tant d'infortune, la pitié si naturelle pour le malheur, l'attachement des François pour une princesse élevée parmi eux, & qui avoit été l'épouse d'un de leur roi, l'intérêt qu'on prend peut-être malgré soi à des malheurs causés par l'amour, le nom mê-

me de la religion; car elle fut mêlée à ce grand événement, & l'Europe agitée alors de fanatisme, regardoit presque la querelle de deux reines rivales, comme la querelle des catholiques contre les protestans : tout contribua au grand succès de cet éloge funèbre. Duperron tira des larmes de toute l'assemblée. On oublia que Marie Stuard, peu de temps après que son mari eut fait tuer son amant sous ses yeux, avoit épousé l'assassin même de son mari; & l'on ne vit que la plus belle femme de son siècle, fille, veuve, mère de roi, & reine elle-même, qui avoit péri sous le fer d'un bourreau. La pitié & l'esprit de parti lui donnèrent des panégyristes en foule; & ce qu'il n'est pas inutile d'observer, son malheur sembla la justifier aux yeux de la postérité, qui même aujourd'hui ne prononce pas encore son nom sans intérêt.

C'étoit alors dans presque toute l'Eu-

rope le temps des crimes & des meurtres ; mais la barbarie etoit tantôt impétueuſe & ardente, tantôt froide & tranquille. L'année 1588 fut marquée par l'aſſaſſinat de Henri Duc de Guiſe, au Château de Blois. Il n'y a perſonne qui ne ſçache & les motifs & les circonſtances de ce meurtre. Cet homme hardi & brillant, fait pour éblouir le peuple, pour ſubjuguer les grands, pour opprimer le roi, courant à la grandeur par les factions, & à la renommée par l'aviliſſement de ſon maître, qui s'occupoit de le détrôner ſans daigner le haïr, & qui par mépris ne s'appercevoit pas même qu'il s'en étoit fait craindre, vivant pouvoit être coupable, mais aſſaſſiné ne parut qu'un héros. La mort de Louis ſon frère maſſacré le lendemain, révolta encore plus, car il étoit Cardinal. Il ne faut point demander ſi les deux frères furent célébrés par des éloges publics. Les éloges parurent en

foule. Mais il y en eut un plus remarquable que les autres. Dans ces temps où la superstition se mêloit à la fureur, on voyoit d'un côté, des empoisonnemens, des assassinats, & les crimes de la plus flétrissante volupté; de l'autre, des processions, des confrèries & des Pénitens blancs & noirs, comme si des cérémonies sans le remords & la vertu pouvoient expier les crimes, comme si elles n'étoient pas un nouvel outrage pour la divinité qu'on faisoit semblant d'appaiser en la déshonorant. Henri III lui-même avoit institué de ces confrèries, & suivi de ses mignons marchoit à leur tête. Ses confrères les Pénitens de Lyon, n'approuvèrent point du tout la justice qu'il s'étoit rendue à lui-même, & firent une grande pompe funèbre » en dé- » ploration du massacre fait à Blois » sur Louis & Henri de Lorraine, » suivie d'une oraison sur le même » sujet ». Dans tous ces éloges on eut

bien l'audace de peindre le duc de Guise comme l'appui, le héros & le martyr de la religion; lui pour qui l'église n'avoit été qu'un prétexte de déchirer l'Etat; lui qui n'étoit catholique que pour être factieux; lui dont toute la religion étoit l'envie d'usurper le trône, & qui s'armoit du fanatisme pour marcher à la révolte. Mais il y a apparence que de si lâches mensonges n'étoient ni pour les grands, ni pour les esprits déliés; c'étoit l'appas grossier du peuple qui, dans ces temps de factions & de guerres, étoit souvent opprimé, égorgé & trompé.

Ce double assassinat en produisit un autre l'année suivante 1589, celui de Henri III; & ce qu'il y eut alors de plus étrange, ce fut l'éloge même de l'assassin. Il faut qu'on sache dans tous les siècles que ce Jacques Clément, dominicain & parricide, fut loué publiquement dans Paris & dans Rome. Le fanatisme qui inspira le meurtre, fit l'apothéose du meurtrier.

On a remarqué que le temps des grands crimes eſt preſque toujours celui des grandes vertus. La nature agitée & ſecouée, pour ainſi-dire, dans tous les ſens, déploie alors toute ſon énergie. Ses productions ſont extraordinaires, & elle fait naître en foule des monſtres & des grands hommes. En 1595 on vit dans Paris un éloge, dont le ſujet eſt à jamais reſpectable; c'étoit l'éloge du préſident Briſſon, pendu quatre ans auparavant pour la cauſe des rois. Ce citoyen, trop éclairé pour être fanatique, & trop vertueux pour être rebelle, parla aux ſeize comme un homme qui préfère ſon devoir à ſa vie; & il en fut récompenſé en mourant pour l'Etat. L'infamie de ſon ſupplice fut un titre de plus pour ſa gloire. Il faut louer l'orateur qui s'honora lui-même en faiſant un pareil éloge; pour l'éloge même, il n'ajouta rien à la mémoire de Briſſon; il n'en avoit pas beſoin.

On aime auſſi à trouver en 1609, un panégyrique adreſſé au célèbre Duc de Sully. Il fut compoſé par un receveur des finances. Cet ouvrage eſt foible, & peu digne de ſon ſujet; mais c'étoit du moins un hommage rendu à un grand homme, dans un temps où ce grand homme ſervoit l'Etat, & où, pour récompenſe, il n'avoit que les calomnies de la cour, les fureurs des traitans, & la haine de la nation à qui il faiſoit du bien. Il eſt vrai qu'un an plus tard, l'éloge eût été plus honorable encore, & pour le panégyriſte & pour le héros; car en 1610 Sully n'étoit plus rien. Mais il ne faut pas trop exiger des hommes; & s'il y a un exemple d'une ſtatue élevée à un roi après ſa mort, il n'y en a pas de panégyrique adreſſé à un miniſtre après ſa diſgrace.

Jamais parmi nous peut-être, la louange ne fut quelque choſe de ſi reſpectable & de ſi grand, que lorſqu'elle

fut destinée à célébrer Henri IV; jamais elle ne fut si unanime. Il y a eu quelquefois des réputations, quoiqu'en petit nombre, qui choquoient les mœurs & les idées générales dominantes dans un pays. C'étoit comme un aveu involontaire & forcé, que certaines qualités brillantes arrachoient à ceux même qui étoient le plus loin de les partager: mais quand le mérite d'un grand homme se concilie parfaitement avec les préjugés, le caractère & les penchans d'un peuple, alors sa célébrité doit augmenter, parce que l'amour-propre de chaque citoyen protège, pour ainsi-dire, la réputation du prince; & c'est ce qui est arrivé à Henri IV. On peut dire qu'il fut véritablement le héros de la France. Ses talens, ses vertus, & jusqu'à ses défauts, tout, pour ainsi-dire, nous appartient. Mornay & Sully purent blâmer l'excès de sa valeur, mais la nation aimoit à s'y re-

connoître. La politique même le justifioit. Pour rassurer ses amis, pour étonner ses ennemis, il falloit des prodiges; & il n'avoit presque que des vertus à opposer à des armées. Alors la témérité même cessoit de l'être; & ce grand homme appuyoit le peu de forces qu'il avoit, des forces réelles de l'admiration & de l'enthousiasme. Sa gaieté au milieu des combats, ses bons mots dans la pauvreté & le malheur, toutes ces saillies d'une ame vive & d'un caractère généreux, cette foule de traits que l'on cite, & qui sont à la fois d'un homme d'esprit & d'un héros, sembloient peindre en même temps l'imagination françoise, & le genre d'esprit avec le caractère national. Enfin ses amours, ses foiblesses, tous ces sentimens qui le plus souvent étoient des passions, & que les grâces d'un chevalier ennoblissoient encore, lorsqu'ils n'étoient que des goûts, ne paroissoient pas des

défauts qu'on pût lui reprocher. La nation en l'admirant, aimoit à se persuader qu'on peut mêler la galanterie à la grandeur, & que le caractère d'un François fut en tout temps, d'allier la valeur & les plaisirs. Mais ce qui a consacré sa réputation dans l'Europe, c'est sa bonté; c'est cette vertu qui ne permit jamais à la haine d'entrer dans son cœur; qui fit que, sans politique & sans effort, il pardonna toujours, & se seroit cru malheureux de punir; qui, avec ses amis, lui donnoit la familiarité la plus douce, envers ses peuples la bienveillance la plus tendre, avec sa noblesse la plus touchante égalité; ce sentiment si précieux qui quelquefois dans des momens d'amertume & de malheur, lui faisoit verser les larmes d'un grand homme au sein de l'amitié; ce sentiment qui aimoit à voir la cabane du paysan, à partager son pain, à sourire à une famille rustique qui l'entouroit, & ne

craignit jamais que les larmes & le désespoir secret de la misère, vinssent lui reprocher des malheurs ou des fautes ; voilà ce qui lui a concilié les cœurs de tous les peuples, voilà ce qui le fait bénir à Londres comme à Paris. Eh qui, en voyant sur presque toute l'étendue de la terre, les hommes si malheureux, tant de fléaux de la nature, tant de fléaux nés des passions & du choc des intérêts, le genre-humain écrasé & tremblant, éternellement froissé entre les malheurs nécessaires, & les malheurs que l'indulgence & la bonté auroient pu prévenir, peut se défendre d'un attendrissement involontaire, lorsqu'il voit s'élever un prince qui n'a d'autre passion & d'autre idée, que celle de rétablir le bonheur & la paix ? Il semble, en s'occupant de lui, en suivant ses actions, en pénétrant dans son cœur, qu'on respire un air plus doux, & que le calme & la sérénité se répan-

dent, du moins pour quelques momens, sur ce globe infortuné qu'on habite.

Peu de princes dans l'histoire ont eu ce caractère de bonté, comme Henri IV. Celle d'Auguste fut la bonté d'un politique qui n'a plus d'intérêt à commettre des crimes ; celle de Vespasien fut souillée par l'avarice & par des meurtres ; celle de Titus est plus connue par un mot à jamais célèbre que par des actions ; celle des Antonins fut sublime & tendre, mais une certaine austérité de philosophie qui s'y mêloit, lui ôta peut-être ces graces si douces auxquelles on aime à la reconnoître ; parmi nous celle de Louis XII à jamais respectée, manque pourtant un peu de la dignité des talens & des grandes actions : car, il faut en convenir, nous sommes bien plus touchés de la bonté d'un grand homme, que de celle d'un prince qui a des mauvais succès & des fautes à se faire

pardonner. Mais la bonté de Henri IV fut tout à la fois celle d'un particulier aimable & d'un héros. Il ne faut donc pas s'étonner si pendant sa vie ou après sa mort il fut célébré par plus de cinq cent panégyristes, tant poëtes qu'orateurs ; il ne faut pas s'etonner si malgré l'éloquence brute & sauvage de son siècle, on ne trouve presqu'aucune des oraisons funèbres de ce prince, où il n'y ait quelque mouvement éloquent sur sa mort.

Ici ce sont des imprécations contre le lieu où le meurtre a été commis. L'orateur veut que tous les citoyens en passant dans cette rue malheureuse, s'arrêtent pour y verser des larmes ; il veut que la dernière postérité des François vienne s'attendrir sur le lieu qui a été teint du sang du meilleur des rois.

Un autre parle tout-à-coup au meurtrier comme s'il étoit présent, & lui reproche de ne pas s'être laissé attendrir

drir par les vertus d'un ſi excellent prince. Il peint la haine & la fureur du peuple, qui auroit voulu arracher ce monſtre des mains des bourreaux, pour le déchirer de ſes propres mains. Il peint des François témoins du ſupplice, & par un mêlange affreux de férocité & de tendreſſe changés tout à coup en Cannibales, dévorant la chair ſanglante de l'aſſaſſin.

Un autre s'adreſſe au peuple qui l'environne, & le prie de ſuſpendre ſes larmes, parce qu'il ne peut réſiſter lui-même à un ſpectacle ſi touchant, & craint d'être obligé de s'interrompre. Il parle des bienfaits qu'il a lui-même reçus de ce prince dont il étoit aimé; il joint ſa douleur particulière à celle de toute la France; & il finit par faire à ſon bienfaiteur & à ſon prince, les adieux les plus paſſionnés, comme l'ami le plus tendre pourroit les faire ſur le tombeau & à la vue des cendres de ſon ami.

Enfin je citerai encore un de ces discours, dont l'exorde m'a paru aussi simple que touchant. L'orateur raconte qu'un des Hébreux captifs aux bords de l'Euphrate, voulant adoucir l'ennui de ses malheurs, fait préparer un repas dans sa cabane, & envoie son fils inviter quelques-uns de leurs frères pour se réunir & se consoler ensemble. Un moment après, son fils accourt, pâle, les yeux en pleurs, & palpitant d'effroi. O! mon père, dit-il au vieillard, plus de festin, plus de joie; je viens de rencontrer un de nos frères égorgé dans la rue..... & moi aussi, dit l'orateur; j'ai vu le plus affreux des spectacles; j'ai vu dans Paris, au milieu de la pompe & de l'appareil des fêtes, j'ai vu un corps sanglant & percé de coups. Non, ce n'étoit pas celui d'un de nos frères; c'est celui de notre père, celui du meilleur des rois, de Henri IV, &c.

C'est ainsi que dans un siècle où

l'on n'avoit encore aucune idée de la vraie éloquence, la force d'un ſujet pathétique & terrible, inſpiroit aux orateurs ou des mouvemens, ou des traits heureux *.

Il eſt triſte qu'un pareil ſujet n'ait pas été alors traité par un homme véritablement éloquent, & qui en prononçant cet éloge funèbre, ſe propo-

* Malgré les défauts incroyables de mauvais goût, quelques-uns de ces diſcours attachent encore & intéreſſent par la force du ſentiment qui y eſt répandu. Souvent l'eſprit eſt rebuté, & les larmes viennent aux yeux. On ſeroit tenté de rire, & l'on s'attendrit. Le ſujet vous entraîne, & l'on oublie l'orateur pour ne penſer qu'au héros. Ainſi un acteur célèbre, (Baron) qui prétendoit que l'émotion eſt en nous un ſentiment involontaire, & preſque indépendant de l'eſprit, en mettant ſur des paroles gaies, ou même ridicules, un accent pathétique, attendriſſoit peu à peu, & parvenoit à faire couler les larmes.

ſât un but utile à la nation. En effet, qu'on ſuppoſe un orateur doué par la nature de cette magie puiſſante de la parole, qui a tant d'empire ſur les ames & les remue à ſon gré ; qu'il paroiſſe aux yeux de la nation, aſſemblée pour rendre les derniers devoirs à Henri IV ; qu'il ait ſous ſes yeux le corps de ce malheureux prince ; que peut-être le poignard, inſtrument du parricide, ſoit ſur le cercueil & expoſé à tous les regards ; que l'orateur alors élève ſa voix, pour rappeller aux François tous les malheurs que depuis cent ans leur ont cauſé leurs diviſions, & tous les crimes du fanatiſme & de la politique mêlés enſemble ; qu'en commençant par la proſcription des Vaudois & les arrêts qui firent conſumer dans les flammes vingt-deux villages, & égorger ou brûler des milliers d'hommes, de femmes & d'enfans, il leur rappelle enſuite la conſpiration d'Am-

boiſe, les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, de Coutras; la nuit de la S. Barthelemi; l'aſſaſſinat du Prince de Condé, l'aſſaſſinat de François de Guiſe, l'aſſaſſinat de Henri de Guiſe & de ſon frere, l'aſſaſſinat de Henri III; plus de mille combats ou ſiéges, où toujours le ſang françois avoit coulé par la main des François; le fanatiſme & la vengeance faiſant périr ſur les échafauds ou dans les flammes, ceux qui avoient eu le malheur d'échapper à la guerre; les meurtres, les empoiſonnemens, les incendies, les maſſacres de ſang-froid, regardés comme des actions permiſes ou vertueuſes; les enfans qui n'avoient pas encore vu le jour, arrachés des entrailles palpitantes des mères pour être écraſés; qu'il termine enfin cet horrible tableau par l'aſſaſſinat de Henri IV, dont le corps ſanglant eſt dans ce moment ſous leurs

yeux; qu'alors atteſtant la religion & l'humanité, il conjure les François de ſe réunir, de ſe regarder comme des concitoyens & des frères; qu'à la vue de tant de malheurs & de crimes, à la vue de tant de ſang verſé, il les invite à renoncer à cet eſprit de rage, à cette horrible démence; qui pendant un ſiècle les a dénaturés, & a fait du peuple le plus doux un peuple de tigres; que lui-même prononçant un ſerment à haute voix, il appelle tous les François pour jurer avec lui ſur le corps de Henri IV, ſur ſes bleſſures & le reſte de ſon ſang, que déſormais ils ſeront unis, & oublieront les affreuſes querelles qui les diviſent; qu'enſuite s'adreſſant à Henri IV même, il faſſe, pour ainſi-dire, amende honorable à ſon ombre, au nom de toute la France & de ſon ſiècle, au nom même des ſiècles ſuivans, pour cet aſſaſſinat, prix ſi différent de celui que méritoient ſes ver-

tus; qu'il lui annonce les hommages de tous les François qui naîtront un jour; qu'en finiſſant il ſe proſterne ſur ſa tombe, & la baigne de ſes larmes: quelle impreſſion croit-on qu'un pareil diſcours auroit pu faire ſur des milliers d'hommes aſſemblés, & dans un moment où le ſpectacle ſeul du corps de ce prince ſans être aidé de l'éloquence de l'orateur, ſuffiſoit pour émouvoir & attendrir. Peut-être l'effet de ce diſcours ne ſe ſeroit-il pas borné à une émotion paſſagère; peut-être par la ſuite auroit-il pu prévenir de nouvelles diviſions & de nouveaux crimes.

Au reſte, les louanges prodiguées à la mémoire de Henri IV à l'inſtant de ſa mort, ne furent point ſemblables à tant d'éloges de princes ou d'hommes puiſſans, qui après avoir retenti ſous les voûtes des temples dans une cérémonie funèbre, ſemblent le moment d'après aller ſe perdre & s'enſevelir

avec eux dans la tombe qui les attend. La Juſtice & la Renommée qui le louèrent ſur ſon tombeau, ne s'éloignèrent des bords du mauſolée, que pour aller répéter ces éloges de pays en pays & de ſiècle en ſiècle.

On peut dire qu'aujourd'hui ce prince a une eſpèce de culte parmi nous. Tous les talens & tous les arts ont été employés à lui rendre hommage. Les Mémoires de Sully en peignant les détails de ſa vie domeſtique, nous ont rendu ſon ſouvenir encore plus cher, parce qu'ils montrent partout l'homme ſenſible à côté du grand homme. Un poëme célèbre a immortaliſé ſes vertus comme ſa valeur. Le pinceau de Rubens a tracé ſon apothéoſe ſur la toile. L'art des Phidias offre ſa ſtatue aux regards de tous les citoyens. L'éloquence & le zèle ont produit une foule d'ouvrages qui lui ſont tous conſacrés, & où la ſenſibilité loue la vertu.

Le pinceau, la gravûre, la ſculpture même, ont multiplié ſes buſtes ou ſes portraits. Le citoyen obſcur aime à décorer ſon appartement de cette image, comme il aime à voir le portrait d'un ami ou d'un père. On a repréſenté quelques-unes des époques de ſa vie, en bronze & en marbre; on les a fait ſervir d'ornement à ces boëtes, invention & amuſement du luxe, que le goût & les modes françoiſes font valoir & diſtribuent dans l'Europe. Le peuple même connoît & bénit ſa mémoire. Le peuple courbé ſous ſes travaux, prononce ſouvent le nom de Henri IV, & attache à ce nom des idées qui l'intéreſſent. Enfin lorſque la mort parmi nous, ouvre les tombeaux où repoſent les cendres de nos rois, la foule des citoyens qu'une curioſité inquiète & ſombre précipite ſous ces voûtes, pour y voir à la fois les monumens de la grandeur & de la foibleſſe

humaine, à la lueur des flambeaux & des torches funèbres qui éclairent ces lieux, semblent ne demander, ne chercher que Henri IV. Ils s'arrêtent aux pieds de son cercueil, ils l'examinent, ils l'entourent, ils semblent lui redemander un grand homme, & se livrent avec un mêlange d'attendrissement & de terreur à toutes les idées que la vue de ce tombeau leur inspire *. Tel est l'hommage qu'au bout de 160 ans la reconnoissance des peuples rend encore aux vertus des rois. On ne peut comparer cette espèce de culte qu'à celui que les habitans de l'ancienne Rome rendirent à la mémoire d'Antonin. On sait que pendant deux siècles chaque citoyen dans sa maison eut l'image de cet empereur. On sait que les pères de famille l'invoquoient; & les tyrans même prenant le surnom d'Antonin

* Voyez la fin de l'éloge de Henri IV par M. de la Harpe, & l'estampe qui est à la tête du discours.

pour en impoſer, ſe couvroient de ce nom ſacré, comme dans les pays & dans les temps d'aſyles les aſſaſſins couroient ſe mettre à l'abri ſous les ſtatues des dieux.

CHAPITRE XXVII.

Des Panégyriques ou Eloges adreſſés à Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, & au Cardinal Mazarin.

UN prince diſoit à ſon fils en mourant : je te lègue tout, mes armées, mes états, mes tréſors, & le ſouvenir de ce que j'ai fait de bien ; mais je ne puis te lèguer ma gloire : ſi tu n'en as une qui te ſoit perſonnelle, la mienne n'eſt qu'un fardeau pour toi. C'eſt ce que Henri IV mourant auroit pu dire à Louis XIII. Cependant pluſieurs des panégyriſtes qui avoient loué le père, célébrèrent le fils : mais le père fut loué à titre de grand homme, & le fils trop ſouvent à titre de prince. Ce n'eſt pas que Louis XIII n'eut des qualités d'un Roi, mais aucune n'eut de l'éclat. Soit timidité, ſoit pareſſe,

il ignora le grand art des hommes en place, celui d'impoſer à la renommée. Son caractère, comme ſon règne, offrent une foule de contradictions. Il eut un enchaînement de victoires, & leur éclat lui fut pour ainſi dire étranger. Il eut des talens militaires, & à peine aujourd'hui ces talens ſont connus. Il eut de l'agrément dans l'eſprit, & montra la plus grande indifférence pour les lettres. La nature lui avoit donné du courage, & même celui qui affronte la mort, & il n'eut jamais celui de commander. Il avoit beſoin d'être dominé, & flotta ſans ceſſe entre le deſir de ſecouer le joug & la néceſſité de le reprendre. Mais le plus grand contraſte de ſon règne, c'eſt que jamais peut-être il n'y eut moins d'activité dans le Souverain, & jamais le gouvernement ne déploya ſa force avec plus de fermeté au dehors, & une ſévérité ſi impoſante & quelquefois ſi terrible au dedans.

Tel fut Louis XIII comme Prince; dans le particulier on vit des contraſtes auſſi frappans. Son caractère le forçoit à élever des favoris ; ſon caractère le forçoit à les haïr. Au milieu des ſuccès, il fut malheureux. L'allié de Guſtave-Adolphe, & celui dont les armées ébranloient le trône de l'Empereur & reſſerroient l'Eſpagne, redouta ſa mère, ſa femme, ſon frère, & juſqu'au Miniſtre qui le faiſoit vaincre.

On ſent bien qu'un tel caractère eſt peu favorable aux éloges ; mais les panégyriſtes pourſuivent encore plus les Rois, que ſouvent les Rois ne ſont empreſſés à les fuir. Il paroît même que Louis XIII en fut importuné. Peut-être que ſon eſprit naturel lui fit haïr de bonne heure un genre d'éloquence, qui le plus ſouvent n'a rien de vrai, & qui au moins eſt vuide d'idées : peut-être auſſi qu'un homme calme & ſans paſſions doit mieux ſen-

tir le ridicule de ce qui eſt exagéré ; & c'eſt le vice néceſſaire de tout ce qui eſt harangue : peut-être enfin que tant d'éloges ſur de grands événemens auxquels il avoit peu de part, lui rappelloient un peu trop ſa foibleſſe & une gloire étrangère. Quoi qu'il en ſoit, on rapporte que ſe regardant un jour dans une glace, étonné de ſe voir déja tant de cheveux blancs, il en accuſa les complimenteurs & panégyriſtes éternels qu'il étoit condamné à entendre depuis qu'il étoit Roi.

Dès 1611, c'eſt-à-dire, dès la ſeconde année de ſon règne, on lui adreſſa un panégyrique ; il n'avoit alors que dix ans. On ſe doute bien quel devoit être le ton de cet Ouvrage. Flatter un jeune Prince ſur des qualités qu'il n'a point encore, c'eſt preſque lui défendre de les acquérir ; c'eſt immoler à la vanité d'un moment, la félicité d'un demi ſiècle.

La paix de 1623 avec les proteſ-

tans du royaume, & la prise de la Rochelle en 1629, furent encore le sujet d'un très-grand nombre de panégyriques & d'éloges. Ces deux guerres où un Roi eut le malheur de combattre contre ses peuples, furent véritablement l'époque la plus brillante de sa vie. Il y montra la plus grande valeur, & cette intrépidité froide, qui dans les dangers honoreroit tout autre même qu'un Prince : mais il fut plus aisé à Louis XIII d'avoir des succès que de la réputation. Loué par une foule d'orateurs, chanté par Malherbe, célébré à sa mort par Lingendes, placé par la nature entre Richelieu & Corneille, il prouva que le caractere seul peut donner du prix aux actions, aux vertus, aux succès même; & que les panégyristes, malgré leurs talens, ne donnent pas toujours le ton à la renommée. On peut dire que sous ce règne la gloire environna le trône sans parvenir jusqu'au Prince.

Cette gloire ſe porta toute entière vers Richelieu Lorſque dans une monarchie il s'éléve un ſujet, qui par les circonſtances ou ſes talens obtient un grand pouvoir, auſſi-tôt les hommages & les regards ſe tournent de ce côté ; tout ce qui eſt foible, eſt porté par ſa foibleſſe même à admirer ce qui eſt puiſſant. Mais ſi ce ſujet qui commande, a une grandeur altiere qui en impoſe ; ſi par ſon caractère il entraîne tout ; s'il ſe rend néceſſaire à ſon maître en le ſervant ; ſi à cette grandeur empruntée qu'il avoit d'abord, il en ſubſtitue une autre preſqu'indépendante, & qui par la force de ſon génie lui ſoit perſonnelle ; ſi de plus il a des ſuccès, & que la fortune paroiſſe lui obéir comme les hommes, alors la louange n'a plus de bornes. Les courtiſans le louent par intérêt ; le peuple par un ſentiment qui lui fait reſpecter tout ce qu'il craint ; les gens à imagination par en-

thouſiaſme. Alors les orateurs lui vendent leurs panégyriques, les poëtes leurs vers. Les éloges commencés par le reſpect ou par la crainte, continuent par l'habitude; & il ſe fonde une grande réputation chez la poſtérité, qui reçoit des ſiecles précédens l'admiration des noms célebres, comme elle reçoit ſon culte & ſes loix. Tel a été le ſort du Cardinal de Richelieu. C'eſt un des hommes qui a été le plus loué, & de ſon vivant & après ſa mort. Poëtes, orateurs, hiſtoriens, politiques, tout l'a célébré. Mais il n'y a preſque rien qui n'ait deux faces. La haine eſt à côté de la gloire, & ces caractères dont l'aſcendant ſubjugue tout, ſont par leur vigueur même voiſins de l'excès. Il n'eſt donc pas étonnant qu'on ait tracé des tableaux différens de ce fameux Cardinal.

Les uns frappés de ſes grandes qualités de Miniſtre & d'homme d'état,

l'ont admiré ſans réſerve. Ils l'ont peint comme un eſprit ſouple & puiſſant, qui malgré les ennemis & les rivaux parvint aux premières places, & s'y ſoutint malgré les factions; qui oppoſoit ſans ceſſe le génie à la haine, & l'activité aux complots; qui environné de ſes ennemis qu'il falloit combattre, avoit en même tems les yeux ouverts ſur tous les peuples; qui faiſiſſoit d'un coup-d'œil la marche des états, les intérêts des Rois, les intérêts cachés des Miniſtres, les jalouſies ſourdes; qui dirigeoit tous les événemens par les paſſions; qui par des voies différentes marchant toujours au même but, diſtribuoit à ſon gré le mouvement ou le repos, calmoit la France & bouleverſoit l'Europe; qui dans ſon grand projet de combattre l'Autriche, ſçut oppoſer la Holland à l'Eſpagne, la Suède à l'Empire, l'Allemagne à l'Allemagne, & l'Italie à l'Italie; qui enfin achetoit par-tout

des alliés, des généraux & des armées, & soudoyoit d'un bout de l'Europe à l'autre, la haine & l'intérêt. Ils ont loué ce mêlange d'adresse & de force, avec lequel il abattit pour jamais le parti long-tems redoutable des Calvinistes, armant les protestans de Hollande contre ceux de France, & retardant les flottes de l'Angleterre. Ils ont loué ce gouvernement intrépide, qui en révoltant tout, enchaînoit tout; qui pour le bonheur éternel de la France, écrasa & fit disparoître ces forces subalternes qui choquent & arrêtent l'action de la force principale, d'autant plus terribles qu'en combattant le Prince, elles pèsent sur le peuple, qu'étant précaires, elles se hâtent d'abuser, que nées hors des loix, elles n'ont point de limites qui les bornent. Ils ont loué enfin cet amour des Lettres & des Arts, qui au milieu des agitations de l'Europe qu'il ébranloit, lui fit fonder l'Académie

Françoiſe dont il fut le chef; amour des Lettres qu'il avoit par goût, & qu'il fit naître, dit-on, par politique; qui ſubſtitua chez les François l'ambition des talens à celle des cabales, & une activité plus douce, à cette activité féroce, nourrie de factions & de crimes; tel eſt le point de vue ſous lequel les admirateurs & les panégyriſtes du Cardinal de Richelieu nous le préſentent.

D'un autre côté, ceux qui diminuent ſa gloire, en convenant qu'il mérita une partie de ces Eloges, diſcutent le reſte. Sur l'art de négocier, & ſur les intérêts politiques de l'Europe, ils conviennent qu'il montra du génie & une grande ſupériorité de vues: mais dans ce genre même ils lui reprochent une faute importante; c'eſt le traité de 1635, portant partage des pays bas-Eſpagnols, entre la France & la Hollande. Ce traité fut l'époque qui apprit aux Hollan-

dois qu'ils avoient beſoin de barrière contre la France ; & Richelieu qui vouloit les unir à lui contre l'Eſpagne, en montrant ſon ambition glaça leur zèle. C'eſt donc à lui qu'ils attribuent la première origine de cette défiance qui éclata toujours depuis entre la cour de Verſailles & celle de la Haye.

Quelques-uns même vont juſqu'à lui faire un reproche de cette politique ſi vaſte, tant admirée par d'autres. Ils remarquent qu'au dehors comme au dedans, ſon miniſtère fut tout à la fois éclatant & terrible ; qu'il détruiſit bien plus qu'il n'éleva ; que tandis qu'il combattoit des rebelles en France, il ſouffloit la révolte en Allemagne, en Angleterre & en Eſpagne ; qu'il créa le premier, ou développa dans toute ſa force le ſyſtême de politique qui veut immoler tous les états à un ſeul ; qu'enfin il épouvanta l'Europe comme ſes ennemis.

Ils avouent que l'abaiſſement des Grands étoit néceſſaire; mais ceux qui ont réfléchi ſur l'économie politique des états, demandent ſi appeller tous les grands propriétaires à la cour, ce n'étoit pas, en ſe rendant très-utile pour le moment, nuire par la ſuite à la nation, & aux vrais intérêts du prince; ſi ce n'étoit pas préparer de loin le relâchement des mœurs, les beſoins du luxe, la détérioration des terres, la diminution des richeſſes du ſol, le mépris des provinces, l'accroiſſement des capitales; ſi ce n'étoit pas forcer la Nobleſſe à dépendre de la faveur, au lieu de dépendre du devoir; s'il n'y auroit pas eu plus de grandeur comme de vraie politique à laiſſer les Nobles dans leurs terres, & à les contenir, à déployer ſur eux une autorité qui les accoutumât à être ſujets, ſans les forcer à être courtiſans. Si on leur objecte la difficulté, ils répondent par

l'exemple de Henri IV, qui affermi ſur le trône ſuivit ce plan, & le ſuivit avec ſuccès. Ils conviennent enfin que peut-être dans de vaſtes empires tels que la Chine & la Ruſſie, où, entre la capitale & les provinces, il y a quelquefois douze cents lieues de diſtance, la réaction du centre aux extrémités doit être ſouvent arrêtée dans ſa courſe ; qu'ainſi il pourroit être utile d'y raſſembler dans une cour tous les Grands comme des otages de l'obéiſſance publique & de la leur : mais ils demandent s'il en eſt de même dans les petits états de l'Europe, où le maître eſt toujours ſous l'œil de la nation, & la nation ſous l'œil du maître, & où l'autorité inévitable & prompte peut a chaque inſtant tomber ſur le coupable.

Les appréciateurs ſévères du Cardinal de Richelieu examinent enſuite quels ſont les moyens dont ce Miniſtre célèbre ſe ſervit pour élever l'autorité

torité royale & la ſienne au deſſus des grands qu'il combattoit ; & ils lui reprochent ſes haines, ſes vengeances, & ce caractère fier & terrible qui ne pardonna jamais.

Ainſi ſur le même miniſtère, on préſente deux tableaux, l'un d'éclat & de grandeur, l'autre moins favorable ſans doute. C'eſt à ceux qui ont étudié l'hiſtoire, à juger ſur les faits. En général, ces grandes vues du miniſtère, qui s'occupent de projets d'humanité, & qui par des établiſſemens utiles cherchent à tirer le plus grand parti poſſible, & de la terre & des hommes, ſemblent lui avoir été peu connues. Ce n'eſt pas qu'il ne liât ſa grandeur à celle de ſa nation; mais l'eſpèce de grandeur qu'il lui donna, fut toute en renommée. Soit le défaut des circonſtances, ſoit celui d'une imagination ardente & forte, il fut ſans ceſſe entraîné vers des objets d'éclat. Peut-être reſſembla-t-il au

Sénat de Rome qui remuoit toutes les nations pour être le maître de la ſienne, & cimentoit ſon pouvoir au dedans par les victoires & le ſang verſé au loin ſur les champs de batailles.

Quelque jugement qu'on porte ſur le caractère moral de ce Miniſtre, le premier de ſon ſiécle, & fort ſupérieur aux Bukingham & aux Olivarès qu'il eût à combattre, ſon nom dans tous les tems ſera mis bien loin hors de la foule des noms ordinaires, parce qu'il donna une grande impulſion au dehors; qu'il changea la direction des choſes au dedans; qu'il abattit ce qui paroiſſoit ne pouvoir l'être; qu'il prépara par ſon influence & ſon génie un ſiécle célèbre; enfin, parce qu'un grand caractère en impoſe même à la poſtérité, & que la plûpart des hommes ayant une imagination vive & une ame foible, ont beſoin d'être étonnés, & veulent, dans la ſociété

comme dans une tragédie, du mouvement & des ſecouſſes. Delà, en penſant aux hommes d'état qui ont agité les nations, une ſorte de reſpect qui ſe joint quelquefois à la haine, & une admiration pénible, mêlée de plaiſir & de crainte.

Après Richelieu, il ſeroit difficile de ne pas dire un mot des panégyriques ou éloges adreſſés au Cardinal Mazarin. Il fut beaucoup moins loué: il n'avoit ni cet éclat de grandeur qui éblouit, ni ce caractère altier qui reſpirant la hauteur & la vengeance, ſubjugue par la terreur même. On adore à proportion que l'on craint. Il y avoit plus d'offrandes à Rome ſur les autels de la Fièvre, que ſur ceux de la Concorde, & de la Paix. On ſçait qu'en général Mazarin étoit timide & foible. Il careſſoit les ennemis dont Richelieu eût abattu les têtes. Avec cette conduite on eſt moins haï ſans doute, mais on n'en paroît pas plus grand. Il

eſt des hommes qui pardonnent encore plutôt le mal qu'on fait avec éclat, que le bien qu'on fait avec foibleſſe. D'ailleurs le rôle que ce Miniſtre joua dans la Fronde; ſes fuites, ſes terreurs, ſa proſcription, ſource de plaiſanteries; les bons mots des Marignis & des Grammonts, eſpèce d'armes qui ſoumettent à l'homme d'eſprit l'homme puiſſant, & qu'il eſt plus aiſé de dédaigner en apparence que de ne les pas craindre; les vaudevilles & les chanſons, qui chez un peuple léger communiquent ſi rapidement le ridicule, & l'éterniſent; tout cela devoit peu contribuer à exciter l'enthouſiaſme des orateurs. Il faut une certaine dignité de réputation, pour ſoutenir la pompe des éloges. Ajoutez que les talens de Mazarin n'étoient pas aſſez éclatans pour racheter ſes défauts. Il n'eût ni dans les factions la fierté brillante & l'eſprit romaneſque & impoſant du Cardinal de Retz, ni dans les affaires

l'activité & le coup d'œil d'Aigle de Richelieu, ni dans les vues économiques les principes de Sully, ni dans l'administration intérieure les détails de Colbert, ni dans les desseins politiques l'audace & je ne sçais quelle profondeur vaste du Cardinal Albéroni. Son grand mérite fut l'art de négocier; il y porta toute la finesse Italienne avec la sagacité d'un homme, qui pour s'élever a eu besoin de connoître les hommes, & a appris à les manier, en les faisant servir d'instrumens à sa fortune. C'est ce qui en fit un politique adroit plutôt qu'un grand Ministre. Son ame accoutumée long-tems à la souplesse, n'eût pas toujours le caractère des grandes places. Mais il dirigea la paix de Munster, il fit la paix des Pyrénées, il donna l'Alsace à la France, il prévit peut-être qu'un jour la France pourroit commander à l'Espagne; voilà ses titres pour la renommée.

Soutenu de ces titres & de ſa puiſſance, il trouva des panégyriſtes. Je ne connois rien de plus mépriſable en ce genre que les éloges qui lui furent adreſſés par l'Auteur du poëme latin de la Callipédie. Quillet (c'eſt le nom du poëte) ennemi du Cardinal, on ne ſait pourquoi, dans la première édition de ſon ouvrage avoit inſéré pluſieurs morceaux contre lui. Mazarin le fit appeller, lui fit des reproches de ce qu'il traitoit ſi mal ſes amis, & lui donna ſur le champ une abbaye de quatre mille livres. Quillet eût d'abord la baſſeſſe d'accepter ce bienfait d'un homme dont il avoit dit du mal; & comme s'il n'eût attendu qu'un ſalaire, dès qu'il fut payé, il fut flatteur. Il fit une dédicace au même homme qu'il avoit outragé, & ſubſtitua partout l'éloge à la ſatyre, trouvant le moyen de s'avilir à la fois par tous les deux. Ce n'eſt point que je blâme la reconnoiſſance: elle eſt le

plus doux comme le plus ſacré des devoirs; & ſi dans les jugemens qu'elle inſpire, elle peut quelquefois tromper, il faut reſpecter ſes erreurs même. Mais la reconnoiſſance eſt au moins très-ſuſpecte, quand elle n'a point été précédée par l'eſtime, & que le ſalaire ſe trouve à côté de l'éloge. Une ame délicate & fière n'auroit rien reçu; & alors il lui eût été permis de ſe rétracter.

Parmi les panégyriſtes de Mazarin, on trouve un nom plus connu & plus grand, c'eſt celui de Corneille. A la tête de ſa tragédie de Pompée, il loue ce Cardinal comme on loue un homme qui peut tout. Il lui apprend qu'il eſt le plus grand homme de Rome moderne, & il l'appelle très-ſérieuſement *homme au deſſus de l'homme.* Il dit enſuite qu'en voulant peindre Pompée, Auguſte & les Horaces, c'eſt le Cardinal Mazarin qu'il a peint

ſans y penſer. Par reſpect pour Corneille, je ſupprime le reſte. Il faut plaindre & le Cardinal & le poëte, l'un d'avoir fait, l'autre d'avoir reçu de pareils éloges. Ce n'eſt pas que Corneille n'eût véritablement l'ame grande; mais cette flatterie étoit alors une eſpèce d'étiquette à laquelle on ſe ſoumettoit ſans y penſer. Il y a avec certains rangs des hommages de convention, & celui-là étoit du nombre. D'ailleurs Corneille dans ſon cabinet connoiſſoit plus les places que les hommes. C'étoit plus au premier Miniſtre qu'à Mazarin qu'il parloit. Heureuſement il y a des ſiècles où en reſpectant les rangs, on reſpecte encore plus la vérité. C'eſt alors qu'on attache une égale honte à être ſatyrique ou flatteur. Alors l'eſtime eſt pour le génie, le reſpect pour la vertu, & les bienſéances pour les titres.

CHAPITRE XXVIII.

Des obſtacles qui avoient retardé l'Eloquence parmi nous, de ſa renaiſſance, de ſa marche & de ſes progrès.

NOUS voilà parvenus au ſiècle de Louis XIV ; car tant que Mazarin vécut, Louis XIV ne régna point. Le Prince n'exiſta qu'à la mort du Miniſtre. Ce ſiècle eſt ordinairement nommé le ſiecle des grands hommes ; on l'appelleroit avec autant de vérité le ſiecle des Eloges. Jamais on ne loua tant. Ce fut pour ainſi dire la maladie de la nation. Heureuſement l'éloquence & le goût s'étoient formés. Au défaut de la fierté du caractère, on avoit du moins le mérite du génie. On louoit tantôt avec délicateſſe, tantôt avec pompe ; & ces courtiſans polis, ſous un gouvernement

qui avoit de l'éclat, mêloient de la dignité dans leurs hommages, & honoroient par l'éloquence, les maîtres qu'ils flattoient.

Il ſeroit peut-être curieux de chercher comment l'éloquence perdue depuis tant de ſiècles, après avoir régné à Athènes, à Rome & dans Biſance, reparut au bout de douze cents ans chez les deſcendans des Celtes, & dans un pays où il n'y avoit ni liberté à venger, ni intérêts d'état à défendre. Tout ſembloit s'oppoſer à cette révolution.

Le premier inſtrument de l'éloquence, c'eſt la langue; & la nôtre étoit barbare. Née au dixième ſiècle, compoſée en partie de la langue Romance, qui étoit le reſte du langage de nos premiers vainqueurs, de la langue des Gaulois ou des Celtes, de la langue des anciens Sauvages des bords du Rhin, de la langue des Scandinaves ou des Danois, qui ſous

le nom de Normands vinrent ravager l'Europe, & s'établir en France après l'avoir désolée ; elle fut longtems, comme la monarchie Françoise, un amas de débris. Les Dialectes sauvages du nord qui y dominoient, rendoient la plûpart de ses sons durs & barbares. On ne l'ignore point : c'est la douceur du climat, c'est la molle souplesse des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le désir de plaire en flattant l'ame & l'oreille par l'expression d'un sentiment doux, qui polit les langues & les rend souples & harmonieuses. Mais des peuples ou chasseurs ou guerriers, nés sous un ciel âpre & rigoureux, ne pouvoient avoir qu'un langage semblable à leurs mœurs, & inculte comme leurs champs & leurs forêts.

Dès qu'ils avoient paru dans les Gaules, ils avoient commencé par y corrompre la langue romaine. Ils l'avoient dénaturée, même en l'adop-

tant ; & ſubſtituant à toutes les terminaiſons des mots, qui pour la plûpart étoient variées & ſonores, des terminaiſons tout à la fois dures & monotones, on avoit entendu de tous côtés des eſpèces de hurlemens ſourds, ſuccéder à des ſons éclatans & harmonieux. Ces Barbares traitèrent la langue, comme d'autres Barbares en Italie avoient traité les arts, lorſqu'ils défiguroient des ſtatues & des bas-reliefs antiques pour les accommoder aux plus groſſiers uſages, ou qu'avec des tronçons de colonnes & des débris de chapiteaux corinthiens, ils conſtruiſoient les chaumières deſtinées à les loger. La langue françoiſe conſerva pendant pluſieurs ſiecles, cette âpreté de ſons, monument de ſon origine : mais peu-à-peu elle perdit ſes prononciations barbares, & ſe rapprocha par degrés de l'harmonie. Car il en eſt des langues, comme des ſables qui roulent dans les rivieres & qui s'arrondiſ-

ſent par le mouvement, ou comme de ces dez avec leſquels Deſcartes compoſoit le monde, & dont les inégalités & les angles ſe briſoient en ſe heurtant. Peut-être même chez un peuple dont l'humeur ſociable & douce aime à communiquer ſes ſentimens & ſes idées, & chez qui les femmes de tout temps exercèrent leur empire, la parole dut ſe perfectionner & s'adoucir un peu plutôt que chez d'autres nations, qui avoient moins le goût & le beſoin de la ſociété que nous.

C'étoit peu pour la langue d'avoir perdu ſa rudeſſe, il falloit encore qu'elle multipliât le nombre de ſes mots. Les François alors n'étoient pas aſſez inſtruits pour embraſſer d'un coup d'œil la nature, & comparer tous les ſignes de leur langage, à l'univers réel que ces ſignes devoient repréſenter. Ce procédé qui peut-être n'a été celui d'aucun peuple, pourroit tout au plus convenir à une nation de phi-

loſophes ; & dans notre groſſièreté naive nous étions bien loin de mériter ce nom ; mais différens hazards ſuppléèrent à ce qui nous manquoit du côté de la réflexion & du ſyſtême.

On ne peut douter que les Croiſades n'aient influé ſur cette révolution. On ſait que dans ces grandes émigrations, tous les peuples, & par conſéquent toutes les langues ſe mêlèrent. Français, Italiens, Anglais & Allemands, tout ſe rapprocha. L'habitant des bords de la Tamiſe & du Tibre fut obligé de converſer & de traiter avec celui qui étoit né ſur les bords de la Loire ou du Danube. Il eſt impoſſible que dans un eſpace de plus de deux cents ans, tous ces idiômes n'aient beaucoup emprunté les uns des autres, & ne ſe ſoient mutuellement enrichis. La douceur même du climat de l'Aſie, l'établiſſement dans ces beaux lieux, de nouvelles idées & des ſenſations nouvelles, le commerce,

les négociations & les traités avec les Sarrazins & les Arabes qui avoient alors des connoiſſances & des lumières, devoient néceſſairement ajouter aux tréſors des langues. Mais ce qui dut contribuer le plus à enrichir la langue françoiſe, ce fut le commerce avec Conſtantinople. Quoique les Grecs de ce temps-là fuſſent auſſi loin peut-être de reſſembler aux Grecs du temps de Conſtantin & de Julien, que ceux-ci étoient éloignés des Grecs du ſiècle de Périclès & d'Alexandre, cependant ils parloient toujours la langue d'Homère & de Platon, ils cultivoient les arts; & ces plantes dégénérées, à demi étouffées par un gouvernement féroce & foible, & par une ſuperſtition qui reſſerroit tout, portoient encore au bout de quinze cents ans ſur les bords de la mer Noire, des fruits fort ſupérieurs à tout ce qui étoit connu dans le reſte de l'Europe.

Outre la communication que les

Français eurent d'abord avec les Grecs comme le reſte des croiſés, dans la ſuite ils ſe rendirent maîtres de Conſtantinople, & y fondèrent un nouvel empire, qui ſubſiſta près de ſoixante ans. Dans toute cette époque, l'empire grec fut preſqu'une province de la France. Alors la langue des vaincus dut enrichir de ſes dépouilles celle des vainqueurs. C'eſt peut-être là parmi nous l'époque de cette foule de mots grecs que nous avons adoptés ; c'eſt pour cette raiſon peut être que notre langue qui dans ſon origine a été formée en partie des débris de la langue romaine, a cependant pour les mouvemens & pour les tours, & quelquefois pour la ſyntaxe, beaucoup plus d'analogie avec la langue de Démoſthène & de Sophocle, qu'avec celle de Cicéron & de Térence. Cette analogie ou ce rapport dut augmenter à la renaiſſance des lettres. Pluſieurs ſavans dans tous les genres, qui dans Paris

avoient l'ambition de paſſer pour des citoyens d'Athènes, nous donnèrent encore un grand nombre de mots empruntés de la langue qu'ils admiroient. Seulement ces mots ſe déguiſèrent ſous une terminaiſon françoiſe, comme des étrangers qui prennent l'habit du pays qu'ils viennent habiter.

A peu-près dans la même époque commencèrent nos guerres d'Italie, & ſous Charles VIII, ſous Louis XII, & ſous François I, nous inondâmes ce beau pays où les arts fleuriſſoient parmi les agitations de la liberté & de la guerre. Alors la langue harmonieuſe & douce de l'Arioſte & du Taſſe, la langue forte & préciſe de Machiavel & du Dante, vint donner de nouvelles leçons, comme de nouvelles richeſſes à la nôtre. Nous conquîmes des royaumes & nous polîmes notre langage; & ſi le fruit de nos victoires nous échappa, nous ſûmes du moins conſerver nos lumières. Ainſi par la

ſuite des ſiècles & des hazards, la langue françoiſe ſe formoit, s'enrichiſſoit, s'épuroit par degrés.

Bientôt cette partie des hommes qui penſe tandis que l'autre ſe déchire, s'occupa de goût, lorſqu'ailleurs on s'occupoit de carnage. On ſe mit à étudier les anciens. Platon & Virgile, Homère & Lucrèce, Sophocle & Cicéron devinrent les maîtres & les précepteurs des Gaulois. La lecture aſſidue de ces grands hommes, & le génie qu'ils ont déployé en maniant leur langue, donna un plus grand caractère à la nôtre. Nous recueillîmes dans ce commerce, de nouvelles images, de nouveaux rapports & d'expreſſions & d'idées; nous ajoutâmes à la fécondité des mots, la fécondité des tours; mais le goût ne préſidoit point encore à ce choix. Nous ignorions alors que chaque langage a ſon caractère, dépendant du climat, des mœurs, du gouvernement, des occupations habituelles de

chaque peuple. Nous ne savions pas que chaque langue a des principes qui sont une suite nécessaire de ses premières formes, & de sa constitution générale qu'on ne peut changer sans la détruire. Ainsi nous entassâmes d'abord dans la nôtre, sans règle & sans choix, toutes les richesses qui s'offrirent à nous ; à peu près comme l'Indigence avide se précipite sur des trésors qu'elle rencontre, & dans le premier moment ne peut distinguer ce qui convient à son caractère ou à ses besoins. Ce fut là l'époque de la plus grande abondance de notre langue ; & c'est l'époque d'Amyot & de Montagne. Mais entre ces deux écrivains, il y a pour la langue même, une différence marquée. Celle de Montagne, par les tours, par les formes, par l'assemblage des mots & le caractère des images, a presque partout la physionomie des langues anciennes. Il semble le plus souvent qu'il n'y a que la terminaison

des mots de françoiſe, & que l'uſage qu'il en fait, appartient à la langue d'Athènes ou de Rome. Le ſtyle d'Amyot avec une prodigieuſe abondance, a beaucoup plus le tour & la marche de notre langue. On put dire de ſon temps qu'il avoit, pour ainſi-dire, fondu dans l'ancienne naïveté Gauloiſe toutes les richeſſes nouvelles, & qu'en conſervant l'eſprit général de la langue, il en avoit fait diſparoître les mêlanges qui ſembloient l'altérer.

Après ces deux écrivains qui tous deux pour le ſtyle même ſont encore célèbres, la langue tendit inſenſiblement à un nouveau caractère. Elle s'éloigna de la force & de la hardieſſe énergique de l'un, pour prendre je ne ſais quoi de plus circonſpect & de plus ſage, conforme à la raiſon tranquille qui préſide à la plûpart de nos écrits. Elle s'éloigna de la ſimplicité naïve de l'autre, pour prendre un caractère de délicateſſe & de dignité, qui eſt

une ſuite de notre gouvernement, & de l'influence que la Cour, les femmes & les Grands doivent avoir ſur la langue dans une monarchie. Alors elle perdit une foule de termes qui ne furent point remplacés; & ſemblable à ces arbres que le fer émonde avec ſévérité, non pour leur faire porter plus de fruits, mais pour ſatisfaire à un vain luxe de décoration, elle fut moins riche & plus ſoignée, elle acquit en même temps du goût, de la réſerve, & de la nobleſſe. Dans la ſuite elle devoit réparer une partie de ces pertes par les ouvrages des grands écrivains du ſiècle de Louis XIV, & par ce don puiſſant qu'ont les hommes de génie de féconder les langues, en jettant dans le public une foule d'expreſſions neuves & pittoreſques, que les hommes médiocres ou froids ne manquent pas de cenſurer d'abord, parce qu'ils ſont gouvernés par l'habitude, & qu'il eſt plus aiſé en tout genre de critiquer que d'in-

venter. Elle devoit encore réparer ces pertes dans notre ſiècle par un grand nombre de termes que la connoiſſance générale de la philoſophie, des ſciences & des arts, a répandus parmi nous, & qu'elle a rendus depuis trente ans familièrs à la nation. Mais dans l'époque qui précéda ces deux ſiècles, la langue perdit de ſa richeſſe, ſans gagner beaucoup du côté du génie ; & par une eſpèce de hauteur aſpirant à la nobleſſe, elle fut tout à la fois dédaigneuſe & pauvre.

On ſent que juſques-là elle devoit être encore peu favorable à l'éloquence. Nous avions déja eu un grand nombre d'eſſais dans ce genre ; mais ces eſſais avoient beaucoup plus de réputation que de mérite. L'harmonie n'étoit point encore née ; l'harmonie qui eſt la muſique du langage, qui par le mêlange heureux des nombres & des ſons exprime le caractère du ſentiment & de la penſée, & fait pein-

dre à l'oreille comme les couleurs peignent aux yeux ; l'harmonie qui établit une espèce de balancement & d'équilibre, entre les différentes parties du discours, qui les lie & les enchaîne, les suspend ou les précipite, & flatte continuellement l'oreille qu'elle entraîne comme un fleuve qui coule sans s'arrêter jamais. Duperron, un de nos premiers orateurs, & qui passa pour un homme de génie, ne la connut pas. Coëffeteau qui fut long-tems célèbre par la pureté du langage, & qu'on citoit encore sous Louis XIV, la soupçonna peut-être, mais ne la trouva point. Lingendes fit le premier des efforts heureux pour la chercher, & dans son oraison funèbre de Louis XIII, d'ailleurs assez médiocre, on en rencontre souvent des traces. Enfin Balzac la créa parmi nous ; Balzac qui eût long-tems la plus grande réputation, & qu'on n'estime point assez aujourd'hui ; dont les lettres

ſans doute ſont peu intéreſſantes & quelquefois ridicules, mais qui dans ſes autres ouvrages, & ſur-tout dans ſon *Ariſtippe* & dans ſon *Prince*, à travers des fautes de goût a ſemé une foule de vérités, de tous les pays & de tous les tems, & où l'on retrouve l'ame d'un citoyen & la hauteur de la vertu, relevées quelquefois par l'expreſſion de Tacite.

On ſçait qu'il accoutuma le premier les oreilles Françoiſes au nombre & à l'harmonie de la proſe, & contribua à perfectionner notre langue, en lui donnant une qualité de plus. Ce mérite le fit appeller dans ſon ſiècle le créateur de l'éloquence: mais il en eut les formes bien plus que les mouvemens & la chaleur; & trop ſouvent il prit l'exagération pour l'éloquence même. Cette erreur fut autant celle de ſon ſiècle que la ſienne. Ceux qui commencent à cultiver un art, ne s'en font jamais une idée bien nette.

nette. Ils connoiſſent mieux le but que les moyens, & en voulant l'atteindre ils le paſſent. Peut-être même dans tous les arts, poéſie, peinture, ſculpture, architecture, éloquence, tous les peuples & tous les ſiècles ont-ils commencé par l'exagération. On veut produire un grand effet, & on croit ne pouvoir y réuſſir qu'en aggrandiſſant. L'art de ſe réduire eſt plus difficile; & il n'eſt pas donné à tout le monde de faire naître l'admiration & le plaiſir, en ne préſentant que ce qui eſt. Il faut avoir long-tems meſuré ſes forces; il faut avoir appris à les gouverner avec ſoupleſſe, pour ſçavoir les arrêter au beſoin. Peut-être même cette eſpèce de pente à l'exagération, tient-elle au génie de ceux qui font les premiers pas chez tous les peuples. Il faut, pour créer, qu'ils ayent plus d'imagination que de raiſon; il faut qu'ils ayent une certaine vigueur d'ame qui les emporte

& les entraîne loin de ce qui eſt ordinaire. Ainſi probablement on fit des coloſſes avant la vénus de Médicis & l'apollon du Belvéder; on bâtit les pyramides d'Egypte avant les ouvrages d'une architecture noble & régulière. Homère précéda Virgile; Corneille, Racine; & Michel-Ange, Raphaël. On doit donc être moins étonné de la teinte d'exagération qui ſe trouve dans tous nos premiers orateurs. La littérature Eſpagnole qui étoit alors très-connue en France, dut contribuer encore à nous donner une fauſſe grandeur. Elle put influer ſur l'éloquence, comme elle influa ſur nos pièces de théâtre & nos romans. D'ailleurs l'étude même des anciens, & notre première admiration pour Athènes & pour Rome, dans un tems où notre goût n'étoit pas encore formé, put nous égarer. Ces modèles avoient quelque choſe de trop diſproportionné à notre foibleſſe & ſur-

tout à nos mœurs. Un bourgeois de Paris qui écrivoit des lettres à un autre bourgeois, ou à un homme de la cour, vouloit intéreſſer comme Cicéron écrivant à Atticus ſur Céſar & Pompée, ou comme Pline qui conſultoit Trajan. Un Avocat plaidant pour une maiſon ou les limites d'un jardin, prétendoit bien être auſſi éloquent que Démoſthène appellant les Grecs à la liberté, ou que l'orateur Romain repouſſant du haut de la tribune les fureurs de Clodius & d'Antoine. Trop au deſſous de ces grands intérêts, on vouloit cependant les égaler; on vouloit mettre de petites choſes modernes au niveau de ces grandes choſes antiques qui nous étonnent par leur hauteur, & dont la diſtance augmente encore le reſpect qu'elles nous inſpirent. De-là l'emphaſe & les grands mots, & les citations des anciens, & la magnificence du ſtyle portée dans des affaires

pour lesquelles, sous peine d'être ridicule, il falloit le style du monde le plus simple.

Le désir de copier la grandeur grecque & romaine avoit corrompu notre goût : le désir d'imiter ces mêmes peuples dans la partie technique, & pour ainsi dire le méchanisme de leur langage, retarda au siecle même de Louis XIV, la marche & les progrès de notre langue. On sçait que les langues anciennes avoient une foule de mots qui exprimoient, non point des idées, mais le rapport des idées qui précédoient avec celles qui devoient suivre ; des mots qui serpentoient à travers la marche du discours pour en rapprocher toutes les parties & en faire la liaison & le ciment, rappelloient par un signe la phrase qui étoit écoulée, appelloient celle qui devoit naître, rempliſſoient les intervalles, animoient, vivifioient, enchaînoient tout, & donnoient à la fois

au corps du diſcours, de l'unité, du mouvement & de la ſoupleſſe. Des hommes qui avoient plus réfléchi ſur les langues des anciens, que ſur le caractère de la nôtre, voulurent y tranſporter ce genre de beauté auquel elle ſe refuſoit. Nous avons en général très-peu de ces termes qui ſervent de liaiſon. On voulut y ſuppléer en les multipliant, en les répétant, en attachant un très-grand nombre de phraſes acceſſoires à la phraſe principale, en créant un faux ſtyle périodique, qui marchoit toujours eſcorté de détails & de choſes incidentes, qui au lieu de ſe développer avec netteté, offuſquoit la vue par des embarras, & dans ſa lenteur n'avoit qu'une fauſſe gravité ſans nobleſſe. Alors la langue ſe traîna au lieu de marcher : elle fut ſouvent en contraſte avec les ſentimens, avec les idées ; elle le fut ſurtout avec le caractere national. Ce ſyſtême de lan-

gue forma une eſpèce de ſecte. Vaugelas, d'Ablancourt & Patru, hommes très-eſtimables d'ailleurs, & qui n'ont pas peu contribué à règler parmi nous & à épurer le langage, en furent comme les chefs. Elle dura long-tems ; elle eût ſa ſuperſtition comme toutes les ſectes, & ne pardonna pas toujours à ceux qui avoient des principes oppoſés. Heureuſement Paſchal, la Rochefoucault & la Bruyère, pouſſés par leur génie & par le genre même qu'ils traitoient, prirent une route oppoſée, & plus conforme en même-tems & à la langue & à la nation. Ils détachèrent les idées ; ils les firent ſuccéder l'une à l'autre rapidement; ils donnèrent plus de préciſion à la phraſe ; ils la débarraſsèrent d'un vain luxe, & d'un cortége inutile de mots, & voulurent que la penſée s'élançat pour ainſi dire dans le ſtyle, avec toute ſa vivacité & ſa force, comme elle eſt dans l'ame, & déga-

gée de tous ces liens importuns qui pourroient la gêner. Peu-à-peu le caractère de notre langue fut connu. L'éloquence même, qui dans sa marche soutenue a le plus besoin de liaison, à celle des mots qui nous manque, substitua celle des idées. Sans aucune chaîne apparente tout se tint; tout fut entraîné par la force des choses mêmes. Le style se débarrassa de ses entraves; la pensée fut libre; la marche rapide; & le langage put se prêter avec souplesse à suivre tous les mouvemens de l'ame, comme un danseur qui accompagne la mesure & suit l'instrument sans que rien le gêne, au gré de son oreille rallentit ou précipite ses pas.

Tels furent pendant plusieurs siècles les obstacles que la langue Françoise eut à vaincre, & une partie des progrès qu'elle eut à faire. Mais pour créer des orateurs, une langue même perfectionnée ne suffit point. L'élo-

quence n'eſt pas de ces fruits qui naiſſent dans tous les ſols & ſous tous les climats. Elle a beſoin d'être échauffée & nourrie par la liberté. Dans les anciennes républiques l'éloquence faiſoit partie de la conſtitution. Sans elle point de gouvernement, point d'état. C'étoit elle qui portoit, qui aboliſſoit les loix, qui ordonnoit la guerre, qui faiſoit marcher les armées, qui menoit les citoyens ſur les champs de bataille, qui conſacroit leurs cendres lorſqu'ils étoient morts en combattant. C'étoit elle, qui de deſſus la tribune veilloit contre les tyrans, & faiſoit retentir de loin à l'oreille des citoyens le bruit des chaînes qui les menaçoient. Chez les républicains l'éloquence étoit un ſpectacle. Les citoyens demeuroient des jours entiers à écouter leurs orateurs, avides des émotions qu'ils recevoient, & impatiens d'être agités. Il falloit néceſſairement à un pareil peuple, la

liberté, le loisir, l'aisance ; il falloit des esclaves chargés de travailler pour eux, & de suppléer à tous les soins de la vie Enfin il n'y a peut-être jamais eu de grande éloquence que devant le peuple. C'étoit devant le peuple que tonnoit Démosthène, & l'éloquence étoit proscrite dans l'Aréopage. Cicéron comme orateur étoit dix fois plus grand devant le peuple, qu'il ne l'a jamais été en discutant dans le sénat Il faut à l'éloquence une assemblée orageuse & qu'elle puisse agiter ; il lui faut des hommes sur lesquels elle puisse secouer & promener à son gré les passions. C'est le peuple qui frémit, qui palpite, qui jette des cris, qui verse des larmes. C'est devant le peuple que Tibérius Gracchus s'écrioit : » les bêtes féroces » ont un antre où elles peuvent se » réfugier & trouver un asyle : mais » vous, citoyens Romains, vous maî» tres d'une partie du monde, vous

» n'avez pas un toît où vous puiſſiez » repoſer ; vous n'avez ni un foyer, » ni un aſyle, ni un tombeau ». C'eſt devant le peuple que l'orateur d'Athènes s'écrioit : » vous vous informez ſi » Philippe eſt vivant, ou ſi Philippe » eſt mort ; eh, que vous importe ? ſi » Philippe étoit mort, demain vous » vous feriez un autre Philippe ». C'eſt dans la chambre des communes, c'eſt devant cinq cents hommes aſſemblés qu'un orateur Anglois, dans une ſéance qui avoit duré un jour entier, & où l'on propoſoit de remettre une affaire importante au lendemain, s'écria; » non, » je veux ſçavoir aujourd'hui, & avant » de me retirer, ſi je me coucherai ce » ſoir citoyen libre de l'Angleterre, » ou eſclave des tyrans qui veulent » m'opprimer ». C'eſt dans la même chambre qu'un orateur voulant décider la nation à la guerre, après une journée entière de débat, le ſoir à la lueur ſombre des flambeaux qui éclai-

roient la ſalle, peignit le fantôme effrayant d'une domination étrangère, qui vouloit, diſoit-il, remplir l'Europe, & après s'être étendu dans le continent, alloit traverſer les mers, alloit aborder ſur leur rivage, & apparoître tout-à-coup au milieu d'eux, traînant après lui la tyrannie, la ſervitude & les chaînes. C'eſt alors que l'aſſemblée s'émut, comme ſi dans ce moment elle avoit vu le fantôme percer la terre, & s'élever. Non, l'orateur républicain n'eſt pas un vain diſcoureur, chargé de cadencer des mots; ce n'eſt pas l'amuſement d'une ſociété ou d'un cercle: c'eſt un homme à qui la nature a remis un empire inévitable; c'eſt le défenſeur d'une nation, c'eſt un ſouverain, c'eſt un maître; c'eſt lui qui fait trembler les ennemis de ſa patrie. Auſſi Philippe qui ne pouvoit ſubjuguer la Grèce, tant que Démoſthène reſpiroit, Philippe qui avoit pu

vaincre une armée à Chéronée, mais qui n'avoit pas vaincu Athènes, tant que Démosthène étoit un de ses citoyens, pour que ce Démosthène si terrible lui fut livré, offroit une ville en échange. Il donnoit vingt mille de ses sujets pour acheter un pareil ennemi.

Qu'est-ce que nos orateurs, qu'est-ce que notre éloquence ont de commun avec ces peuples? Dans la plûpart des constitutions modernes un orateur n'est rien, ne peut rien. Que fait il? qu'a-t il à espérer? quels sont les grands intérêts qu'il a à défendre? Quel est aujourd'hui dans presque tous les états, le lieu & le tems où un homme éloquent puisse sauver sa patrie? Faites naître, si vous le pouvez, à Constantinople un homme avec le génie de l'éloquence, donnez-lui une ame noble & grande, & cette vigueur de sentimens que nous admirons dans les anciens orateurs; il faudra qu'il

l'étouffe ; il faudra qu'il asservisse ses passions généreuses aux circonstances, & dompte son génie ; semblable à ce Grec, qui fait prisonnier par les Perses, & entraîné loin de son pays à la cour des Satrapes, forcé de plier à la servitude un caractere qui étoit né pour la liberté, employoit tous les jours le pouvoir de la musique, & le mode le plus capable de porter la molleſſe dans l'ame, pour adoucir, s'il étoit possible, la fierté de la sienne, & supporter l'esclavage & les fers avec moins de regret.

Dans les monarchies heureuses & tempérées par les loix, quoique la nation jouisse de la liberté que les loix donnent, on sent bien cependant que cette liberté n'est pas aussi favorable à l'orateur que celle des républiques. Outre que l'éloquence n'influe en rien sur l'Etat, & qu'il n'y a presque jamais de grands talens sans de grands objets, les esprits, les ames, les ca-

ractères, tout y eſt aſſujetti à une certaine meſure. Les rangs & les diſtinctions d'état étant plus marquées, impoſent plus de gêne. Delà naiſſent les ménagemens & les égards. L'orateur républicain uſe de ſa force toute entière; l'orateur d'une monarchie eſt toujours occupé d'arrêter la ſienne. L'un appartient à la paſſion qui le domine & règne ſur lui; l'autre a les bienſéances pour maîtres & pour tyrans. L'un commande à ſes égaux par la parole, & fier de ſa grandeur qu'il fait lui-même, court ſe mettre à la place que lui aſſignent ſes talens; l'autre toujours reſſerré, toujours repouſſé par les rangs qui l'environnent & le preſſent, porte ſouvent le poids d'une grande ame déplacée. Enfin, comme dans les monarchies ce ſont les grands, les riches, & tous ceux qui compoſent ce qu'on appelle le monde, qui diſtribuent la gloire des arts, & décident du prix des talens;

comme la plûpart des hommes de cette claſſe par leur oiſiveté, par leurs intrigues, par la laſſitude & le beſoin des plaiſirs, par la recherche continuelle de la ſociété, par la crainte de bleſſer l'amour-propre encore plus que l'orgueil, enfin par la politeſſe & le deſir de plaire qui donne une attention continuelle & ſur toi-même & ſur les autres, ont, en général, plus d'eſprit & de délicateſſe de goût, que de paſſions & de force de caractère; ils doivent tendre ſans ceſſe à atténuer, pour ainſi dire, & affiner le ſtyle, la langue & l'eſprit. Sur-tout leur ſenſibilité inquiète doit redouter une ſorte d'éloquence impétueuſe & vive, qui dans ſa marche ſuivroit l'impulſion trop rapide de la vérité. Quelque sûrs d'eux-mêmes qu'ils ſoient, ils ne veulent pas qu'on les approche de trop pres; ils craignent d'être heurtés, & veulent toujours qu'il y ait des barrières au devant

d'eux. Il faut donc que l'éloquence, dans les monarchies, ait une marche plus circonſpecte & plus lente; il faut que ſans ceſſe elle s'obſerve, qu'elle indique plus qu'elle ne prononce, qu'elle diminue ſouvent la ſaillie des objets, & jette une draperie ſur la plûpart de ſes idées. Cicéron contre Catilina & contre Antoine, s'abandonnoit à ſon génie; & les expreſſions, les tours, les mouvemens venoient le chercher en foule, & ſe précipitoient au devant de lui : ce même orateur, quand Céſar régna dans Rome, voulut lui adreſſer une eſpece de diſcours en forme de lettre, où il conciliât ce qu'il ſe devoit à lui-même, & ce qu'il falloit accorder au nouveau maître que lui avoit donné Pharſale; il recommença ſix fois, & n'en put venir à bout; & il y eut dans l'éloquence même quelque choſe d'impoſſible à Cicéron.

L'éloquence parmi nous ne pouvoit

guère renaître que dans la chaire ou le barreau, mais là, que d'obſtacles encore! Les premiers hommes de l'état qui devoient un jour commander les armées & gouverner les provinces, étoient à Rome les orateurs qui plaidoient les cauſes & défendoient les citoyens. Ils parloient dans une grande aſſemblée, au bruit des acclamations d'un peuple, en préſence des dieux de la patrie dont la ſtatue s'élevoit à côté de l'orateur. Souvent les cauſes étoient mêlées à des affaires d'état. Souvent il s'agiſſoit de juger des hommes qui avoient gouverné une partie du monde. Des députés de l'Afrique & de l'Aſie ſollicitoient au nom de l'univers. Pour émouvoir le peuple, pour attendrir les juges, on avoit recours à cette éloquence de ſpectacle plus puiſſante que celle des paroles, & qui en s'emparant des ſens paſſionne l'ame & la trouble. On préſentoit les accuſés en deuil, les pères avancés en

âge qui redemandoient leurs fils, les femmes & les enfans déſolés. On expoſoit aux yeux des juges les cicatrices & les bleſſures du guerrier qui avoit combattu pour l'Etat. Souvent on invoquoit les dieux; & l'orateur en regardant leurs ſtatues ou leurs temples, les prioit de ſauver l'innocence, & de deſcendre par leur inſpiration dans l'ame des juges pour les éclairer. Ces invocations, ces prières, ces ſpectacles pathétiques préſentés par un homme éloquent, & ſoutenus de l'accent de la douleur & de la pitié, faiſoient la plus forte impreſſion ſur un peuple ſenſible. Parmi nous tout eſt différent. Point de ces cauſes qui tiennent aux affaires d'Etat. Point même de ces grandes cauſes criminelles où un orateur puiſſe ſauver la vie d'un citoyen. Les premières ſont ſous l'autorité immédiate du prince; les ſecondes ſe diſcutent & s'approfondiſſent en ſecret ſous l'œil calme & ſévère de la juſtice.

Parmi les cauſes ordinaires, pluſieurs par l'embarras de nos procédures ne dépendent que des formes ; pluſieurs par le vice de nos loix qui ſe combattent, ſe réduiſent ſouvent à une diſcuſſion sèche de loix qu'il faut éclaircir. L'étude même de tant de légiſlations oppoſées, conſume parmi nous la vie d'un orateur. Peut-être même ces grands mouvemens de l'éloquence qu'on admiroit à Rome, nous conviendroient peu. En général, nous avons de la vivacité dans le caractère, & de la ſageſſe dans l'eſprit. Nous agiſſons, nous parlons, nous nous conduiſons par une eſpèce d'imagination rapide qui nous entraîne, & qui eſt peut-être l'effet de la foule des petites paſſions qui nous dominent & ſe ſuccèdent. Mais comme nous ſommes peu acceſſibles aux grandes paſſions qui n'ont pas le temps de s'affermir & de deſcendre profondément dans notre ame, nous portons dans les ju-

gemens qui tiennent aux choſes de l'eſprit, une ſorte de raiſon froide, qui eſt peu ſuſceptible d'illuſions. De-là ſouvent notre eſpèce d'incrédulité pour les mouvemens extraordinaires & paſſionnés de l'ame. De-là ſurtout dans l'éloquence comme au théâtre, cette facilité à ſaiſir les petites teintes de ridicule qu'une circonſtance étrangère mêle quelquefois aux grandes choſes, & qui ſurtout ſont ſi voiſines du pathétique que l'on cherche.

On ſait quel a été avant le ſiècle de Louis XIV, & même au commencement de ce règne célèbre, le mauvais goût de notre barreau. Le théâtre dans une farce d'un grand homme* nous en a conſervé la peinture; & ſi on excepte le degré d'exagération théatrale qu'il faut toujours pour que la fiction produiſe l'effet de la vérité, & que le ridicule ſoit en ſaillie, les portraits

* Les Plaideurs de Racine.

étoient reſſemblans. Il faut convenir qu'il y a loin de *petit-Jean* & de l'*Intimé*, à Hortenſius & à Cicéron.

L'éloquence de la chaire avoit des défauts preſque ſemblables. Affectations, exagérations, pointes ridicules, entaſſement des métaphores, mêlange du profane & du ſacré, citations éternelles de grec, de latin, d'hébreu, & un peu plus d'Ovide ou d'Horace que des pères, enfin multitude d'idées empruntées des erreurs & des préjugés du temps ſur la Phyſique, ſur l'Hiſtoire Naturelle, ſur l'Aſtronomie, ſur l'Aſtrologie, ſur l'Alchimie; car alors on prodiguoit tout, & on faiſoit étalage de tout; tel étoit le goût des orateurs ſacrés ſous Henri IV & ſous Louis XIII.

On peut demander pourquoi les peuples ſauvages dans la ſorte d'éloquence qu'on leur remarque quelquefois, n'ont jamais de mauvais goût, tandis que les peuples civiliſés y ſont

ſujets. C'eſt ſans doute parce que les premiers ne ſuivent que les mouvemens impétueux de leur ame, & qu'aucune convention étrangère ne ſe mêle chez eux aux cris de la nature. Le mauvais goût ne peut guère exiſter que chez un peuple réuni en grand corps de ſociété, où l'eſprit naturel eſt gâté par le luxe, par les vices, par l'excès de la vanité, & le deſir ſecret d'ajouter à chaque objet ou à chaque idée, pour augmenter l'impreſſion naturelle que cet objet doit faire. La penſée du ſauvage eſt ſimple comme ſes mœurs ; & ſon expreſſion ſimple & pure comme ſa penſée; il n'y entre point d'alliage. Mais le peuple déjà corrompu par les vices néceſſaires de la ſociété, & qui faiſant des efforts pour s'inſtruire & ſecouer la barbarie, n'a pas encore eu le temps de parvenir à ce point qu'on nomme le goût ; où le peuple qui par une pente non moins néceſſaire, après l'avoir trouvé s'en

éloigne, ne veut pas seulement peindre ses sentimens & ses idées: il veut encore étonner & surprendre. Il joint toujours quelque chose d'étranger à la chose même. Ainsi tout se dénature, & aucun objet n'est présenté, tel qu'il existe.

L'éloquence françoise pour parvenir au point où elle s'est élevée sous le règne de Louis XIV, avoit donc un intervalle immense à franchir. Mais il y a une marche lente & nécessaire des esprits, qui entraîne tout, & amène insensiblement chez un peuple policé le développement & la perfection des arts. Depuis François I, époque de la renaissance des lettres, l'esprit national s'avança peu-à-peu vers ce terme. Il en est des peuples comme des hommes, & leur marche est la même. Les idées s'entassent par la foule des objets que l'on voit, & l'esprit s'aggrandit par les tableaux qui viennent frapper l'imagination. Alors il s'excite une

eſpèce de ſève ou de fermentation générale qui anime tout. Les uns entraînés par le cours politique des affaires, prennent part au deſtin des nations. Ils négocient, ils combattent, ils ont de ces grandes penſées qui changent, bouleverſent ou affermiſſent le ſort des peuples. Les autres obſervent & ſuivent ces mouvemens. Ils contemplent les ſuccès & les malheurs, le génie qui ſe mêle avec les fautes, le hazard qui domine impérieuſement le génie, & les paſſions humaines qui partout terribles & actives entraînent la marche des états. De ce mêlange de chocs & de réflexions, de grands intérêts & de ſentimens que ces intérêts font naître, ſe forme peu-à-peu chez un peuple un aſſemblage d'idées, qui tantôt ſe développent rapidement, & tantôt germent avec lenteur. Mais rien ne contribue tant à cette activité générale des eſprits que les troubles civils & les agitations intérieures d'un

pays,

pays. C'eſt alors que la nature eſt dans toute ſa force, ou qu'elle tend à y parvenir. Alors elle a l'énergie des grandes paſſions qui ne peuvent naître que dans l'état violent des ſociétés; & elle n'eſt point aſſujettie à ce frein que les ſociétés reçoivent des loix, & qui pour le bien général comprimant tout, affoiblit tout. Alors les eſprits comme les caractères ſe combattent. Tout ſe heurte & ſe repouſſe. Tout prend le poids que lui donne ſa force. L'homme qui eſt né avec de la vigueur, n'étant plus arrêté par des conventions, marche où le ſentiment de ſa vigueur l'entraîne. L'eſprit dans ſa marche fière, oſe ſe porter de tous les côtés, oſe fixer tous les objets. L'énergie de l'ame paſſe aux idées, & il ſe forme un enſemble d'eſprit & de caractère propre à concevoir & à produire un jour de grandes choſes. Celui même qui par ſa nature eſt incapable d'avoir un mouvement, s'attache à ceux qui ont

une activité dominante & propre à entraîner : alors ſa foibleſſe même jointe à une force étrangère, s'élève & devient partie de la force générale.

Tel fut l'état de la nation françoiſe depuis François II, juſqu'à la douzième année du règne de Louis XIV, c'eſt-à-dire pendant l'eſpace d'un ſiècle. Aux troubles & aux guerres civiles qui remuoient fortement les ames, ſe joignoient en même-temps les querelles de religion. Tout le monde étoit occupé de cet intérêt ſacré. On écrivoit, on combattoit, on diſputoit. On tenoit un poignard d'une main & la plume de l'autre. Le fanatiſme qui chez un peuple éclairé étouffe les lumières, les faiſoit naître chez un peuple ignorant. Enfin lorſque l'autorité qui ſort toujours & s'élève du milieu des ruines, commença à tout calmer; lorſque la force qui étoit dans les caractères, contenue de toute part, ne put plus ſe répandre au dehors, ni

rien agiter, elle ſe porta ſur d'autres objets. Elle forma dans les premiers rangs, des hommes d'Etat; dans ces hommes à qui la puiſſance eſt interdite, & qui cependant fatigués de leur obſcurité, ſentoient le beſoin d'en ſortir & d'occuper leur ſiècle d'eux-mêmes, elle développa & créa les talens des arts. Alors naquit le poëte, le peintre, le ſtatuaire, l'orateur. Chacun d'eux appella ſur lui les regards de la nation. Mais ce qu'on doit remarquer, c'eſt que tous les arts précédérent parmi nous celui de l'éloquence. Ainſi lorſque nous n'avions pas encore un véritable orateur, déja le Pouſſin étoit au rang des premiers peintres de l'Europe; déja le Sueur avoit irrité l'envie par ſes chefs-d'œuvre; Sarrazin avoit perfectionné la ſculpture, & donné des monumens à l'Italie; enfin nous avions eu des poëtes qu'on pouvoit lire, long-temps avant que nous

euſſions des orateurs qu'on pût entendre.

La poéſie a eu la même marche chez tous les peuples. Qu'on ne s'en étonne pas. De toutes les facultés de l'homme, l'imagination eſt la première qui s'éveille. Ce n'eſt que lentement & par degrés que l'ame ſe replie ſur elle-même. Elle commence par s'élancer au dehors; elle parcourt tous les objets, & à l'aide de ſes ſens elle s'empare de l'univers phyſique. Alors telle que Raphaël ou le Corrège, elle deſſine pour elle-même une multitude de tableaux. L'imagination a levé le plan de la nature; la poéſie l'offre en relief, ou le met en couleurs. Elle a plus d'images que d'idées; elle tient plus aux organes qu'à la réflexion. Il n'en eſt pas de même de l'éloquence. Ce n'eſt pas aſſez pour elle de ſentir & de peindre, il faut qu'elle compare & combine une grande multitude d'idées. Il faut qu'elle

leur assigne à toutes l'ordre & le mouvement. Il faut qu'elle en fasse un tout raisonné & sensible. Il faut qu'elle ait parcouru les arts, les loix, les sciences & les mœurs; qu'enrichie de connoissances, elle les domine, & semble planer au dessus d'elles; qu'en les jettant, elle n'en paroisse ni prodigue, ni avare; que tantôt elle les indique & tantôt elle les déploie; que souvent elle fasse succéder des vérités en foule, que souvent elle s'arrête & se repose sur une vérité. Il faut que, semblable au méchanicien qui compare les forces & les résistances, elle connoisse l'homme & ses passions; qu'elle calcule & les effets quelle veut produire, & les instrumens qu'elle a; qu'elle estime par quel degré il faut ou rallentir, ou presser le mouvement. Tous ces secrets supposent déja une foule d'expériences & d'observations fines ou profondes. Il n'est donc pas étonnant que par-tout la poésie soit née avant

l'éloquence ; mais on peut dire qu'en la précédant, elle l'a fait naître. Elle apprend à l'imagination l'art d'appliquer la couleur à la penſée ; à l'eſprit, l'art de donner du reſſort aux idées en les reſſerrant ; à l'oreille, le ſecret de peindre par l'harmonie, & de joindre la muſique à la parole. Ainſi les poëtes, parmi nous, ont préparé les orateurs.

Les ſpectacles peut-être y ont auſſi contribué en formant le goût. Ces impulſions rapides qu'on reçoit au théâtre, & les jugemens de pluſieurs milliers d'hommes qui ſe communiquent à la fois, forment d'abord un inſtinct obſcur & vague, & conduiſent peu-à-peu à un goût réfléchi. Bientôt ce goût ſe répand. Alors l'éloquence & le langage réforment ce qu'ils ont encore de barbare. Le goût punit par le ridicule, ceux qui s'écartent de ſes loix. La ſociété perfectionnée achève de l'étendre. C'eſt-là en effet que les

hommes réunis & opposés s'essayent, s'observent & se jugent; là, en comparant toutes les manières de juger, on apprend à réformer la sienne; là, les teintes rudes s'adoucissent; les nuances se distinguent; les esprits se polissent par le frottement; l'ame acquiert par l'habitude une sensibilité prompte; elle devient un organe délicat, à qui nulle sensation n'échappe, & qui, à force d'être exercée, prévoit, ressent & démêle tous les effets. Aussi l'orateur de Rome, dans un des livres qu'il a composés sur l'éloquence, nous apprend que plusieurs orateurs célèbres s'assembloient chez les femmes Romaines les plus distinguées par leur esprit, & puisoient dans leur société, une pureté de goût & de langage, que peut-être ils n'auroient pas trouvée ailleurs. La société, après les guerres civiles, dut acquérir en France ce degré de perfection qui est nécessaire pour les arts, & qui portée à un cer-

tain point, les anime, mais qui au-delà peut les étouffer & les corrompre: heureuſement elle n'étoit point encore parvenue à cet excès; & de la perfection de la ſociété & du goût, jointe à celle de la langue, devoit naître peu-à-peu celle de l'éloquence.

Il y avoit une école d'orateurs toujours ſubſiſtante, c'étoit celle de la chaire. Les orateurs ſacrés, malgré leur mauvais goût, devoient être ſouvent élevés au deſſus d'eux-mêmes, par la dignité de la religion & de la morale. Les grands objets inſpirent de grandes idées; il eſt impoſſible de n'être pas quelquefois ſublime en parlant de Dieu, de l'éternité & du tems. Newton même, ſelon la remarque d'un écrivain philoſophe *, Newton étoit éloquent ſur ces objets. Quelques hommes dans ce genre

* M. d'Alembert, dans ſon diſcours de réception à l'Académie Françoiſe.

avoient donc acquis de la célébrité, & d'autres faiſoient effort pour y atteindre. Ne pouvant donner l'impulſion à leur ſiècle, ils étoient du moins capables de la recevoir.

Les eſprits ſe trouvoient dans cette diſpoſition, quand Louis XIV, a qui il fut enfin permis d'être Roi, développa ſon caractère, & fit naître de grands événemens. On vit la France quarante ans aux priſes avec l'Europe; on vit des provinces conquiſes, tous les Rois ou humiliés, ou protégés, ou vaincus, une foule de grands hommes, les arts & les plaiſirs au milieu des batailles, par-tout un caractère impoſant, & cet éclat de renommée qui ſubjugue autant que la force, qui annonce la puiſſance, la fait, & la multiplie. Alors les eſprits & les ames ſe montèrent au niveau du gouvernement. Chacun fut jaloux de ſoutenir la dignité de ſa nation. Le ſujet ne pouvant être à côté de

ſon Roi par la puiſſance, voulut s'y placer par la gloire. L'enthouſiaſme public fit naître ou perfectionna les talens. Ils ſe vouèrent tous, ou au plaiſir ou à la grandeur du maître. Louis XIV, du fond de ſes palais animoit tout ; il ordonnoit à ſes ſujets d'être grands, & le génie, cet eſclave altier, debout aux pieds du trône, attendoit ſes ordres en ſilence pour lui obéir.

Qu'on ſe repréſente une de ces fêtes, telle qu'on en donnoit quelquefois dans la Grèce & dans Rome ; ces fêtes, où après des victoires cent mille citoyens étoient aſſemblés, où tous les temples étoient ouverts, où les autels & les ſtatues des dieux étoient couronnés de fleurs, où la poéſie, la muſique, la danſe, les chefs-d'œuvre de tous les arts, les repréſentations dramatiques de toute eſpèce étoient prodiguées, & où la renommée & la gloire, en préſence d'une

nation entière attendoient les talens. Si dans l'assemblée tout-à-coup paroissoit un orateur, & qu'au milieu de l'ivresse générale il voulut se faire entendre, ne falloit-il pas que tout cet appareil de grandeur dont il étoit entouré, l'élevât lui-même? N'étoit-il pas forcé comme malgré lui de donner plus de dignité à ses idées, plus de hauteur à son imagination, plus de noblesse à son langage, & je ne sçais quoi de plus auguste & de plus fort à son accent? Telle est l'image de la révolution, que l'éloquence éprouva sous le règne de Louis XIV *.

* On peut dire que tout étoit prêt pour cette révolution. Les siècles avoient formé la langue; son caractère étoit connu; sa marche étoit fixée. Des écrivains lui avoient donné la richesse & l'harmonie; d'autres la précision & la force. Les grands modèles étoient approfondis. Le goût général étoit épuré. L'imagination des peuples s'étoit montée. La véritable grandeur

Cependant nous n'eûmes point d'éloquence politique. Notre gouvernement & la forme de la conſtitution s'y refuſoient. Nous eûmes dans ce genre, l'éloquence des monarchies, qui conſiſtoit à louer. L'éloquence du barreau acquit de l'ordre, de la juſteſſe, de la pureté dans ſon langage, plus de préciſion dans ſes raiſonnemens; mais elle ne put acquérir cette force, qui eſt ridicule quand elle n'eſt que dans les mots, qui pour ſe communiquer, doit être imprimée à la penſée, & ne peut jamais l'être que par la choſe même & l'importance

---

avoit fait diſparoître la fauſſe. Enfin un Roi & des hommes illuſtres à célébrer, une cour ſenſible à tous les charmes de l'eſprit, un clergé plus éclairé, un barreau plus inſtruit, un gouvernement occupé de la réforme des loix, & les premières dignités de l'égliſe accordées quelquefois aux premiers talens de la chaire, tout cela enſemble contribua à faire naître & à perfectionner parmi nous des orateurs.

générale de l'objet. Notre éloquence s'éleva donc ſur-tout dans la chaire, & c'eſt-là qu'elle parvint à ſa plus grande hauteur. Car pour être vraiment éloquent, on a beſoin d'être l'égal de ceux à qui l'on parle, quelquefois même d'avoir ou de prendre ſur eux une eſpèce d'empire : & l'orateur ſacré parlant au nom de Dieu, peut ſeul déployer dans les monarchies devant les grands, les peuples & les Rois, cette ſorte d'autorité, & cette franchiſe altière & libre, que dans les républiques l'égalité des citoyens, & une patrie qui appartenoit à tous, donnoit aux anciens orateurs. Dans tous les autres genres, nous eûmes plutôt de la dignité que de la force ; & notre éloquence circonſpecte juſques dans ſa grandeur, & meſurée même en s'élevant, fut preſque toujours noble & ſage, & preſque jamais impétueuſe & paſſionnée.

CHAPITRE XXXI.

De Maſcaron & de Boſſuet.

L'ÉLOQUENCE Françoiſe ſe diſtingua ſur-tout par les éloges & les panégyriques funèbres. Ce genre qui n'eſt qu'une déclamation mépriſable, quand l'objet en eſt vil, & une déclamation ridicule, quand l'orateur n'eſt pas éloquent, parut ſous Louis XIV avec éclat. Deux orateurs célèbres, Fléchier & Boſſuet le fixèrent, comme deux grands poëtes avoient fixé l'art bien plus difficile de la tragédie. On peut obſerver que la tragédie, en ſe perfectionnant parmi nous, eut à peu près la même marche que l'éloquence. Dans toutes deux, on commença par le mêlange de la force & du mauvais goût. Le génie ſe monta enſuite à une élévation pleine de grandeur, mais

inégale. Enfin les esprits se polissant, mais s'affoiblissant un peu, vinrent par le progrès des lumières, à ce point où le goût des détails fut plus parfait, mais où l'élégance continue nuisit à la grandeur & sans doute à la force. Telle est peut-être la marche nécessaire des esprits dans tous les arts : telle fut celle de l'oraison funèbre. Mascaron fut dans ce genre, ce que Rotrou fut sur le théâtre. Rotrou annonça Corneille ; & Mascaron, Bossuet.

On peut dire que cet orateur marque dans l'éloquence le passage du siècle de Louis XIII, à celui de Louis XIV. Il a encore de la rudesse & du mauvais goût de l'un ; il a déja de l'harmonie, de la magnificence de style, & de la richesse de l'autre. Sa manière tient à celle des deux hommes célèbres qui en le suivant l'ont effacé. Il semble qu'il s'essaye à la vigueur de Bossuet, & aux détails heureux de Fléchier ;

mais ni assez poli, ni assez grand, il est également loin & de la sublimité de l'un, & de l'élégance de l'autre. Au reste il ne faut pas confondre les derniers discours de cet orateur avec les premiers. A mesure qu'il avance, on voit que son siècle l'entraîne; & de l'oraison funèbre d'Anne d'Autriche, à celle de Turenne, il y a peut-être la même distance, que de Saint Genêt à Vinceslas *, ou de Clitandre à Cinna.

En général Mascaron étoit né avec plus de génie que de goût, & plus d'esprit encore que de génie. Quelquefois son ame s'élève, mais soit le défaut du temps, soit le sien, quand il veut être grand, il trouve rarement l'expression simple. Sa grandeur est plus dans les mots que dans les idées. Trop souvent il retombe dans la Métaphysique de l'esprit, qui paroît une espèce de luxe, mais un luxe faux qui annonce

* Deux Tragédies de Rotrou.

plus de pauvreté que de richeſſe. Il eſt alors plus ingénieux que vrai, plus fin que naturel. On lui trouve auſſi de ces raiſonnemens vagues & ſubtils qui ſe rencontrent ſi ſouvent dans Corneille; & l'on ſait combien ce langage eſt oppoſé à celui de la vraie éloquence. Son plus grand mérite eſt d'avoir eu la connoiſſance des hommes. Il a dans ce genre des choſes ſenties avec eſprit & rendues avec fineſſe. Ainſi dans l'oraiſon funèbre de Henriette d'Angleterre, il dit, en parlant des princes, » qu'ils s'imaginent avoir un aſcendant de raiſon comme de puiſſance; » qu'ils mettent leurs opinions au même rang que leurs perſonnes, & qu'ils » ſont bien aiſes, quand on a l'honneur » de diſputer avec eux, qu'on ſe ſouvienne qu'ils commandent à des légions ».

Plus bas il ajoute » que les grands » ont une certaine inquiétude dans l'eſprit, qui leur fait toujours deman-

» der une courte réponſe à une grande » queſtion ».

Il dit en parlant du déſintéreſſement de Turenne » que les Fabrices & les » Camilles ſe ſont plus occupés des » richeſſes par le ſoin laborieux de s'en » priver, que M. de Turenne par » l'indifférence d'en avoir, ou de n'en » avoir pas ». Et en parlant de la ſimplicité de ce grand homme « qu'il ne » ſe cachoit point, qu'il ne ſe montroit » point, qu'il étoit auſſi éloigné du » faſte de la modeſtie, que de celui de » l'orgueil ».

On trouve dans cette dernière oraiſon funèbre plus de beautés vraies & ſolides que dans toutes les autres. Le ton en eſt éloquent; la marche en eſt belle; le goût plus épuré. Il s'y rencontre moins de comparaiſons tirées & du ſoleil levant & du ſoleil couchant, & des torrens & des tempêtes, & des rayons & des éclairs. Il y eſt moins queſtion d'ombre & de nuages, d'aſ-

tre fortuné, de fleuve fécond, d'océan qui se déborde, d'aigle, d'aiglon, d'apostrophe au grand prince ou à la grande princesse, ou à l'épée flamboyante du Seigneur, & tous ces lieux communs de déclamation & d'ennui, qu'on a pris si long-temps & chez tant de peuples pour de la poésie & de l'éloquence.

Bossuet a encore quelques-uns de ces défauts; mais qui ne sait par combien de beautés il les rachète. On a dit que c'étoit le seul homme vraiment éloquent sous le siècle de Louis XIV. Ce jugement paroîtra sans doute extraordinaire; mais si l'éloquence consiste à s'emparer fortement d'un sujet, à en connoître les ressources, à en mesurer l'étendue, à enchaîner toutes les parties, à faire succéder avec impétuosité les idées aux idées, & les sentimens aux sentimens, à être poussé par une force irrésistible qui vous entraîne, & à communiquer ce mouvement rapide

& involontaire aux autres; ſi elle conſiſte à peindre avec des images vives, à agrandir l'ame, à l'étonner, à répandre dans le diſcours un ſentiment qui ſe mêle à chaque idée, & lui donne la vie; ſi elle conſiſte à créer des expreſſions profondes & vaſtes qui enrichiſſent les langues, à enchanter l'oreille par une harmonie majeſtueuſe, à n'avoir ni un ton, ni une manière fixe, mais à prendre toujours & le ton & la loi du moment, à marcher quelquefois avec une grandeur impoſante & calme, puis tout-à-coup à s'élancer, à s'élever, à deſcendre, à s'élever encore, imitant la nature qui eſt irréguliere & grande, & qui embellit quelquefois l'ordre de l'univers par le déſordre même; ſi tel eſt le caractère de la ſublime éloquence, qui parmi nous a jamais été auſſi éloquent que Boſſuet? Voyez dans l'Oraiſon funèbre de la Reine d'Angleterre, comme il annonce avec hauteur qu'il va inſtruire

les Rois ; comme il ſe jette enſuite à travers les diviſions & les orages de cette iſle ; comme il peint le débordement des ſectes, le fanatiſme des indépendans, au milieu d'eux Cromwel, actif & impénétrable, hypocrite & hardi, dogmatiſant & combattant, montrant l'étendart de la liberté, & précipitant les peuples dans la ſervitude ; la Reine luttant contre le malheur & la révolte, cherchant par-tout des vengeurs, traverſant neuf fois les mers, battue par les tempêtes, voyant ſon époux dans les fers, ſes amis ſur l'échafaut, ſes troupes vaincues, elle-même obligée de céder, mais dans la chûte de l'Etat, reſtant ferme parmi ſes ruines, telle qu'une colonne qui après avoir long-temps ſoutenu un temple ruineux, reçoit ſans en être courbée, ce grand édifice qui tombe & fond ſur elle ſans l'abattre.

Cependant l'orateur, à travers ce

grand ſpectacle qu'il déploie ſur la terre, nous montre toujours Dieu préſent au haut des cieux, ſecouant & briſant les trônes, précipitant la révolution, & par ſa force invincible, enchaînant ou domptant tout ce qui lui réſiſte. Cette idée répandue dans le diſcours d'un bout à l'autre, y jette une terreur religieuſe qui en augmente encore l'effet, & en rend le pathétique plus ſublime & plus ſombre.

L'éloge funèbre de Henriette d'Angleterre ne préſente ni de ſi grands intérêts, ni un tableau ſi vaſte. C'eſt un pathétique plus doux, mais qui n'en eſt pas moins touchant. Peut-être même que le ſort d'une jeune Princeſſe, fille, ſœur, & belle-ſœur de Roi, jouiſſant de tous les avantages de la grandeur & de tous ceux de la beauté, morte en quelques heures à l'âge de vingt-ſix ans par un accident affreux, & avec toutes les marques d'un empoiſonnement, devoit faire

ſur les ames une impreſſion encore plus vive que la chûte d'un trône & la révolution d'un Etat. On ſait que les malheurs imprévus nous frappent plus que les malheurs qui ſe développent par degrés. Il ſemble que la douleur s'uſe dans les détails. D'ailleurs les hommes ordinaires n'ont point de trône à perdre ; mais leur intérêt ajoute à leur pitié, quand un exemple frappant les avertit que leur vie n'eſt rien. On diroit qu'ils apprennent cette vérité pour la premiere fois ; car tout ce qu'on ſent fortement, eſt une eſpece de découverte pour l'ame.

On ne peut douter que Boſſuet en compoſant cet éloge funèbre, ne fût profondément affecté, tant il y parle avec éloquence & de la misère & de la foibleſſe de l'homme ! Comme il s'indigne de prononcer encore les mots de grandeur & de gloire ! Il peint la terre ſous l'image d'un débris vaſte & univerſel ; il fait voir l'homme cher-

chant toujours à s'élever, & la puiſſance divine pouſſant l'orgueil de l'homme juſqu'au néant, & pour égaler à jamais les conditions, ne faiſant de nous tous qu'une même cendre. Cependant Boſſuet, à travers ces idées générales revient toujours à la Princeſſe; & tous ſes retours ſont des cris de douleur. On n'a point encore oublié au bout de cent ans l'impreſſion terrible qu'il fit, lorſqu'après un morceau plus calme, il s'écria tout-à-coup: « O nuit déſaſtreuſe! ô nuit » effroyable! où retentit comme un » éclat de tonnerre, cette étonnante » nouvelle, Madame ſe meurt, Ma» dame eſt morte ». Et quelques momens après, ayant parlé de la grandeur d'ame de cette Princeſſe, tout-à-coup il s'arrête, & montrant la tombe où elle étoit renfermée, « la » voilà malgré ſon grand cœur, cette » Princeſſe ſi admirée & ſi chérie; la » voilà telle que la mort nous l'a faite!

» encore

» encore ce reſte tel quel va t-il diſ-
» paroître. Nous l'allons voir dé-
» pouillée, même de cette triſte
» décoration. Elle va deſcendre à ces
» ſombres lieux, à ces demeures ſou-
» terraines, pour y dormir dans la
» pouſſière avec les grands de la terre,
» avec ces Rois & ces Princes anéan-
» tis, parmi leſquels à peine peut-on
» la placer, tant les rangs y ſont
» preſſés! tant la mort eſt prompte à
» remplir ces places »! Puis tout-à-coup il craint d'en avoir trop dit. Il remarque que la mort ne nous laiſſe pas même de quoi occuper une place, & que l'eſpace n'eſt occupé que par les tombeaux. Il ſuit les débris de l'homme juſque dans ſa tombe. Là il fait voir une nouvelle deſtruction au delà de la deſtruction. L'homme dans cet état, devient un je ne ſais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. « Tant il eſt vrai, s'écrie l'ora-
» teur, que tout meurt en lui, juſqu'à

» ces termes funèbres par lesquels on » exprimoit ses malheureux restes ». Il est difficile, je crois, d'avoir une éloquence & plus forte, & plus abandonnée, & qui avec je ne sais quelle familiarité noble, mêle autant de grandeur.

L'éloge funèbre de la Princesse Palatine, quoique bien moins intéressant, nous offre aussi quelques grands traits, mais d'un autre genre. Tel est un morceau sur la cour; sur ce mêlange éternel qu'on y voit des plaisirs & des affaires; sur ces jalousies sourdes au dedans, & cette brillante dissipation au dehors; sur les apparences de gaîté qui cachent une ambition si ardente, des soins si profonds, & un sérieux, dit l'orateur, aussi triste qu'il est vain. On peut encore citer le tableau des guerres civiles de la minorité, & sur-tout un morceau sublime sur les conquêtes de Charles Gustave, Roi de Suède. On diroit que l'orateur

ſuit la marche du conquérant qu'il peint, & ſe précipite avec lui ſur les royaumes. Mais ſi jamais il parut avoir l'enthouſiaſme & l'ivreſſe de ſon ſujet, & s'il le communiqua aux autres, c'eſt dans l'éloge funèbre du Prince de Condé. L'orateur s'élance avec le héros. Il en a l'impétuoſité comme la grandeur. Il ne raconte pas; on diroit qu'il imagine & conçoit lui-même les plans. Il eſt ſur les champs de bataille. Il voit tout, il meſure tout. Il a l'air de commander aux événemens; il les appelle, il les prédit; il lie enſemble & peint à la fois le paſſé, le préſent, l'avenir: tant les objets ſe ſuccèdent avec rapidité! tant ils s'entaſſent & ſe preſſent dans ſon imagination! Mais la partie la plus éloquente de cet éloge en eſt la fin. Les ſix dernières pages ſont un mêlange continuel de pathétique & de ſublime. Il invite tous ceux qui ſont préſens, princes, peuple, guerriers, & ſur-tout les amis

de ce Prince, à environner ſon monument, & à venir pleurer ſur la cendre d'un grand homme. « Jettez les yeux » de toutes parts: voilà tout ce qu'a » pu faire la magnificence & la piété » pour honorer un héros; des titres, » des inſcriptions, vaines marques de » ce qui n'eſt plus; des figures qui » ſemblent pleurer autour d'un tombeau, & des fragiles images d'une » douleur que le temps emporte avec » le reſte; des colonnes qui ſemblent » vouloir porter juſqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; » & rien enfin ne manque dans tous » ces honneurs que celui à qui on les » rend. Pleurez donc ſur ces foibles » reſtes de la vie humaine; pleurez ſur » cette triſte immortalité que nous » donnons aux héros ».

Enfin il ajoute ces mots ſi connus, & éternellement cités. Pour moi, s'il » m'eſt permis, après tous les autres, » de venir rendre les derniers devoirs

» à ce tombeau, ô Prince, le digne » ſujet de nos louanges & de nos re- » grets, vous vivrez éternellement » dans ma mémoire..... agréez ces » derniers efforts d'une voix qui vous » fut connue. Vous mettrez fin à tous » ces diſcours. Au lieu de déplorer la » mort des autres, grand Prince, do- » rénavant je veux apprendre de vous » à rendre la mienne ſainte. Heureux » ſi averti par ces cheveux blancs, du » compte que je dois rendre de mon » adminiſtration, je réſerve au trou- » peau que je dois nourrir de la parole » de vie, les reſtes d'une voix qui tom- » be, & d'une ardeur qui s'éteint ».

Dans cette péroraiſon touchante, on aime à voir l'orateur paroître, & ſe mêler lui-même ſur la ſcène. L'idée impoſante d'un vieillard qui célèbre un grand homme, ces cheveux blancs, cette voix affoiblie, ce retour ſur le paſſé, ce coup-d'œil ferme & triſte ſur l'avenir, les idées de vertus & de

talens, après les idées de grandeur & de gloire; enfin la mort de l'orateur jettée par lui-même dans le lointain, & comme apperçue par les spectateurs, tout cela forme dans l'ame un sentiment profond qui a quelque chose de doux, d'élevé, de mélancolique & de tendre. Il n'y a pas jusqu'à l'harmonie de ce morceau qui n'ajoute au sentiment, & n'invite l'ame à se recueillir, & à se reposer sur sa douleur.

Après avoir admiré les beautés générales & sur-tout le grand caractère d'éloquence qui se trouve dans ces éloges funèbres, on est fâché d'avoir des défauts à y relever. Mais malgré ces taches, Bossuet n'en est pas moins sublime. C'est ici qu'il faut se rappeller le mot de Henri IV à un ambassadeur: « est-ce que votre maître n'est » pas assez grand pour avoir des foi- » blesses »? Il est vrai qu'il ne faut point abuser de ce droit. On a dit, il y a long-temps, que Bossuet étoit iné-

gal; mais on n'a point dit assez combien il est long & froid, & vuide d'idées dans quelques parties de ses discours. Personne ne saisit plus fortement ce que son sujet lui présente; mais quand son sujet l'abandonne, personne n'y supplée moins que lui. Ce sont alors des paraphrases & des lieux-communs de la morale la plus commune. On croit voir un grand homme qui fait le catéchisme à des enfans. A la vérité il se relève, mais il faut attendre. Ce genre d'éloquence ressemble au mouvement d'un vaisseau dans la tempête, qui tour-à-tour monte, retombe & disparoît, jusqu'à ce qu'une autre vague vienne le reprendre, & le repousse encore plus haut qu'il n'étoit d'abord. Ce défaut, comme on voit, tient à de grandes beautés; car l'esprit humain est borné par ses perfections même. On souhaiteroit cependant qu'un si grand orateur fût quelquefois plus soutenu, ou

du moins lorſqu'il deſcend, qu'il remplaçât ſon élévation par des beautés d'un autre genre. Il y a, comme on ſait, une ſorte de philoſophie mâle & forte, qui applique à des vérités politiques ou morales toute la vigueur de la raiſon; & c'étoit celle qu'avoit ſouvent Corneille. Il y en a une autre qui eſt à la fois profonde & ſenſible, & qui inſtruit en même temps qu'elle attendrit & qu'elle élève; & c'étoit celle de Fénélon. Il faut convenir que Boſſuet, dans ſes éloges, a trop peu de l'une & de l'autre. En général il a bien plus de mouvemens que d'idées; & l'on diroit preſque de lui, comme un reproche, qu'il ne ſait être qu'éloquent & ſublime.

Malgré ces imperfections, il a été dans le ſiècle de Louis XIV, & reſte encore aujourd'hui, à la tête de nos orateurs. Il eſt dans la claſſe des hommes éloquens, ce qu'eſt Homère & Milton dans celle des poëtes. Une

ſeule beauté de ces grands écrivains fait pardonner vingt défauts. Jamais, ſur-tout, orateur ſacré n'a parlé de Dieu avec tant de dignité & de hauteur. Boſſuet ſemble déployer aux hommes l'intérieur de la Divinité, & la ſecrette profondeur de ſes plans. La Divinité eſt dans ſes diſcours, comme dans l'univers, remuant tout, agitant tout. Cependant l'orateur ſuit de l'œil cet ordre caché. Dans ſon éloquence ſublime il ſe place entre Dieu & l'homme ; il s'adreſſe à eux tour-à-tour. Souvent il offre le contraſte de la fragilité humaine, & de l'immutabilité de Dieu, qui voit s'écouler les générations & les ſiècles comme un jour. Souvent il nous réveille par le rapprochement de la gloire & de l'infortune, de l'excès des grandeurs & de l'excès de la misère. Il traîne l'orgueil humain ſur les bords des tombeaux; mais après l'avoir humilié par ce ſpectacle, il le relève tout-à-coup par le

contraſte de l'homme mortel, & de l'homme entre les bras de la Divinité.

Qui mieux que lui a parlé de la vie, de la mort, de l'éternité, du temps ? Ces idées, par elles-mêmes, inſpirent à l'imagination une eſpèce de terreur qui n'eſt pas loin du ſublime. Elles ont quelque choſe d'indéfini & de vaſte où l'imagination ſe perd. Elles réveillent dans l'eſprit une multitude innombrable d'idées. Elles portent l'ame à un recueillement auſtère qui lui fait mépriſer les objets de ſes paſſions, comme indignes d'elle, & ſemble la détacher de l'univers. Boſſuet s'arrête tantôt ſur ces idées; tantôt à travers une foule de ſentimens qui l'entraînent, il ne fait que prononcer de temps en temps ces mots: & ces mots alors font friſſonner, comme les cris interrompus que le voyageur entend quelquefois pendant la nuit dans le ſilence des forêts, &

qui l'avertiſſent d'un danger qu'il ne connoît pas.

Boſſuet n'a preſque jamais de route certaine, ou plutôt il la cache. Il va, il vient, il retourne ſur lui-même ; il a le déſordre d'une imagination forte & d'un ſentiment profond. Quelquefois il laiſſe échapper une idée ſublime, & qui ſéparée, en a plus d'éclat. Quelquefois il réunit pluſieurs grandes idées, qu'il jette avec la profuſion de la magnificence, & l'abandon de la richeſſe. Mais ce qui le diſtingue le plus, c'eſt l'ardeur de ſes mouvemens ; c'eſt ſon ame qui ſe mêle à tout. Il ſemble que du ſommet d'un lieu élevé, il découvre de grands événemens qui ſe paſſent ſous ſes yeux, & qu'il les raconte à des hommes qui ſont en bas. Il s'élance, il s'écrie, il s'interrompt. C'eſt une ſcène dramatique qui ſe paſſe entre lui & les perſonnes qu'il voit, & dont il partage ou les dangers, ou les malheurs.

Quelquefois même le dialogue paſſionné de l'orateur s'étend juſqu'aux êtres inanimés, qu'il interroge comme complices ou témoins des événemens qui le frappent.

Comme le ſtyle n'eſt que la repréſentation des mouvemens de l'ame, ſon élocution eſt rapide & forte. Il crée ſes expreſſions comme ſes idées. Il force impérieuſement la langue à le ſuivre, & au lieu de ſe plier à elle, il la domine & l'entraîne. Elle devient l'eſclave de ſon génie, mais c'eſt pour acquérir de la grandeur. Lui ſeul a le ſecret de ſa langue; elle a je ne ſais quoi d'antique & de fier, & d'une nature inculte, mais hardie. Quelquefois il attire même les choſes communes à la hauteur de ſon ame, & les élève par la vigueur de l'expreſſion: plus ſouvent il joint une expreſſion familière à une idée grande; & alors il étonne davantage, parce qu'il ſemble même au deſſus de la hauteur de ſes

penſées. Son ſtyle eſt une ſuite de tableaux. On pourroit peindre ſes idées, ſi la peinture étoit auſſi féconde que ſon langage. Toutes ſes images ſont des ſenſations vives ou terribles. Il les emprunte des objets les plus grands de la nature, & preſque toujours d'objets en mouvement.

Il faut que les hommes ordinaires veillent ſur eux. Il faut que dans l'impuiſſance d'être grands, ils ſoient du moins toujours nobles. Ils ſe voient ſans ceſſe en préſence des ſpectateurs; ils n'oſent ſe fier à la nature, & craignent les repos. Boſſuet a la familiarité des grands hommes, qui ne redoutent pas d'être vus de près. Il eſt sûr de ſes forces, & ſaura les retrouver au beſoin. Il ne s'apperçoit ni qu'il s'élève, ni qu'il s'abaiſſe; & dans ſa négligence jointe à ſa grandeur, il ſemble ſe jouer même de l'admiration qu'il inſpire.

Tel eſt cet orateur célèbre, qui par

ſes beautés & ſes défauts, a le plus grand caractère du génie, & avec lequel tous les orateurs anciens & modernes n'ont rien de commun.

CHAPITRE XXX.

De Fléchier.

LE premier qui, ayant à peindre des choſes grandes ou fortes, s'aviſa de chercher des oppoſitions, enſeigna aux autres à s'écarter de la nature. Rien n'eſt plus contraire aux paſſions, & par conſéquent à l'éloquence. L'ame qui eſt fortement émue, s'attache toute entière à ſon objet, & ne va point s'écarter de ſa route pour faire contraſter enſemble des mots ou des idées. Suppoſez l'homme dont parle Lucrèce, & qui des bords de la mer contemple un vaiſſeau qui fait naufrage, & ſuit de l'œil les mouvemens de tant de malheureux qui périſſent : ſi ce tableau a porté le trouble & l'agitation dans ſon ame ; ſi ſes entrailles ſe ſont émues ; ſi au moment où le vaiſſeau

s'eſt enfoncé, il a ſenti ſes cheveux ſe dreſſer d'horreur ſur ſa tête; en peignant à d'autres le ſpectacle terrible dont il a été le témoin, cherchera-t-il à le relever par des oppoſitions & des contraſtes étudiés? Cet art peut être employé quelquefois, mais c'eſt dans les momens où l'ame eſt tranquille. Alors il produit des beautés; il relève une idée par une autre; il avertit l'eſprit de ſon étendue, en lui faiſant voir à la fois des objets qui ſont à une grande diſtance; il fait éprouver rapidement des ſenſations différentes ou contraires, & produit par des mêlanges une ſorte de ſentimens combinés, ſouvent plus agréables que les ſentimens ſimples. Mais ſi le peintre, le poëte ou l'orateur ſe fait une habitude de cette manière, la nature diſparoît, l'illuſion eſt détruite, & l'on ne voit plus que l'effort de l'art, qui, dans tous les genres, pour produire ſon effet, a beſoin

de ſe cacher. Il y a plus ; & ſelon la remarque d'un philoſophe célèbre qui a analyſé le goût comme les loix, ce contraſte perpétuel devient ſymétrie ; & cette oppoſition toujours recherchée, ſe change en uniformité. On nous reproche la monotone ſymétrie de nos jardins : toujours un objet y eſt placé pour correſpondre parfaitement à un autre ; rien d'iſolé, rien de ſolitaire. A la vue d'une beauté on devine celle qui lui eſt oppoſée, & qu'on ne voit point encore. Ce n'eſt pas ainſi que travaille la nature. Dans ſes payſages ou rians ou ſublimes, elle réveille à chaque pas l'imagination par quelqu'objet que l'imagination n'attend pas. Mais l'homme a plus de monotonie & de règle, ſurtout l'homme policé par les loix, & civiliſé par l'art de vivre en ſociété. Il ſemble que vivement frappé de l'idée de l'ordre, qui peut-être n'eſt que la perfection des êtres foibles, il ait

voulu l'appliquer à tout. Plus il eſt dans l'impuiſſance de créer, plus il arrange *: il cherche à ſe rendre compte de ſes richeſſes, & croit les multiplier en les embraſſant d'un coup d'œil. De-là tous ces arrangemens ſymétriques dans les jardins, dans les palais, dans les diſcours, dans les poëmes, dans les phraſes même. Mais ſi ce défaut eſt fatiguant, c'eſt ſurtout dans les ouvrages d'eſprit. L'ame dans ſes mouvemens a bien plus de rapidité que la vue; elle embraſſe un terrain plus vaſte; elle a ſur tout le beſoin de la ſurpriſe. Le premier devoir d'un écrivain eſt de devancer l'imagination de ſes lecteurs, qui marche toujours. S'il reſte en arrière, l'attention ſe refroidit, l'ennui gagne; on s'indigne de parcourir lentement un eſpace dont on a apperçu les bornes d'un coup d'œil.

* Cela eſt vrai des individus, comme des nations & des ſiècles.

Fléchier a trop ſouvent ce défaut. On ſait qu'il procède preſque toujours par antithèſes & par contraſtes ſymétriſés. S'il nous parle de la vie mortelle de ſes héros, c'eſt pour nous perſuader de leur bienheureuſe immortalité. Il va retracer dans notre mémoire les graces que Dieu leur a faites, pour qu'on loue la miſéricorde qu'il vient de leur faire. Il cherche à édifier plutôt qu'à plaire. Il vient annoncer que tout finit, afin de ramener à Dieu qui ne finit point. Il nous fait ſouvenir de la fatale néceſſité de mourir pour nous inſpirer la ſainte réſolution de bien vivre *. Il faut en convenir, cette marche eſt loin de celle de Boſſuet. On a ſouvent comparé ces deux hommes. Je ne ſais s'ils furent rivaux dans leur ſiècle ; mais aujourd'hui ils ne le ſont pas. Fléchier

* Voyez ſes deux premières Oraiſons funèbres.

poſsède bien plus l'art & le méchaniſme de l'éloquence qu'il n'en a le génie. Il ne s'abandonne jamais; il n'a aucun de ces mouvemens qui annoncent que l'orateur s'oublie & prend parti dans ce qu'il raconte. Son défaut eſt de toujours écrire & de ne jamais parler. Je le vois qui arrange méthodiquement une phraſe & en arrondit les ſons. Il marche enſuite à une autre; il y applique le compas; & de-là à une troiſième. On remarque & l'on ſent tous les repos de ſon imagination: au lieu que les diſcours de ſon rival, & peut-être tous les grands ouvrages d'éloquence ſont ou paroiſſent du moins comme ces ſtatues de bronze, que l'artiſte a fondues d'un ſeul jet.

Après avoir vu les défauts de cet orateur, rendons juſtice à ſes beautés. Son ſtyle, qui n'eſt jamais impétueux & chaud, eſt du moins toujours élégant. Au défaut de la force, il a la correction & la grace. S'il lui manque

de ces expreſſions originales, & dont quelquefois une ſeule repréſente une maſſe d'idées, il a ce coloris toujours égal qui donne de la valeur aux petites choſes, & qui ne dépare point les grandes. Il n'étonne preſque jamais l'imagination, mais il la fixe. Il emprunte quelquefois de la poéſie, comme Boſſuet; mais il en emprunte plus d'images, & Boſſuet plus de mouvemens. Ses idées ont rarement de la hauteur, mais elles ſont toujours juſtes, & quelquefois ont cette fineſſe qui réveille l'eſprit, & l'exerce ſans le fatiguer. Il paroît avoir une connoiſſance profonde des hommes: partout il les juge en philoſophe, & les peint en orateur. Enfin il a le mérite de la double harmonie, ſoit de celle qui, par le mêlange & l'heureux enchaînement des mots, n'eſt deſtinée qu'à flatter & à ſéduire l'oreille, ſoit de celle qui ſaiſit l'analogie des nombres avec le caractère des idées, &

qui, par la douceur ou la force, la lenteur ou la rapidité des ſons, peint à l'oreille en même temps que l'image peint à l'eſprit. En général l'éloquence de Fléchier paroit être formée de l'harmonie & de l'art d'Iſocrate, de la tournure ingénieuſe de Pline, de la brillante imagination d'un poëte, & d'une certaine lenteur impoſante qui ne meſſied peut-être pas à la gravité de la chaire, & qui étoit aſſortie à l'organe de l'orateur.

Il n'y a aucun de ſes diſcours qui n'ait de riches détails. Les oraiſons funèbres de madame de Montauſier, de la ducheſſe d'Aiguillon, & de la dauphine de Baviere, ne pouvant offrir des évènemens, offrent une foule d'idées morales qui en ſortent & qui les embelliſſent.

L'oraiſon funèbre de Marie-Thérèſe eſt du même genre, & offre les mêmes beautés. L'éloge d'une reine, qui, par caractère autant que par les

circonſtances, éloignée des grands intérêts & des affaires, n'a pu avoir qu'une grandeur modeſte & des vertus preſque obſcures ſur le trône, peut être difficilement piquant. Il faut admirer l'orateur qui, à force d'art, d'eſprit, de peinture de mœurs, & de philoſophie tantôt délicate & tantôt profonde, vient à bout de ſuppléer à ce que ſon ſujet lui refuſe *, & il ne faudroit pas condamner ceux qui ont eu moins de ſuccès.

L'oraiſon funèbre du premier préſident de Lamoignon, préſente d'un bout à l'autre le tableau d'un magiſtrat & d'un ſage. Ce tableau, dont les couleurs ne ſont peut-être pas aſſez vives, a ſur-tout le mérite de la vérité.

* On trouvera ce mérite dans l'Oraiſon funèbre de la feue Reine, prononcée à l'Académie Françoiſe par M. l'Abbé de Boiſmont. C'eſt lui qui eſt auſſi l'auteur d'une Oraiſon funèbre de M. le Dauphin, où le public a trouvé les plus grandes beautés.

On sait que le président de Lamoignon fut aussi célèbre par ses connoissances que par ses vertus. Ce fut sa seule brigue pour parvenir aux places. Sous Louis XIV, il soutint l'honneur de la magistrature, comme les Turennes & les Condés soutinrent l'honneur des armes. Il fut lié avec les plus grands hommes de son siècle, ce qui prouve qu'il n'étoit pas au-dessous d'eux; car l'ignorance & la médiocrité, toujours insolentes ou timides, se hâtent de repousser les talens qu'elles redoutent, & qui les humilient. L'amitié de Racine & de Bourdaloue, & les beaux vers de Despréaux, ne contribueront pas moins à sa gloire que cet éloge funèbre, & apprendront à la postérité que l'orateur a parlé comme son siècle.

Je passe rapidement sur tous ces discours pour venir à celui qui a & qui mérite en effet le plus de réputation; c'est l'éloge funèbre de Turenne;

renne, de cet homme ſi célébré, ſi regretté par nos aïeux, & dont nous ne prononçons pas encore le nom ſans reſpect; qui, dans le ſiècle le plus fécond en grands hommes, n'eut point de ſupérieur, & ne compta qu'un rival; qui fut auſſi ſimple qu'il étoit grand, auſſi eſtimé pour ſa probité que pour ſes victoires; à qui on pardonna ſes fautes, parce qu'il n'eut jamais ni l'affectation de ſes vertus, ni celle de ſes talens; qui, en ſervant Louis XIV & la France, eut ſouvent à combattre le miniſtre de Louis XIV, & fut haï de Louvois comme admiré de l'Europe; le ſeul homme, depuis Henri IV, dont la mort ait été regardée comme une calamité publique par le peuple; le ſeul, depuis Dugueſclin, dont la cendre ait été jugée digne d'être mêlée à la cendre des rois, & dont le mauſolée attire plus nos regards que celui de beaucoup de ſouverains dont il eſt entouré, parce que

la renommée ſuit les vertus & non les rangs, & que l'idée de la gloire eſt toujours ſupérieure à celle de la puiſſance. Ici Fléchier, comme on l'a dit ſouvent, paroît au-deſſus de lui-même. Il ſemble que la douleur publique ait donné plus de mouvement & d'activité à ſon ame : ſon ſtyle s'échauffe, ſon imagination s'élève, ſes images prennent une teinte de grandeur ; partout ſon caractère devient impoſant. Cependant entre cette oraiſon funèbre & celle du grand Condé, il y a la même différence qu'entre les deux héros. L'une a l'empreinte de la fierté, & ſemble l'ouvrage d'un inſtinct ſublime ; l'autre, dans ſon élévation même, paroît le fruit d'un art perfectionné par l'expérience & par l'étude. Ainſi, par un haſard ſingulier, ces deux grands hommes ont trouvé dans leurs panégyriſtes un genre d'éloquence analogue à leur caractère.

L'oraiſon funèbre de Turenne n'en

eſt pas moins un des monumens de l'éloquence françoiſe. L'exorde ſera éternellement cité pour ſon harmonie, pour ſon caractère majeſtueux & ſombre, & pour l'eſpèce de douleur auguſte qui y règne. Les deux premières parties peignent avec nobleſſe les talens d'un général & les vertus d'un ſage; mais à meſure que l'orateur avance vers la fin, il ſemble acquérir de nouvelles forces. Il peint avec rapidité les derniers ſuccès de ce grand homme; il fait voir l'Allemagne troublée, l'ennemi confus, l'aigle prenant déja l'eſſor & prête à s'envoler dans les montagnes, l'artillerie tonnant de toutes parts pour favoriſer la retraite, la France & l'Europe dans l'attente d'un grand évènement. Tout à coup l'orateur s'arrête, il s'adreſſe au dieu qui diſpoſe également & des vainqueurs & des victoires, & ſe plaît à immoler à ſa grandeur de grandes victimes. Alors

il fait voir ce grand homme étendu sur ses trophées ; il présente l'image de ce corps pâle & sanglant, auprès duquel, dit-il, fume encore la foudre qui l'a frappé, & montre dans l'éloignement les tristes images de la religion & de la patrie éplorées. » Turenne meurt, tout se confond, la » fortune chancelle, la victoire se » lasse, la paix s'éloigne, le courage » des troupes est abattu par la dou- » leur & ranimé par la vengeance ; » tout le camp demeure immobile. » Les blessés pensent à la perte qu'ils » ont faite, & non aux blessures qu'ils » ont reçues. Les pères mourans en- » voient leurs fils pleurer sur leur gé- » néral mort, &c.

Cependant malgré l'éloquence générale & les beautés de cette oraison funèbre, peut-être n'y trouve-t-on point encore assez le grand homme que l'on cherche ; peut-être que les figures & l'appareil même de l'élo-

quence le cachent un peu, au lieu de le montrer : car il en eſt quelquefois de ces ſortes de diſcours comme des cérémonies d'éclat, où un grand homme eſt éclipſé par la pompe même dont on l'environne. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que quelques lignes que madame de Sévigné a jettées au haſard dans ſes lettres, ſans ſoin, ſans apprêt, & avec l'abandon d'une ame ſenſible, font encore plus aimer M. de Turenne, & donnent une plus grande idée de ſa perte. Il y a des mots qui diſent plus que vingt pages, & des faits qui ſont au-deſſus de l'art de tous les orateurs : par exemple, le mot de St. Hilaire à ſon fils, *ce n'eſt pas moi qu'il faut pleurer, c'eſt ce grand homme*; & ce trait du fermier de Champagne qui vint demander la réſiliation de ſon bail, parce que, Turenne mort, il croyoit qu'on ne pouvoit plus ni ſemer, ni moiſſonner en ſureté; & cette

réponſe ſi grande & ſi ſimple à un homme qui lui demandoit comment il avoit perdu la bataille de Rhétel, *par ma faute ;* & cette lettre qu'il écrivit au ſortir d'une victoire: » Les » ennemis ſont venus nous attaquer, » nous les avons battus ; Dieu en ſoit » loué. J'ai eu un peu de peine. Je » vous ſouhaite le bon ſoir. Je vais » me mettre dans mon lit » ; & cette humanité envers un ſoldat qu'il trouve au pied d'un arbre, accablé de fatigue, à qui il donne ſon cheval, & qu'il ſuit lui-même à pied. Il faut en convenir ; on a regret que la dignité de l'oraiſon funèbre & ſa marche ſoutenue, ou du moins le ton ſur lequel le préjugé & l'habitude l'ont montée, ne permettent point d'employer ces traits d'une ſimplicité touchante, & qui mettroient ſouvent le héros à la place de l'orateur.

Quinze ans après l'oraiſon funèbre de Turenne, Fléchier traita un autre

ſujet, auſſi beau peut-être, quoique d'un genre différent; c'étoit l'éloge du fameux duc de Montauſier. S'il faut à l'orateur comme au peintre des phyſionomies à caractère, on peut dire qu'il n'y en eut jamais une plus marquée que celle-là. On connoît cette vertu rigide au milieu d'une cour; cette ame inflexible, incapable & de déguiſement & de foibleſſe; cette probité qui ſe révoltoit contre la fortune, quand la fortune devoit coûter quelque choſe au devoir; cet attachement à la vérité, & tous ces principes de conduite ſi fermes, que les ames d'une honnêteté courageuſe appellent tout ſimplement vertu, & que les ames foibles ou viles, ce qui eſt trop ſouvent la même choſe, ſont convenues d'appeller miſantropie, pour n'avoir point à rougir *. Pour tracer un pa-

* On ſait ce qu'il dit au grand Dauphin, après après avoir achevé ſon éducation. « Monſei-

reil caractère, il falloit avoir une grande vigueur de pinceau, & Fléchier ne l'avoit pas. Son éloquence étoit plus dans ſon imagination que dans ſon ame; & par ſes mœurs même il étoit trop loin de cette mâle auſtérité pour la ſaiſir & pour la peindre. Ce n'étoit point à Atticus à faire l'éloge de Caton.

Cette oraiſon funèbre offre cepen-

» gneur, ſi vous êtes honnête homme, vous » m'aimerez; ſi vous ne l'êtes pas, vous me » haïrez, & je m'en conſolerai ». Pluſieurs perſonnes ont lu cette fameuſe lettre qu'il écrivit au même Prince, & qu'on ne ſauroit trop citer. » Monſeigneur, je ne vous fais pas compliment » ſur la priſe de Philisbourg; vous aviez une » bonne armée, des bombes, du canon, & » Vauban. Je ne vous en fais point auſſi ſur ce » que vous êtes brave; c'eſt une vertu héréditaire dans votre maiſon. Mais je me réjouis » avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, faiſant valoir les ſervices » d'autrui, & oubliant les vôtres. C'eſt ſurquoi je vous fais mon compliment ».

dant des morceaux qui ne ſont pas indignes du ſujet. Fléchier avoit été l'ami du duc de Montauſier. » Ne » craignez pas, dit-il, que l'amitié » ou la reconnoiſſance me prévienne. » Vous ſavez que la flatterie juſqu'à » préſent n'a pas régné dans mes diſ» cours. Oſerois-je dans celui-ci, où » la franchiſe & la candeur ſont le ſujet » de nos éloges, employer la fiction » & le menſonge? Ce tombeau s'ou» vriroit. Ces oſſemens ſe ranime» roient pour me dire: pourquoi viens» tu mentir pour moi qui ne mentis » pour perſonne ?... Laiſſe-moi repo» ſer dans le ſein de la vérité, & ne » viens pas troubler ma paix, par la » flatterie que j'ai haïe ».

Et ailleurs, après avoir parlé des conſeils qu'on lui donnoit ſur la manière de ſe conduire à la cour, l'orateur ajoute; « ces conſeils lui parurent » lâches. Il alloit porter ſon encens » avec peine ſur les autels de la for-

» tune, & revenoit chargé du poids » de ſes penſées, qu'un ſilence con- » traint avoit retenues. Ce commerce » continuel de menſonges..... cette » hypocriſie univerſelle par laquelle » on travaille ou à cacher de véritables » défauts, ou à montrer de fauſſes » vertus, ces airs myſtérieux qu'on ſe » donne pour couvrir ſon ambition, » ou pour relever ſon crédit, tout cet » eſprit de diſſimulation & d'impoſture ne convint pas à ſa vertu. Ne » pouvant encore s'autoriſer contre » l'uſage, il fit connoître à ſes amis » qu'il alloit à l'armée faire ſa cour.... » qu'il lui coûtoit moins d'expoſer » ſa vie, que de diſſimuler ſes ſentimens, & qu'il n'achèteroit jamais » ni de faveurs, ni de fortune aux dépens de ſa probité ».

Je pourrois encore citer d'autres endroits qui ont une beauté réelle; mais le diſcours en général eſt au deſſous de ſon ſujet. On y trouve plus

d'esprit que de force & de mouvement. On s'attendroit du moins à trouver quelques idées vraiment éloquentes sur l'éducation d'un Dauphin, sur la nécessité de former une ame d'où peut naître un jour le bonheur & la gloire d'une nation; sur l'art d'y faire germer les passions utiles, d'y étouffer les passions dangereuses, de lui inspirer de la sensibilité sans foiblesse, de la justice sans dureté, de l'élévation sans orgueil, de tirer parti de l'orgueil même quand il est né, & d'en faire un instrument de grandeur; sur l'art de créer une morale à un jeune Prince, & de lui apprendre à rougir; sur l'art de graver dans son cœur ces trois mots, Dieu, l'univers, & la postérité, pour que ces mots lui servent de frein quand il aura le malheur de pouvoir tout; sur l'art de faire disparoître l'intervalle qui est entre lui & les hommes; de lui montrer à côté de l'inégalité de pouvoir, l'humiliante égalité

d'imperfection & de foibleſſe ; de l'inſtruire par ſes erreurs, par ſes beſoins, par ſes douleurs même ; de lui faire ſentir la main de la nature qui le rabaiſſe, & le tire vers les autres hommes, tandis que l'orgueil fait effort pour le relever & l'agrandir ; ſur l'art de le rendre compâtiſſant au milieu de tout ce qui étouffe la pitié, de tranſporter dans ſon ame des maux que ſes ſens n'éprouveront point, de ſuppléer au malheur qu'il aura de ne jamais ſentir l'infortune ; de l'accoutumer à lier toujours enſemble l'idée du faſte qui ſe montre, avec l'idée de la misère & de la honte qui ſont au delà & qui ſe cachent ; enfin ſur l'art plus difficile encore de fortifier toutes ces leçons contre le ſpectacle habituel de la grandeur, contre les hommages & des ſerviteurs & des courtiſans, c'eſt-à-dire contre la baſſeſſe muette, & la baſſeſſe plus dangereuſe encore qui flatte. Il eſt éton-

nant que Fléchier ait passé si légèrement sur un pareil sujet. Et quand on pense que l'homme qu'il avoit à peindre donnant ces leçons, étoit le Duc de Montausier, quel parti l'orateur pouvoit encore tirer d'un gouverneur qui respectoit bien plus la vérité qu'un Prince, qui pour être utile auroit eu le courage de braver la haine, & se seroit indigné même de se souvenir que celui qui étoit aujourd'hui son élève, pouvoit être le lendemain son maître.

CHAPITRE XXXI.

Des Oraiſons funèbres de Bourdaloue, de la Rue, & de Maſſillon.

EST-IL vrai que dans tous les genres il n'y ait qu'un certain nombre de beautés marquées, & que lorſqu'une fois elles ont été ſaiſies par des hommes ſupérieurs, ceux qui marchent enſuite dans la même carrière, ſoient condamnés à reſter fort au deſſous des premiers, & peut-être à n'être plus que des copiſtes? On croiroit d'abord que les arts n'étant que la repréſentation de la nature ou morale, ou paſſionnée, ou phyſique, leur champ doit être auſſi vaſte que celui de la nature même, & qu'ainſi il ne doit y avoir dans chaque genre d'autres bornes que celles du talent. Cependant l'expérience ſemble prouver le contraire. Quelle en eſt la raiſon?

Tout homme qui le premier s'applique avec succès à un genre, le choisit & l'adopte, parce qu'il est analogue à son esprit & à son ame. C'est lui qui fait le genre & en constitue le caractère. Ceux qui viennent ensuite, trouvent la route tracée, & n'ont plus qu'à la suivre. Mais ce qui est une facilité pour les gens médiocres, est peut-être un obstacle pour ceux qui ne le font pas. Car l'homme de génie a bien plus de vigueur & de force pour ce qu'il a créé lui-même, que pour ce qu'il imite. Celui qui fait les premiers pas est libre; il n'obéit qu'à son talent, & au cours de ses idées qui l'entraînent. Il fait la règle & le modèle, & dicte à sa nation ce qu'elle doit penser. Ses successeurs reçoivent la règle du public, qui tyran bizarre, & gouverné tout à la fois par l'habitude & le caprice, ordonne d'imiter ce qui a réussi, & flétrit ou traite avec indifférence les imitateurs. Qui ne sait d'ailleurs

qu'outre les beautés de tous les temps & de tous les lieux, il y a pour chaque genre, des beautés analogues au climat, au gouvernement, à la religion, à la ſociété, au caractère national? Sous ce point de vue, les beautés de l'art ſont plus reſſerrées. Il eſt bien vrai que la nature eſt immenſe, mais les organes de l'homme qui la voit, ſont affectés d'une certaine manière dans chaque époque. Cette manière de voir & de ſentir influe néceſſairement & ſur l'artiſte & ſur le juge. Lors donc qu'un genre a été traité par quelques grands hommes dans un pays ou dans un ſiècle, pour exciter un nouvel intérêt, & avoir des ſuccès nouveaux, il faut attendre que les idées prennent un autre cours, par des changemens dans le moral, dans le phyſique, & peut-être par des révolutions & des bouleverſemens. Ainſi ſe renouvelle de diſtance en diſtance le champ de la tragédie, de la comédie,

de l'épopée, de la fable, & de l'éloquence, ou politique, ou religieuſe.

On peut appliquer une partie de ces idées aux orateurs qui, ſous Louis XIV, après Fléchier & Boſſuet, compoſèrent des éloges funèbres, & qui avec de grands talens, n'ont cependant obtenu dans ce genre que la ſeconde place. De ce nombre eſt le célèbre Bourdaloue, auteur d'une oraiſon funèbre du Prince de Condé. On peut lui reprocher à lui, de n'avoir pas aſſez imité la manière de Boſſuet.

Bourdaloue prouve méthodiquement la grandeur de ſon héros, tandis que l'ame enflammée de Boſſuet la fait ſentir. L'un ſe traîne & l'autre s'élance. Toutes les expreſſions de l'un ſont des tableaux; l'autre, ſans coloris, donne trop peu d'éclat à ſes idées. Son génie auſtère & dépourvu de ſenſibilité comme d'imagination, étoit trop accoutumé à la marche didactique & forte du raiſonnement pour en

changer; & il ne pouvoit répandre sur une oraison funèbre cette demi-teinte de poésie, qui ménagée avec goût, & soutenue par d'autres beautés, donne plus de saillie à l'éloquence.

La Rue, moins célèbre que lui pour les discours de morale, mais né avec un esprit plus souple & une ame plus sensible, réussit mieux dans le genre des éloges funèbres. Il étoit en même temps poëte & orateur. Il avoit, comme Fléchier, le mérite d'écrire en vers dans la langue d'Horace & de Virgile, mais il n'avoit pas négligé pour cela la langue des Bossuet & des Corneille. Ceux qui l'avoient précédé dans cette carrière, avoient célébré des temps de prospérités & de gloire. Alors la France, en déplorant la mort de ses grands hommes, voyoit de leurs cendres renaître, pour ainsi-dire, d'autres grands hommes. Parmi les pertes particulières, le trône étoit toujours brillant; & les trophées publics se

mêloient ſouvent aux pompes funèbres des héros. La Rue fut l'orateur de la cour, dans cette époque qui ſuccéda à quarante ans de gloire, lorſque Louis XIV, malheureux & frappé dans ſes ſujets comme dans ſa famille, ne comptoit plus au dehors que des batailles perdues, & voyoit ſucceſſivement dans ſon palais périr tous ſes enfans.

Ce fut lui qui en 1711 fit l'éloge du grand Dauphin. Un an après il rendit le même honneur à ce fameux Duc de Bourgogne, élève de Fénélon. On ſait que par une circonſtance preſque unique, l'orateur avoit à déplorer trois morts au lieu d'une. On ſait que la jeune Adélaïde de Savoie, Ducheſſe de Bourgogne, Princeſſe pleine d'eſprit & de grâces, étoit placée dans le même cercueil, entre ſon époux & ſon fils. La coutume ridicule & barbare de citer toujours un texte, coutume dont des hommes de génie ont

quelquefois tiré parti, produisit cette fois-là le plus grand effet. Le texte de l'orateur sembloit être une prédiction de l'événement; & il exprimoit le triste spectacle qu'on avoit sous les yeux, du père, de la mère & de l'enfant, frappés & ensevelis tous trois ensemble *.

Quand la consternation & la douleur sont dans une assemblée, il est aisé alors d'être éloquent. La Rue fit couler des larmes & par la force de son sujet, & par les beautés que son génie sut en tirer. La peinture qu'il fait du Duc de Bourgogne fera éternellement désirer aux peuples d'avoir un maître qui lui ressemble. On ne l'ignore pas; ce Prince réunissoit tout

* *Quare facitis malum grande contra animas vestras, ut intéreat ex vobis vir, & mulier, & parvulus de medio Juda.*

Pourquoi vous attirez-vous par vos péchés un tel malheur, que de voir enlever par la mort, du milieu de vous, l'époux, l'épouse & l'enfant. Jérém. Chap. 44.

ce qui fait la vertu chez les particuliers, comme chez les Rois ; des principes auſtères & une ame ſenſible. A vingt ans, il parut être au deſſus des erreurs, comme des foibleſſes. Parmi toutes les ſéductions, il eut le courage de toutes les vertus. Simple, modéré, ſans faſte à la cour & dans celle de Louis XIV, ſi l'on en croit nos ayeux, il eût gouverné comme Licurgue, il eût été adoré comme Trajan. *Que penſe-t-on de moi dans Paris*, demandoit-il ſouvent? Il ſavoit que ſur le trône même on eſt dépendant de l'opinion, & que la renommée eſt plus abſolue que les Rois. Dans ces temps de dèſaſtres où la famine & la guerre étoient unies, où nos campagnes étoient couvertes de mourants, & les champs de batailles couverts de morts, il étoit profondément affecté des malheurs publics. La vieilleſſe de Louis XIV & les fléaux de la guerre achevoient ſon éducation commencée

par la vertu. *Si Dieu me donne la vie*, disoit-il, *c'est à me faire aimer que j'employerai tous mes soins.* Ainsi dans les illusions d'une ame sensible, il composoit ses Romans du bonheur des autres, & jouissoit d'avance d'une félicité qui n'étoit point encore. A la mort du grand Dauphin, héritier de son rang, il refusa de l'être de ses pensions. Il craignoit d'ajouter le poids de son luxe, au poids de la misère publique. Enfin de douze mille francs qu'il avoit par mois, il en employoit onze à secourir des malheureux; & dans sa dernière maladie, peu de temps avant d'expirer, voulant honorer encore une fois l'infortune qu'il laissoit sur la terre, il ordonna qu'on vendît ses pierreries pour la soulager.

Tel est le fond du tableau que nous présente l'orateur. Il peint en même temps la jeune duchesse de Bourgogne, adorée de la cour, & dont les

vertus aimables mêloient quelque chose de plus tendre aux vertus austères & fortes de son époux. Il la peint frappée comme lui, expirante avec lui, sentant & le trône, & la vie, & le monde qui lui échappoient, & répondant à ceux qui l'appelloient Princesse; *oui, Princesse aujourd'hui, demain rien, & dans deux jours oubliée.*

On ne peut lire plusieurs morceaux de ce discours, & la fin sur-tout, sans attendrissement. Mais ce qu'on ne croiroit pas, c'est que dans un éloge funèbre du duc de Bourgogne il se trouve à peine un mot qui rappelle l'idée de Fénelon. La politique intéressée craignit de rendre hommage à la vertu; & l'orateur, même aux pieds des autels, n'osa oublier un instant que l'auteur de Télémaque étoit exilé. On ose dire que si le duc de Bourgogne, dans son tombeau, eût été capable d'un sentiment, il

eût été indigné de cette foibleſſe. Heureuſement la mémoire de Fénelon eſt vengée : la poſtérité qui n'a ni crainte, ni lâche reſpect, a élevé ſa voix. Les noms du duc de Bourgogne & de Fénelon marchent enſemble à l'immortalité ; & le genre humain reconnoiſſant ne ſépare plus deux ames vertueuſes & ſenſibles qui s'étoient unies pour le bonheur des hommes.

Le même orateur a traité deux autres ſujets moins pathétiques ſans doute, mais non moins intéreſſans ; ce ſont les éloges funèbres de deux grands hommes. L'un étoit ce maréchal de Luxembourg, élève de Condé ; impétueux & ardent comme lui, mais vigilant & ferme comme Turenne, quand il le falloit ; perſécuté par les miniſtres, & ſervant l'état ; fameux par les victoires de Fleurus, de Leuze, de Steinkerque & de Nervinde, & qui de deſſus un champ de bataille, écrivit

vit à Louis XIV cette lettre : » Sire, » vos ennemis ont fait des merveilles ; » vos troupes encore mieux : pour » moi je n'ai d'autre mérite que d'a- » voir exécuté vos ordres. Vous m'a- » vez dit de prendre une ville & de » gagner une bataille ; je l'ai prise & » je l'ai gagnée ». L'autre, qui avoit un genre de mérite tout différent, étoit ce maréchal de Boufflers, fameux par la défense de Lille, appliqué & infatigable, d'ailleurs excellent citoyen ; & dans une monarchie, capable d'une vertu républicaine. On sait qu'en 1709 il offrit & demanda au roi d'aller servir sous le maréchal de Villars, dont il étoit l'ancien. C'étoit le trait de Scipion, qui, vainqueur de Carthage, voulut être simple lieutenant en Asie. » Il souffroit, dit l'o- » rateur, du peu de succès de nos ar- » mes.... Le siège de Mons ayant » fait naître l'occasion d'une nouvelle » bataille, il fut encore prêt à mar-

» cher. C'étoit prolonger ſa vie que
» de lui donner lieu de la perdre pour
» l'état. Mais en acceptant l'honneur
» de partager le péril, il refuſa celui
» de partager le commandement.
» Droits ſpécieux ! préférences d'âge
» & de rang ! jalouſies d'autorité ! mi-
» ſérables intérêts, ſources de tant de
» querelles entre des héros, vous ne
» prévalûtes jamais dans le cœur de
» celui-ci aux mouvemens de ſon
» zèle. Il promit ſon bras, ſes con-
» ſeils, ſa vie, s'il étoit beſoin, mais
» ſous le même général qui comman-
» doit déja l'armée. Il eut beau ce-
» pendant ſe dépouiller de ſes titres,
» il les retrouva tous dans l'eſtime du
» général, dans le reſpect des offi-
» ciers, & dans l'affection des ſoldats.
» Entre deux guerriers pleins d'hon-
» neur, l'autorité devint commune.

Et au commencement de cet éloge funèbre, après avoir parlé des honneurs entaſſés ſur la tête d'un ſeul

homme : » Oublions ces titres vains » qui ne ſervent plus qu'à orner la » ſurface d'un tombeau. Ce n'eſt ni » le marbre, ni l'airain qui nous font » révérer les grands. Ces monumens » ſuperbes ne font qu'attirer ſur leurs » cendres l'envie attachée autrefois à » leurs perſonnes, à moins que la » vertu ne conſacre leur mémoire, & » n'éterniſe, pour ainſi dire, cette » fauſſe immortalité qu'on cherche » inutilement dans des colonnes & » des ſtatues.

Il nous rappelle enſuite les idées de Rome, de Sparte & d'Athènes, qui euſſent honoré le maréchal de Boufflers comme elles honorèrent leur Miltiade, leur Phocion, les Caton, les Décius & les Fabrice.

Enfin, prêt à commencer ſon éloge, & à célébrer en lui tout ce qui peut caractériſer un grand homme, il s'arrête, & demande pardon à ſon héros de reſpecter ſi peu le dégoût qu'il

avoit pour les louanges, & le soin qu'il prenoit de les fuir autant que de les mériter. » Vous avez goûté assez » long-temps, lui dit-il, le plaisir de » votre modestie; laissez-nous rom- » pre le silence que votre austérité » nous imposoit. Votre réputation » n'est plus à vous : c'est la seule & » dernière vie qui vous reste encore » parmi nous. Elle appartient à la » renommée. C'est à elle d'exercer » son empire sur votre nom, pour le » conserver aux siècles avenir avec » encore plus d'autorité, que la mort » n'en prendra sur vos cendres pour » les détruire. On a besoin de votre » nom pour faire à nos descendans » l'apologie de notre siècle. Ils dou- » teront au moins de ses excès, quand » ils sauront qu'il a produit en votre » personne ce que nos pères avoient » admiré dans les Guesclin, les Bayard » & les Dunois pour la gloire des rois, » le salut de la patrie, & l'honneur de » la vertu.

Il n'y a perſonne qui, dans tous ces morceaux, ne reconnoiſſe le ton d'un orateur. Ces trois éloges funèbres firent la réputation de la Rue; celui, ſur-tout, du maréchal de Boufflers paſſe pour ſon chef-d'œuvre *. La Rue a moins d'art, plus d'éloquence naturelle, mais auſſi moins d'éclat, & ſur-tout moins d'imagination dans le ſtyle que Fléchier. Boſſuet a créé une langue; Fléchier a embelli celle qu'on parloit avant lui; la Rue, dans ſon ſtyle négligé, tantôt familier & tantôt noble, ſera plutôt cité comme orateur que comme grand écrivain. Le plus ſouvent il jette & abandonne ſes idées ſans s'en appercevoir, & l'expreſſion naît d'elle-même. Cette négligence ſied bien aux grands mou-

* On a encore de lui l'oraiſon funèbre de Boſſuet, celle du premier Maréchal de Noailles, mort en 1709, & celle de Henri de Bourbon, père du grand Condé.

vemens. Le ſentiment, quand il eſt vif, commande à l'expreſſion, & lui communique ſa chaleur & ſa force : mais l'ame de La Rue n'eſt point en général aſſez paſſionnée pour ſoutenir toujours & colorer ſon langage. Enfin c'eſt peut-être de tous les orateurs celui qui a le plus approché de la marche de Boſſuet, mais il eſt loin de ſon élévation, comme de ſes inégalités : il n'eſt pas donné à tout le monde de tomber de ſi haut.

Pourquoi veux-tu être un autre que toi-même ? diſoit un philoſophe à un ancien. C'eſt une leçon à tous les hommes ; aux uns pour ne pas ſortir de leur caractère, aux autres pour ne pas ſortir de leur talent. Maſſillon, comme on ſait, fut le dernier des hommes éloquens du ſiècle de Louis XIV. On le choiſit auſſi quelquefois pour célébrer des héros & des princes ; à peu près comme la tendreſſe ou l'orgueil ont recours aux plus cé-

lèbres artiſtes pour élever des mauſolées. Mais ſes ſuccès en ce genre ne ſoutinrent pas ſa réputation. Cet orateur ſi connu par ſon éloquence, tantôt perſuaſive & douce, tantôt forte & impoſante, qui développoit ſi bien les foibleſſes de l'homme & les devoirs des rois, & qui, à la cour d'un jeune prince, parlant au nom des peuples comme au nom de Dieu, fut digne également de ſervir à tous deux d'interprète; cet orateur, qui ſut peindre les vertus avec tant de charmes, & traça de la manière la plus touchante le code de la bienfaiſance & de l'humanité pour les grands, n'a pas, à beaucoup près, le même caractère dans ſes éloges funèbres. On voit qu'il étoit plus fait pour inſtruire les rois que pour les célébrer: tant il eſt vrai que les plus grands talens ont des bornes dans les genres qui ſe touchent.

On a de lui les éloges d'un Prince

de Conti, du Dauphin, fils de Louis XIV, de Louis XIV lui-même, & de Madame, mère du Régent. Le Prince de Conti qu'il a loué, étoit ce petit-neveu du grand Condé, si fameux par son esprit, sa valeur & ses grâces; qui à Steinkerque & à Nervinde déploya un courage si brillant; qui dans toute sa personne avoit cet éclat qui éblouit, & impose encore plus que le mérite; & que sa grande réputation & l'éloquence de l'Abbé de Polignac placèrent pendant quelques jours sur un trône. Cet éloge paroîtroit susceptible d'intérêt & de mouvement; mais il y en a peu. La manière est petite & froide. L'orateur divise & subdivise. Il a l'air d'un homme qui craint de s'égarer, & qui se tient sans cesse à un fil. Ce n'est point du tout la marche de l'éloquence, qui est plus assurée d'elle-même, & suit tous ses mouvemens avec une certaine fierté. La morale même qui est le principal mé-

rite de l'ouvrage, y paroît rétrécie. Quelquefois elle a plus l'air de la fineſſe que de la grandeur. D'autres fois elle couvre & éclipſe le ſujet. Enfin ce ſont trop ſouvent des réflexions qui au lieu de naître, & de forcer, pour ainſi-dire, l'orateur, paroiſſent arrangées, que l'eſprit fait de ſang-froid, & que l'ame des lecteurs reçoit de même.

L'éloge funèbre du grand Dauphin, & celui de la Ducheſſe d'Orléans ſont dans le même genre. Mais celui de Louis XIV a un caractère un peu différent. Ce qui y domine, c'eſt une grande pompe, & une certaine majeſté de ſtyle. Maſſillon y a prodigué toute la richeſſe de l'élocution & la magnificence des images. L'oreille eſt ſéduite, mais l'ame demeure vuide. L'eſpèce de grandeur qu'on croit appercevoir d'abord, n'eſt qu'une grandeur de décoration. D'ailleurs la marche eſt uniforme. Tout l'ouvrage

eſt une ſuite de tableaux qui trop rapprochés, ſe nuiſent pour l'effet. On n'ignore point qu'il y a un art de diſperſer les grandes maſſes pour que l'œil ſe repoſe, & que l'imagination ait à déſirer. Alors les intervalles même ſont utiles, & ils préparent la beauté de ce qu'on ne voit point encore. Un autre défaut de cet éloge, & qui en diminue l'effet, c'eſt qu'on ne démêle pas bien l'eſpèce de ſentiment qui anime l'orateur: il a l'air, quand il loue, de s'être commandé l'admiration: mais l'admiration commandée eſt froide; & ce ſentiment, comme on ſait, ne ſe communique jamais que par enthouſiaſme.

Au reſte, ce défaut tient peut-être à un mérite de l'ouvrage, mérite d'autant plus eſtimable, qu'il ne ſe trouve dans aucune oraiſon funèbre ni avant, ni après Maſſillon, & qu'il s'agiſſoit d'un Roi & de Louis XIV; c'eſt que l'orateur y parle aſſez ouvertement

des foibleſſes ou des vices de celui qu'il eſt chargé de louer, & ne diſſimule point que ce règne ſi brillant pour le Prince a été ſouvent malheureux pour le peuple. Ce courage auſſi reſpectable du moins que l'éloquence, & beaucoup plus rare, mérite d'être obſervé, & mériteroit ſur-tout de ſervir de modèle.

CHAPITRE XXXII.

Des Eloges des Hommes illuſtres du dix-ſeptième ſiècle, par Charles Perraut.

NOUS avons vu juſqu'à préſent que dès qu'un homme en place, Roi ou Prince, Cardinal ou Evêque, Général d'armée ou Miniſtre, enfin quiconque ou avoit fait, ou avoit dû faire de grandes choſes, étoit mort, tout auſſi-tôt un orateur ſacré nommé par la famille, s'emparoit de ce grand homme, & après avoir choiſi un texte, fait un exorde ou trivial, ou touchant ſur la vanité des grandeurs de ce monde, diviſé le mérite du mort en deux ou trois points, & chacun des trois points en quatre; après avoir parlé longuement de la généalogie, en diſant qu'il n'en parleroit pas, faiſoit enſuite le détail des grandes qua-

lités que le mort avoit eues, ou qu'il devoit avoir, mêloit à ces qualités des réflexions ou fines ou profondes, ou élevées ou communes, sur les vertus, sur les vices, sur la cour, sur la guerre, & finissoit enfin par assurer que celui qu'on louoit, avoit été un très-grand homme dans ce monde, & seroit probablement un très-grand Saint dans l'autre. On sent très-bien que dans ces sortes d'ouvrages, on donne toujours un peu plus à l'appareil & à une espèce de pompe, qu'à l'exacte vérité. C'est un honneur qui sous le nom du mort est rendu aux vivans. La vanité de la famille a ses droits, il faut bien les satisfaire: mais la vanité de l'orateur a aussi les siens; & ils ne sont pas oubliés. Il y a plus de mérite à louer un grand homme, qu'un homme médiocre; ainsi l'on exagére. Si le sujet est grand, on ne veut pas rester au dessous; s'il est mince, on veut y suppléer. Dans tous

les cas on veut avoir ou de l'éloquence, ou de l'esprit: car il est juste que dans le public on parle du mort; mais il est un peu plus juste (comme tout le monde le sent) qu'on parle de l'orateur. Qu'arrive-t-il? Le public écoute, applaudit l'orateur, quand il le mérite, & laisse le mort pour ce qu'il est. Jamais une oraison funèbre n'a ajouté un grain à la réputation de personne.

C'est sans doute une partie de ces raisons qui a engagé l'auteur des hommes illustres du dix-septième siècle, à choisir dans ses éloges une route tout-à-fait différente, & à s'oublier lui-même pour ne se souvenir que des personnes qu'il vouloit louer. L'auteur de ces éloges est ce même Charles Perraut qui quelque temps auparavant avoit élevé la fameuse dispute des anciens & des modernes. Perraut, que l'on ne connoîtroit point, si on ne le connoissoit que par l'humeur, les épi-

grammes & la proſe de Boileau, eſt un des hommes du ſiècle de Louis XIV qui contribua le plus à honorer & à faire reſpecter les lettres. Au lieu de les avilir par la ſatire, il les ſoutint par ſon crédit. Ses lumières & ſa probité l'avoient rendu l'ami de Colbert. Dans cette place où il étoit ſi aiſé de nuire, il ne fut jamais qu'utile. Il produiſoit les talens, comme d'autres les euſſent écartés. Quiconque avoit du génie, étoit sûr de trouver en lui un protecteur & un ami. Au deſſus de l'envie, au deſſus de la haine, au deſſus de tous les petits intérêts, il exerça auprès de Colbert le miniſtère des arts, avec autant de nobleſſe que Colbert l'exerçoit auprès du Roi. Ses connoiſſances étoient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avoit embraſſé une partie des ſciences abſtraites, ſaiſi pluſieurs branches de la phyſique, & jetté ſur la nature en général, ce coup-d'œil

d'un philosophe qui cherche à étendre la carrière des arts, & à y transporter par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés. Mais il se distingua sur-tout dans cette partie de l'esprit philosophique, utile lors même qu'il se trompe, qui analyse les principes du goût, n'admire rien sur parole, & avant d'adopter une opinion, même de deux mille ans, cherche toujours à s'en rendre compte. Que Boileau reste à jamais dans la liste des grands écrivains & des grands poëtes; mais qu'on estime dans l'autre de la philosophie, des connoissances & des vertus.

Quoi qu'il en soit, Charles Perraut étoit lié avec un parent de Colbert, qui avoit occupé plusieurs places importantes, mais dont les places ne faisoient pas tout le mérite: il avoit encore celui d'aimer les arts avec passion, de s'intéresser à leurs progres, comme un courtisan s'intéresse à sa

fortune ; & ſur-tout il avoit l'enthouſiaſme de ſon ſiècle & de ſa nation. Il fit graver les portraits de tous les hommes les plus célèbres du dix-ſeptième ſiècle, & raſſembla beaucoup de mémoires ſur ceux dont les ſuccès avoient été éclatans, & la vie obſcure. C'eſt en grande partie ſur ces mémoires que Perraut a compoſé ſes éloges : ils ſont au nombre de cent. Il y célèbre les hommes les plus diſtingués dans l'égliſe, dans les armes, dans les loix, & enfin dans les ſciences, les lettres & les arts. Un pareil aſſemblage eſt une grande & belle idée : c'eſt là qu'on retrouve avec plaiſir Corneille & Condé, Turenne & Racine, Paſcal & Sully, Colbert & Deſcartes, Molière & le maréchal de Luxembourg, la Fontaine & Quinaut, avec le premier préſident Lamoignon & Duqueſne. Il faut avouer que Godeau, évêque de Vence, & Benſerade, & Voiture, & Sarrazin, & Coëffeteau,

& Santeuil, ne sont pas tout-à-fait des grands hommes de la même espèce ; mais il y en a d'autres, tels que du Cange, si justement fameux par son glossaire ; Sirmond par son travail sur les conciles de France & sur les capitulaires de Charles le Chauve ; Pétau par sa chronologie ; Joseph Scaliger par l'érudition la plus profonde sur l'antiquité ; les deux frères Pithou, & Pierre Dupuy, garde de la bibliothèque du roi, par la vaste étendue de leurs connoissances sur notre histoire ; tous hommes célèbres dans leur siècle, & qui ne sont peut-être pas assez estimés dans le nôtre. Mais nos richesses nous rendent ingrats ; nous oublions les hommes laborieux qui se sont ensevelis dans la mine pour nous tirer de l'or, & nous ne louons que l'artiste qui l'emploie. Aujourd'hui, d'ailleurs, que les grandes connoissances s'effacent & se perdent ; aujourd'hui que la science de l'histoire se ré-

duit presque à des anecdotes, qu'on abrège tout pour paroître tout savoir, & que la vanité, empressée à jouir, n'estime plus dans aucun genre que ce qu'elle peut étaler dans un cercle; ces recherches pénibles, ces discussions profondes, ces monumens, fruits de quarante ans de travail & d'étude, qui n'ont que le mérite d'instruire sans amuser, & dont le matin on ne peut rien détacher pour citer le soir, doivent nécessairement parmi nous perdre de leur estime. Ces ouvrages fatiguent notre impatience & la rebutent. On peut les comparer à ces armes antiques que la curiosité & un vieux respect conservent encore dans nos arsenaux, ces armes que portoient nos aïeux, mais que nous soulevons à peine, & dont le poids aujourd'hui effrayeroit notre mollesse.

Après tous ces noms on en trouve d'autres qui sont encore célèbres dans des genres différens; le président de

Thou, immortel par son histoire; & le président Jeannin, qui fut négociateur & ministre; & le cardinal d'Ossat, qui se créa lui-même; & le père Mersenne, digne d'être l'ami de Descartes; & Gassendi, presque digne d'être son rival; & le fameux Arnaud qui écrivit avec génie, & fut malheureux avec courage. Enfin, ceux qui sentent tout le prix des talens, & qui ont le goût des arts, voient avec intérêt, à la suite des princes, des généraux & des ministres, les noms des artistes célèbres; de Lully, de Mansart, de Lebrun; de ce Claude Perraut qu'on essaya de tourner en ridicule, & qui étoit un grand homme; de la Quintinie, qui commença par plaider avec éloquence, & qui finit par instruire l'Europe sur le jardinage; de Mignard, dont ses parens voulurent faire un médecin, & dont la nature fit un peintre; du Poussin, qui, las des intrigues & des petites cabales de Paris,

retourna à Rome vivre tranquille & pauvre; de Lesueur, qui mérita que l'envie allât défigurer ses tableaux; de Sarrazin, qui, comme Michel-Ange, fut à la fois sculpteur & peintre, & eut la gloire de créer les deux Marsis & Girardon; de Varin, qui perfectionna en homme de génie l'art des médailles; enfin du célèbre & immortel Calot, qui eut l'audace, quoique noble, de préférer l'art de graver à l'oisiveté d'un gentilhomme, & qui imprima à tous ses ouvrages le caractère de l'imagination & du talent.

Il n'est pas inutile de remarquer que lorsque ces éloges parurent, quelques hommes trouvèrent mauvais qu'on eût déshonoré des Cardinaux & des Princes, jusqu'à les mettre à côté de simples artistes. Il faut avouer que cette espèce de sentiment a quelque chose de singulier. On veut qu'il y ait des rangs, même après la mort, & que les titres des Grands passent

pour ainſi dire, à leurs réputations. On craint que leurs noms même ne ſe heurtent & ne ſe froiſſent dans la foule; & il faut que les autres noms ſe rangent par reſpect. Il eſt néceſſaire ſans doute, & l'ordre de la ſociété, fondé ſur la politique & ſur les loix, demande que ces diſtinctions ſubſiſtent pendant la vie; mais des cendres renfermées dans des tombeaux, deviennent égales. Chez la poſtérité il n'y a plus de rangs, il n'y a que des hommes. Qu'on ſe rappelle le mot de Charles Quint aux grands d'Eſpagne. Il avoit ramaſſé le pinceau du Titien, & ſes courtiſans s'en étonnoient. » Je » puis, leur dit-il, en un moment, » faire vingt hommes plus grands que » vous; Dieu ſeul peut faire un hom» me tel que le Titien ». Voilà ce que Perraut avoit répondu d'avance à ſes cenſeurs. Il auroit pu ajouter que parmi les grands talens même, ou politiques, ou militaires, il y en a beau-

coup qui, après eux, ne laiſſent point de traces ; au lieu que les monumens des arts reſtent. Ils inſtruiſent & charment encore la poſtérité. Les noms d'Apelle & de Phidias étoient peut-être auſſi chers à la Grèce que celui de Thémiſtocle ; & de tous les généraux de l'Italie moderne quel eſt celui dont le nom eſt mis à côté de Raphaël ?

J'ai déja dit un mot de la manière dont ces éloges ſont écrits. L'auteur s'eſt défendu avec ſévérité tout ornement. Chaque éloge n'eſt qu'une notice très-courte, qui contient les faits avec les dates, & preſque ſans réflexions. Ce ſont des deſſins où l'artiſte n'a employé que le trait pour deſſiner ſa figure, & en ſaiſir le caractère & l'attitude. Dans ce genre-là même, ces éloges pourroient être beaucoup plus piquans qu'ils ne ſont. Le ſtyle a trop peu de ſaillie ; le ſeul mérite eſt le fond, c'eſt-à-dire la multi-

tude & la juſteſſe des connoiſſances. Une anecdote connue ſur ces éloges, c'eſt qu'on en fit exclure Arnaud & Paſcal. Leurs ennemis auroient voulu apparemment anéantir ces deux noms, & défendre même à la poſtérité de s'en ſouvenir ; mais ces efforts ne ſervirent qu'à prouver l'impuiſſance de la haine. Le public n'aime ni les tyrans d'autorité, ni les tyrans d'opinion. On loua un peu plus ceux qu'il étoit défendu de louer, & on leur appliqua, comme on ſait, ce fameux paſſage de Tacite : *Præfulgebant Caſſius atque Brutus, eo ipſo quod effigies eorum non viſebantur.* Il fallut à la fin rétablir leurs éloges. On reconnut qu'il étoit plus aiſé d'obtenir un ordre, que de détruire deux réputations ; & malgré une cabale, Arnaud & Paſcal reſtèrent de grands hommes.

CHAPITRE

CHAPITRE XXXIII.

Des Eloges ou Panégyriques adreſſés à Louis XIV. Jugement ſur ce Prince.

SI on louoit ainſi des hommes célèbres qui n'étoient plus, & dont quelques-uns même avoient vécu dans la pauvreté & dans l'exil, à plus forte raiſon devoit-on louer Louis XIV, & vivant, & prince, & conquérant, & abſolu. Auſſi les éloges ne furent jamais tant prodigués. Louis XIV a été plus loué pendant ſon règne, que tous les Rois enſemble de la monarchie ne l'ont été pendant douze ſiècles. On ne le louoit pas ſeulement, comme on loue tous les princes, par intérêt, par reconnoiſſance, par flatterie, par habitude, par vanité; on le louoit encore par admiration & par enthouſiaſme. Ce fut une ivreſſe de

quarante ans. On n'écrivoit, on ne prononçoit rien où le nom de Louis XIV ne fût mêlé. Le ſtyle avoit pris par-tout je ne ſais quel ton de panégyrique; ce fut celui même des Maſcaron, des Fléchier & des Boſſuet, toutes les fois qu'ils parloient de Louis XIV: & où n'en parlent ils pas? Il n'y a pas un de leurs diſcours où, en déplorant les vanités du monde, ils n'aient l'art d'amener adroitement ce nom, & ne célèbrent, en paſſant, les exploits, les merveilles & la ſageſſe étonnante de ce prince. Si des orateurs de ce mérite donnoient un tel exemple, on ſe doute bien qu'il étoit ſuivi. Tous ceux qui prêchoient, prirent l'habitude de louer. On parloit à Louis XIV de ſes devoirs, mais on lui parloit preſqu'autant de ſes vertus: on mêloit avec adreſſe au langage de l'évangile le langage des cours.

Outre ces éloges périodiques & ſaints, il y en avoit d'autres tout

profanes, que chaque circonſtance & chaque année faiſoit naître. On n'en trouve guères avant la mort de Mazarin: juſqu'à ce moment le roi n'exiſta point. Malheureuſement le crédit du miniſtre ſe prolongeoit par l'enfance du maître; mais peu après cette époque les panégyriques commencent. Dès 1663, panégyrique ſur *Louis Dieu-donné:* c'étoit le nom de ce prince, dont la naiſſance fut regardée comme une faveur du Ciel. Il avoit alors vingt-cinq ans, avoit humilié le pape, forcé le roi d'Eſpagne à lui céder le pas, donné un carrouſel, & acheté cinq millions la ville de Dunkerque. En 1664, année où le pape envoya faire des excuſes au roi, panégyrique où la *magnanimité* de Louis XIV eſt comparée à celle de Jules Céſar, par un Cordelier. Une autre année, panégyrique ſur les jeux & les divertiſſemens que Louis XIV donnoit trois fois la ſemaine dans le

grand appartement de Verſailles. En 1667 & 1668, panégyriques ſur la conquête de la Flandre & de la Franche Comté. En 1672, débordement de panégyriques ſur la conquête de la Hollande. En 1679, panégyrique de Charpentier ſur la paix de Nimègue. En 1680, panégyrique ſur Louis le Grand, par un évêque d'Amiens. En 1685, panégyrique prononcé à Caen ſur une ſtatue élevée à Louis XIV. En 1687, panégyrique où l'on célèbre le triomphe du roi ſur l'héréſie. En 1690, panégyrique prononcé à Valence par un Capucin. Autre panégyrique à Arras par un Carme. Autre panégyrique en 1699, par un Cordelier. Je ne compte pas tous ceux des Jéſuites : je ne crains pas d'exagérer en diſant qu'il y en eut au moins une centaine de leur part, en François, en Latin, en Italien, en Eſpagnol. A cette liſte, qui eſt déja longue, joignez encore un panégyrique

par un M. Tallemand, orateur assez inconnu aujourd'hui ; & un panégyrique historique du roi, par un M. de Callières, qui avoit été négociateur ; & le fameux panégyrique de Louis XIV, par ce Pélisson qui parut grand dans le malheur de Fouquet, qui fut ensuite adroit & heureux, qui fut long-temps célèbre par son éloquence, & que l'on cite encore, mais qu'on lit peu. Ajoutez le panégyrique du roi, commencé par Bussy-Rabutin, dans le temps même où il étoit, par ordre du roi, à la Bastille, ouvrage où, avec toute la sincérité d'un homme disgracié qui veut plaire, Bussy parle à chaque ligne & de sa tendresse passionnée, & de sa profonde admiration pour le plus grand des princes, qui n'en voulut jamais rien croire. Tout le monde connoît les douze panégyriques prononcés dans différentes villes d'Italie par des hommes à qui la magnificence de Louis XIV avoit

prodigué les pensions, & qui dans un roi étranger honoroient plus qu'un maître, puisqu'ils honoroient un bienfaiteur. Enfin on peut y joindre cette foule de complimens & de panégyriques prononcés dans l'Académie Françoise, qui fut pendant soixante ans une espèce de temple consacré à ce culte. Ce n'est que pour Louis XIV, comme on sait, que l'élégant & harmonieux Despréaux suspendoit la satyre, & ce zèle ardent de déchirer ses ennemis pour l'honneur du goût. Tour-à-tour caustique & flatteur, mais flatteur brusque, il épuisoit son esprit à imaginer de nouvelles formules de satire & d'éloge. On cite encore aujourd'hui ses Remercimens & ses discours en vers, & son discours de la Mollesse, & cette fameuse épître, où, selon un poëte Anglois un peu de mauvaise humeur, il fit deux cents vers pour chanter que Louis n'avoit pas passé le Rhin. C'est pour Louis XIV que le

grand Corneille, déja vieux, compoſa, avec ſon génie qui aggrandiſſoit tout, un demi-volume de vers qu'on ne lit plus. Racine le loua indirectement dans ſes tragédies & dans quelques pièces détachées; Molière dans ces comédies aujourd'hui peu connues qu'il fit pour les fêtes de Verſailles. Enfin il n'y eut pas juſqu'à la Fontaine qui ne devînt courtiſan; & le Fablier de madame de Bouillon porta des vers pour Louis XIV. Je ne parle pas de la quantité innombrable de poëtes, qui n'ayant que du zèle ſans talens, étoient vils ou empreſſés ſans plaire, & compoſoient de petites épîtres obſcures & des ſonnets ſur le roi, que ni lui, ni perſonne ne liſoit. Il ne s'agit ici que des hommes qui flattoient avec génie. Dans ce nombre on ne doit pas oublier Quinaut & ſes prologues célèbres. Il fallut que l'auteur immortel d'Atis, de Théſée & d'Armide pliât ſon génie à ce refrein

éternel de flatteries harmonieuſes.

Ainſi tout prédicateur, tout orateur, tout hiſtorien, tout poëte, enfin tout ce qui parloit, tout ce qui écrivoit ſous ce règne, louoit & flattoit à l'envi. Cet eſprit avoit paſſé juſques dans les atteliers des artiſtes: la peinture, la ſculpture & la gravure retraçoient ſans ceſſe à Louis XIV tout ce qu'il avoit fait de grand. Enfin les inſcriptions immortaliſoient l'éloge ſur le marbre, ou l'imprimoient ſur l'airain. Je ne parle pas de celles qui ne furent que projettées, mais qui marquent toujours l'eſprit du temps, telles que l'*incroyable paſſage du Rhin, la merveilleuſe priſe de Valenciennes, &c.* Heureuſement il y a un point où l'excès eſt ridicule; & ſi on ne craint pas de s'avilir, on craint du moins de choquer le goût. Ces inſcriptions n'eurent pas lieu: je parle de celles de la place Vendôme, où il eſt dit, par exemple, que Louis XIV

ne fit la guerre que malgré lui. L'Europe & la France ſavent quelle fut la vérité de cet éloge.

Ce torrent de panégyriques s'arrêta pourtant, & fut ſuſpendu pendant la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne. Des hommes ſans ceſſe entourés des malheurs publics & des leurs, des hommes qui n'entendent parler au-dehors que de batailles perdues, & qui chez eux ont le triſte ſpectacle de la misère & de la faim, ne ſeroient pas diſpoſés à louer le gouvernement même qui ſeroit le plus ſenſible à leurs maux. Toujours les rois ſont jugés par les ſuccès, & le contraſte de la misère préſente obſcurcit même l'ancienne grandeur. S'il eſt vrai, comme on le dit, qu'en 1709 un prince, ennemi de Louis XIV, maître de Bruxelles, y donna pendant l'hiver un ſpectacle compoſé tout entier des prologues de Quinaut; ce fut la vengeance la plus cruelle. La hauteur

insultante des conférences de Gertruidemberg n'a rien de plus humiliant. Peut-être même un pareil triomphe est au dessous d'un grand homme. C'étoit les armes à la main, c'étoit à Hochstet, à Malplaquet, à Turin, & non sur un théâtre d'opéra, qu'il étoit beau au Prince Eugene de se venger de Louis XIV. La bataille de Denain & Villars ramenerent enfin la paix & les panégyriques. On recommença à louer, mais avec moins de faste. La paix d'Utrecht fut célébrée. On vit même paroître un éloge historique du Roi en 1714, par un Abbé de Bellegarde. On sait qu'il mourut l'année suivante; & tandis que le peuple, toujours extrême, étoit loin de témoigner pour sa cendre le respect qu'il lui devoit & comme à son souverain, & comme à un homme qui avoit fait de grandes choses pour la France, les orateurs sacrés & les gens de lettres portèrent leurs derniers hommages

ſur ſa tombe. Par une loi éternelle, tout Prince doit naître, vivre, mourir, & être enterré au bruit des éloges. L'habitude, la reconnoiſſance, & le reſpect ſatisfirent à tout. La Mothe, avec ſa proſe harmonieuſe & facile, prononça dans l'Académie Françoiſe l'éloge funèbre de ce Roi. Toutes les chaires retentirent de ſes vertus. Il y eut en France vingt-ſept ou vingt-huit oraiſons funèbres. On en prononça en Eſpagne, en Portugal, à Rome, en différentes villes d'Italie, dans preſque toute l'Europe. A la fin ce grand concert des panégyriques ceſſa: tout ſe tut; & la voix de la poſtérité ſe fit entendre.

Il ne ſeroit peut-être pas inutile maintenant de peſer ce Roi ſi célèbre, & d'apprécier tous les éloges qu'on lui prodigua. Long-temps on porta ſon culte juſqu'au fanatiſme; aujourd'hui peut-être on cherche trop à ſe venger de cette admiration. On fut

trop ébloui de ſes ſuccès : on eſt trop frappé de ſes fautes. La balance de la Renommée, qui eſt preſque toujours inégale pour les Rois, a penché tour à tour des deux côtés oppoſés pour Louis XIV. Eſſayons, s'il eſt poſſible, de la fixer. Mais pour bien juger ce Prince, il ne faut conſulter ni les éloges même, qui adreſſés par des ſujets à des Rois, ſont de même valeur que les complimens de ſociété entre les particuliers; ni les cris des Proteſtans, à qui peut-être il n'avoit vendu que trop cher le droit de le haïr; ni les papiers des Anglois, qui le redoutèrent trop pour conſentir à l'eſtimer; il faut conſulter l'hiſtoire & les faits.

Jamais la France n'eut autant d'éclat que ſous Louis XIV; mais cet éclat, comme on ſait trop, fut mêlé d'orages. Sous lui, la France compta trente ans de victoires, & dix ans de déſaſtres. Elle conquit des provinces, & vit ſes provinces épuiſées. Elle

donna la loi à l'Europe, & fut ſur le point d'être démembrée par toutes les puiſſances de l'Europe. Ce contraſte de malheur & de gloire, cette brillante adminiſtration pendant un temps, cette adminiſtration pénible & forcée pendant l'autre, naquit des mêmes principes ; tout fut enchaîné. Louis XIV eut dans ſon caractère je ne ſais quoi d'exagéré qui ſe répandit ſur ſa perſonne, comme ſur tout ſon règne. Il fut jetté, pour ainſi-dire, hors des bornes de la nature. Cependant cette exagération même lui donna une idée de grandeur d où réſulta beaucoup de bien. C'eſt à elle que Louis XIV dut les principales qualités de ſon ame ; cette droiture ennemie de la diſſimulation, & qui ne fut preſque jamais s'abaiſſer à un déguiſement ; cet amour de la gloire qui en élevant ſes ſentimens, lui donnoit de la dignité à ſes propres yeux, & lui faiſoit toujours ſentir le beſoin de

s'eſtimer ; cette application qui dans ſa jeuneſſe même fut toujours prête à immoler le plaiſir au travail ; cette volonté qui ſavoit donner une impulſion forte à toutes les volontés, & qui entraînoit tout; cette dignité du commandement qui, ſans qu'on ſache trop pourquoi, met tant de diſtance entre un homme & un homme, & au lieu d'une obéiſſance raiſonnée produit une obéiſſance d'inſtinct, vingt fois plus forte que celle de réflexion ; ce deſir de ſupériorité qu'il étendoit de lui à ſa nation, parce qu'il regardoit ſa nation comme partie de lui-même, & qui le portoit à tout perfectionner ; le goût des arts & des lettres, parce que les lettres & les arts ſervoient, pour ainſi-dire, de décoration à tout cet édifice de grandeur; enfin la conſtance & la fermeté intrépide dans le malheur, qui ne pouvant diriger les événemens, en triomphoit du moins, & prouva à

l'Europe qu'il avoit dans ſon ame une partie de la grandeur qu'on avoit cru juſqu'alors n'être qu'autour de lui.

Mais le même caractère qui peut-être donna à Louis XIV toutes ces qualités, fit auſſi la plûpart de ſes défauts. Il créa en lui un goût de magnificence & de luxe, qui s'accorde rarement avec une ame élevée, & qui cependant chez lui ne l'excluoit pas ; goût qui ſe répandit ſur ſes bâtimens, ſur ſes jardins, ſur ſes fêtes, & trop ſouvent ſubſtitua des dépenſes de faſte à des dépenſes utiles. Il lui donna ce goût éternel de repréſentation qu'il porta par-tout, même à la guerre, où cependant ſes armées & ſes victoires repréſentoient aſſez bien pour lui. Il répandit ſur toute ſa perſonne, & mit dans ſes regards même, une affectation de grandeur qui avoit un peu beſoin de ſa réputation & de ſon rang pour ne pas étonner,

& ſembloit vouloir commander le reſpect plutôt que l'attendre. Il forma au dedans le caractère de ſa politique, & lui fit croire que la nation étoit lui, & que ſes propres beſoins étoient ceux de l'Etat. Enfin il lui inſpira au dehors une ambition qui, comme celle de la plûpart des conquérans, n'étoit pas en lui l'effet d'une ame ardente & emportée, mais qui tenant plus à la hauteur qu'à l'impétuoſité du caractère, méditoit tranquillement, & exécutoit avec une fierté calme, des plans d'agrandiſſement & de conquêtes. Delà ce débordement d'un pouvoir qui menaçoit tout; cette hauteur avec les Rois & preſque tous les états; ce plan ſi vaſte de ſubjuguer la Flandre, d'abaiſſer la Hollande, de reſſerrer la Savoie, de dominer en Italie, de donner des Electeurs à l'Empire, un Roi à l'Angleterre, ſon petit-fils à l'Eſpagne, &

d'embraſſer par lui ou par ſes enfans, Paris, Naples, Milan, Madrid, tandis que ſes flottes iroient parcourir l'océan, & feroient reſpecter ſon nom des ports de Breſt ou de Toulon juſqu'à Siam, & aux côtes de la Jamaïque ou du Bréſil.

Il faut convenir que ces projets ont de la grandeur, mais une eſpèce de grandeur qui manque, pour ainſi-dire, de proportion & de règle. On peut dire en général que Louis XIV meſura un peu trop ſes forces par ſon caractère. Il ne prévit point aſſez que dans la conſtitution économique des Etats, de longues victoires reſſemblent preſque à des défaites; que tout ce qui eſt violent, s'uſe par ſa violence même; que de grandes puiſſances unies pour réſiſter, doivent à proportion s'affoiblir beaucoup moins qu'une grande puiſſance armée pour attaquer; que les grands hommes qui à la tête de ſes armées étoient fiers de le ſervir,

devoient par leur exemple faire naître d'autres grands hommes pour le combattre; que toutes les fois qu'on fait de grands efforts, il ne peut y avoir de succès que ceux qui sont rapides, parce que les moyens extrêmes tendent toujours à s'affoiblir. Comme l'esprit, chez les hommes, est presque toujours gouverné par le caractère, Louis XIV ne fit point des calculs qui n'auroient été que ceux d'une politique sage. Il exagéra donc tout à la fois & ses projets & ses moyens; & delà, après quelques années d'éclat, le dépérissement, la ruine & le malheur. Ce défaut influa non-seulement sur la France, mais sur l'Europe entière. Par-tout il fallut opposer de grandes forces à de grandes forces. La paix tarit le sang, & ne diminua point les charges publiques. Comme on craignoit sans cesse, il fallut sans cesse être en état de combattre. Toutes les administrations furent forcées, tous les

reſſorts tendus ; & l'erreur d'un ſeul homme changea le ſyſtême de vingt gouvernemens.

On voit que le bien & le mal de ce règne célèbre tient à une ſeule idée, une idée de grandeur, tantôt exagérée & tantôt vraie. Il eſt probable que ſi Louis XIV avoit reçu une éducation digne de la vigueur de ſon caractère, il eût joint à la paſſion des grandes choſes, le génie qui les juge, & que ſur-tout il eût appris l'art le plus difficile des Rois, celui de n'abuſer ni de ſes vertus, ni de ſes forces.

Si on l'examine du côté des talens, il avoit un coup-d'œil sûr. Entouré de grands hommes, il eut le mérite de les croire. L'application lui donna le génie de l'expérience ; mais il apprit plus en dix ans à l'école des malheurs, qu'il n'avoit appris en quarante ans de gloire. Les événemens heureux trompent & ſéduiſent ; c'eſt la flatterie la plus dangereuſe pour les Rois : au lieu

que la sévérité du malheur accuse les fautes & les foiblesses. Il eut des connoissances sur le gouvernement: mais ayant passé presque tout son règne en grandes entreprises, c'est-à-dire à conquérir ou à résister; au lieu de pouvoir diriger à son gré ses plans & ses systêmes, il étoit forcé de plier ses plans à ses besoins. Les événemens commandoient à ses principes; & son administration fut toujours entraînée par le cours violent des affaires.

Comme guerrier, il fut éclipsé par ses sujets. Les fers de François I lui ont laissé plus de gloire militaire que toutes les conquêtes de Louis XIV ne lui en donneront peut-être dans la postérité. Trajan & Henri IV, quand ils commandoient leurs armées, marchoient & vivoient en soldats; Louis XIV, dans les camps, parut toujours en Roi. Il mêla la pompe du trône à la fierté imposante des armées, & déployant une grandeur tranquille

ſans jamais ſe montrer de près à la fortune, ſon mérite fut d'inſpirer à ſes généraux l'orgueil de vaincre, & à ſes troupes l'orgueil de combattre & de mourir pour lui.

Il eſt peut-être difficile de déterminer à quel point il connut les talens & les hommes. D'abord il faut lui rendre graces, au nom de la France & de l'humanité, de ce qu'il choiſit, pour élever ſes enfans, Montauſier & Boſſuet, Fénelon & Bauvilliers. Occupé de l'éclat de ſon règne, il confia l'eſpérance du règne ſuivant à la vertu & au génie. Ce fut un mérite ſur-tout d'avoir apprécié la morale inflexible & la franchiſe ſévère de Montauſier dans une cour où la volupté ſe mêloit au faſte, & où l'excès de la flatterie corrompoit la gloire. A l'égard de ſes autres choix, Turenne & Condé lui furent montrés par la renommée. Luxembourg, qu'il n'aimoit pas, le força,

par ſon génie, à l'employer. Vendôme eut beaucoup de peine à parvenir au commandement. Catinat, de ſimple volontaire, devint maréchal de France; mais ce même Catinat, après des victoires, eſſuya des dégoûts, & fut rendu inutile à ſon pays qu'il auroit pu défendre. Ce prince eut deux miniſtres célèbres; Colbert, qui enrichit l'état par ſes travaux, & dont les erreurs même furent celles d'un citoyen & d'un grand homme; Louvois, dont l'eſprit étendu & prompt ſembloit né pour la guerre, & ſervit ſon maître en déſolant l'Europe. Colbert lui fut donné par Mazarin, Louvois par le Tellier. Je ne parle pas de Barbéſieux, de Pelletier, de Chamillard, du choix de pluſieurs généraux dans la guerre de 1701: du moins ces choix furent réparés par d'autres; & Villars, & Vendôme, & Bervik annoncèrent que dans cette décadence même il ſavoit

encore trouver les grands hommes. Ne lui reprochons pas des malheurs encore plus que des fautes : mais la disgrace de Fénelon & son exil; mais la proscription de l'ouvrage le plus éloquent que la vertu ait jamais inspiré au génie ; il est difficile sans doute d'excuser cette erreur dans un roi aussi célèbre.

Si on porte sa vue sur l'intérieur de l'état, on est frappé d'un grand tableau. On voit Louis XIV, à travers un enchaînement de conquêtes & de victoires, s'occuper des loix, des arts, de la population, de l'agriculture & du commerce : mais l'homme qui discute & qui juge, en admirant tant de travaux célèbres, examine ce qui leur a manqué du côté de la perfection ou de la durée. On remarque sur les loix, qu'en diminuant l'abus des procédures, & réglant la forme des tribunaux, il laissa subsister le vice de cent législations opposées, & ne fit

qu'ébaucher un ouvrage immenſe ; qui parmi nous attend encore le zèle d'un grand homme ; ſur l'agriculture, qu'il connut peu les vrais principes qui l'encouragent, principes découverts par Sully, employés dans les belles années de Henri IV, oubliés ſous le miniſtère orageux & brillant de Richelieu, retrouvés enſuite par Fénelon, & développés avec ſuccès dans ce ſiècle, où les grands beſoins font chercher les grandes reſſources ; ſur le commerce, qu'il eut peut-être ſur cet objet des vues beaucoup plus vaſtes que ſolides, que ſes vues même étant en contradiction avec ſes beſoins, d'un côté il vouloit le favoriſer, & de l'autre il le chargeoit d'entraves ; ſur les manufactures, qu'il les encouragea avec grandeur, mais qu'il fit quelquefois de ces arts utiles le fléau de l'état, en immolant le laboureur à l'artiſan ; enfin ſur la partie militaire, que ſa perfection même nous donna

une

une gloire éclatante & dangereuſe, qu'elle arma la France contre l'Europe, & l'Europe contre la France, & fut récompenſée & punie par trente ans de carnage. Ainſi, de quelque côté qu'on jette les yeux, on voit des ſuccès & des malheurs; on voit de grandes vues & de grandes fautes; on voit le génie, mais tel qu'il eſt chez les hommes, & ſur-tout dans les objets de gouvernement, toujours limité ou par les paſſions, ou par les erreurs, ou par les bornes inévitables que la nature a aſſignées à toutes les choſes humaines.

Si on cherche à travers tant d'éclat quel fut le bonheur des citoyens, on conviendra que les peuples comme les hommes ne peuvent être heureux que dans un état de calme, & loin des grands efforts que ſuppoſent de grands beſoins. Il faut, pour le bonheur d'un peuple, que l'induſtrie ſoit exercée & ne ſoit pas fatiguée; il faut qu'il ſoit

encouragé au travail par le travail même ; que chaque année ajoute à l'aiſance de l'année qui la précède ; qu'il ſoit permis d'eſpérer quand il n'eſt pas encore permis de jouir ; que le laboureur, en guidant ſa charrue, puiſſe voir au bout de ſes ſillons la douce image du repos & de la félicité de ſes enfans ; que chaque portion qu'il cède à l'état, lui faſſe naître l'idée de l'utilité publique ; que chaque portion qu'il garde, lui aſſure l'idée de ſon propre bonheur ; que les tréſors, par des canaux faciles, retournent à celui qui les donne ; que les dépenſes & les victoires, tout juſqu'au ſang verſé, porte intérêt à la nation qui paye & qui combat ; & que la juſtice même, en peſant les fardeaux & les devoirs des peuples, n'uſe pas de ſes droits avec rigueur, & ſe laiſſe ſouvent attendrir par l'humanité, qui n'eſt elle-même qu'une juſtice.

D'après ces principes, qu'on juge

de la félicité réelle des peuples dans un règne de ſoixante-douze ans, où il y eut quarante-ſix ans de guerre. Ce n'eſt pas que je confonde toutes les époques de ce règne célèbre : la France fut heureuſe, ou parut l'être juſqu'à la guerre de 1688; mais après cette époque tout change. Je ne parle pas des dernières années de ce prince; je plains tant de grandeur ſuivie de tant de déſaſtres. Je répéterai ſeulement ce que ce roi célèbre eut la magnanimité de ſe reprocher lui-même en mourant. Dans ces momens où tout fuit, mais où la vertu reſte; où les flatteries & les éloges de cinquante années ſe taiſent pour laiſſer élever la voix de la conſcience & de la vérité qui ne meurt pas; où l'ame tranquille & courageuſe pèſe dans un calme terrible tout ce qui a été, & ſeule avec elle-même, apprécie les crimes, les ſuccès, les victoires, & toutes ces triſtes grandeurs humaines

qui vont la quitter; dans ces momens il se reprocha d'avoir sacrifié à un vain désir de gloire la félicité des peuples. J'oppose les remords d'un grand homme mourant aux éloges trop fastueux & trop vains, qui quelquefois lui furent prodigués pendant sa vie.

Malgré ses fautes & ses malheurs, son règne sera à jamais distingué dans notre histoire, & c'est la plus brillante époque de notre nation. Jusqu'alors les François, moins grands que factieux, ayant besoin d'agiter & d'être agités, plus capables d'un mouvement prompt & rapide que d'une application & de vues suivies, n'avoient encore appris à gouverner ni leur caractère, ni leurs idées. Il leur manquoit je ne sais quoi de calme qui arrêtât leurs forces & qui les rassemblât, qui les rendît utiles en les dirigeant. Le gouvernement de Louis XIV produisit cet effet. En donnant de la

conſiſtance à la nation, ce prince lui donna de la grandeur. Notre eſprit naturel devint du génie; notre activité inquiète, de la force; notre impétuoſité, un courage docile & terrible; tout prit un caractère, & l'eſprit national, (car nous commençâmes alors à en avoir un) formé par de grands exemples & de grands objets, acquit un degré de hauteur inconnue juſqu'alors. Les François, ſous ſon règne, s'honoroient d'une ſoumiſſion qui les rendoit grands. Au-dehors, ils donnoient des loix; au-dedans, ils mêloient l'obéiſſance à la gloire. Leur nom étoit le premier de l'Europe. Ils furent pendant trente ans ce qu'euſſent été les Perſes vainqueurs à Salamine & à Marathon, uniſſant la grandeur de Perſépolis & d'Ecbatane aux arts brillans & à la politeſſe douce & voluptueuſe d'Athènes.

On ne peut douter que cette foule

de grands hommes qui parurent alors, ne fût le fruit d'un gouvernement attentif & éclairé. Eh ! qui, dans un pays & dans un siècle ingrat, où quelquefois comme dans l'ancienne Rome, on puniroit l'honnête homme de ses vertus, & l'homme de génie de ses talens, qui voudroit se livrer à des travaux pénibles & se donner la peine d'être grand ? On doit savoir gré à Louis XIV d'avoir répandu de l'éclat sur les talens & sur les arts, d'avoir su apprécier ces hommes que leur fortune rend obscurs, mais que leur génie rend célèbres, qui ne sont point destinés par leur naissance à approcher des rois, mais qui sont quelquefois destinés à honorer leur règne. Ainsi, après s'être occupé de ses grands desseins avec ses généraux & ses ministres, il se délassoit quelquefois en conversant avec Racine : il ordonnoit qu'on représentât devant lui les chefs-d'œuvre du vieux Corneille :

il ſentoit de l'orgueil à ſe voir ſervir dans ſon palais par l'auteur du Miſantrope & du Tartuffe, & donnant à Molière ſon roi pour défenſeur, empêchoit qu'une cabale d'autant plus terrible, qu'on y mêloit le nom de la vertu, n'opprimât un grand homme.

Quel ſera donc le rang que Louis XIV occupera parmi les rois? Celui d'un prince qui, placé dans une époque où ſa nation étoit capable de grandes choſes, ſut profiter des circonſtances ſans les faire naître; qui, avec des défauts, déploya néanmoins toute la vigueur du gouvernement; qui, ſuppléant par le caractère au génie, ſut raſſembler autour de lui les forces de ſon ſiècle & les diriger, ce qui eſt une autre eſpèce de génie dans les rois; qui enfin donna un grand mouvement & aux choſes & aux hommes, & laiſſa après lui une trace forte & profonde.

On l'a comparé à Auguſte; il lui

reſſembla bien peu. Il ſut comme lui employer les talens, & faire ſervir les grands hommes à ſa renommée; mais il falloit qu'Octave ſe ſervît de ſes égaux pour ſa grandeur, & leur perſuadât qu'il avoit droit à leurs victoires, quoiqu'il ne tînt ce droit que de leurs victoires même. Louis XIV, armé de la ſouveraineté, commandoit à des hommes qui lui devoient en tribut leur ſang & leur génie. Tous deux protégèrent les lettres; mais Auguſte, en honorant de ſa familiarité Virgile, Horace & Tite-Live, honoroit des hommes nés tous citoyens comme lui: les proſcriptions ſeules avoient décidé s'ils auroient un maître. Louis XIV, né à la tête d'une monarchie, où par la conſtitution de l'état il n'y a de rang que celui qui eſt marqué par les titres, Louis XIV porté par ſon caractère même à une fierté de repréſentation qui augmentoit encore les diſtances, en rapprochant de lui

les hommes de génie, fit peut-être plus & pour leur gloire & pour la ſienne.

Si maintenant on le compare aux rois célèbres de notre nation, on trouvera qu'il fut loin de cet eſprit vaſte & puiſſant de Charlemagne : mais l'un déploya de grandes vues chez un peuple barbare ; l'autre ſeconda les lumières & les vues d'un peuple inſtruit. On trouvera qu'il eut moins de ſageſſe, mais plus d'éclat que Charles V ; moins de bonté, mais beaucoup plus de talens que Louis XII. Il fut plus laborieux, plus appliqué, plus roi que François I ; mais il n'eut point ſes graces fières & aimables, ni cette valeur éblouiſſante qui parut à Marignan, & qui fit pardonner Pavie. On ne le comparera point à Henri IV. Le mérite de l'un fut de rapeller toujours ſa grandeur ; le mérite de l'autre, de faire oublier la ſienne.

Ainſi Louis XIV eut un caractère unique, & qui ne fut qu'à lui. Sa gloire (& c'eſt ce qu'il ne faut pas perdre de vue en le jugeant) fut d'avoir élevé ſa nation. C'eſt cette gloire ſi rare qui juſtifie ſes panégyriſtes, & lui aſſure notre reconnoiſſance. Je voudrois donc que lorſque les monumens, qui ont été élevés à ce roi célèbre, ſeront détruits par le temps, & que ces ſtatues & ces marbres menaceront de s'écrouler, on lui élevât alors un autre monument. Je voudrois qu'on le repréſentât debout & déſarmé, tel qu'il étoit dans ſa vieilleſſe & peu de temps avant de mourir, foulant à ſes pieds toutes les médailles de ſes conquêtes: lui-même, au lieu d'eſclaves, ſeroit entouré de la plupart des grands hommes qui ont illuſtré ſon règne. Là on verroit Turenne & Condé, Catinat & Vauban; Lamoignon tiendroit à la main le code des ordonnances;

Colbert, ſes plans de marine & de commerce; Racine s'avanceroit ſur les pas de Corneille; Moliere & la Fontaine ſuivroient: après eux viendroient les artiſtes célèbres. Louis XIV paroîtroit, animant tout de ſes regards; & au bas de ſa ſtatue la poſtérité écriroit ces mots: *ſous lui les François furent grands.*

CHAPITRE XXXIV.

Des Panégyriques depuis la fin du règne de Louis XIV jusqu'en 1748. D'un Eloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de 1741.

L'ESPRIT de panégyriques demeura presqu'assoupi en France depuis 1715 jusqu'en 1744, c'est-à-dire près de trente ans. Sous la régence, de nouvelles combinaisons de fortunes occupèrent tout. D'un bout du royaume à l'autre, l'esprit n'eut qu'une idée, & l'ame qu'un mouvement. On se disputoit de l'or & du papier. C'étoit une assez grande occupation que celle de s'enrichir, de s'appauvrir, de s'ennoblir, d'acheter, de vendre, d'échanger, de calculer, de prévoir, & de ruiner ses créanciers ou ses amis. On vit paroître beaucoup d'édits, quelques chansons, & point de panégyriques.

Ajoutez qu'il y a des caractères de princes qui, même avec des talens & des vertus, déconcertent pour ainſi dire l'éloge. On louoit ſous Louis XIV, on plaiſantoit ſous le Régent. La nation gaie & légère préféroit alors un bon mot à cent panégyriques. D'ailleurs le Régent avoit le ſecret des hommes & des cours. Son eſprit l'avoit mis dans la confidence de tout; il connoiſſoit les petits reſſorts des grandes choſes, & il avoit le malheur de ne pouvoir être dupe de rien. Un philoſophe derrière les couliſſes rit preſque toujours des battemens de mains du parterre.

Le cardinal Dubois, qui ne dut ſon élévation qu'à la bizarrerie des circonſtances, qui ne mit pas même la décence à la place des mœurs, & qui eût avili les premières places, ſi jamais la puiſſance chez les hommes pouvoit l'être, ne ſe reſpecta point aſſez pour ſe faire reſpecter. Malgré ſon pouvoir, il ne trouva point de panégyriſtes. Il

n'en désira pas même. Quand le faux enthousiasme des éloges ne l'eût point ennuyé, cet enthousiasme l'eût fait rire; il se connoissoit. Il eut ce mépris de l'opinion publique, qui est le dernier vice dans un particulier, & le dernier crime dans un homme puissant.

Après lui, on ne travailla pas davantage dans le même genre, mais pour d'autres raisons. Le cardinal de Fleuri fut modeste & simple. Il eut l'ambition de l'économie & de la paix, deux choses qui font le bonheur des états, mais qui n'ébranlent point les imaginations. Il ne cherchoit point à éblouir les hommes pour les subjuguer; il n'abusoit point pour se faire craindre. D'ailleurs il n'étoit plus dans l'âge où les passions inquiètes & ardentes veulent occuper fortement les ames. Il gouverna sans bruit, ne remua rien, & content d'être absolu, ne chercha ni le faste du pouvoir, ni le faste des éloges: tout fut calme comme lui.

Vers 1744, les esprits changèrent. Il s'ouvrit une grande scène en Europe. Les dépouilles de la maison d'Autriche à partager, la France & l'Espagne unies contre l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne & l'Empire, une guerre importante, un jeune roi qui se montra à la tête de ses armées, les présages de l'espérance, les vœux des courtisans, enfin l'éclat des conquêtes & des victoires, & le caractère général de la nation, à qui il est bien plus aisé de ne pas sortir du repos que de s'arrêter dans son mouvement, tout donna aux esprits une sorte d'activité qu'ils n'avoient point eue peut-être depuis Louis XIV. La maladie du roi & sa convalescence achevèrent d'enflammer le zèle. On vit renaître les éloges en foule. Tous les talens s'exercèrent. La poésie rentra dans son ancienne fonction, celle de louer. L'ode ranima son enthousiasme presqu'éteint; on fut pathétique ou plai-

ſant dans des épîtres ; on tâcha de mettre de la grandeur ſans ennui dans des poëmes. On prononça avec pompe des diſcours éloquens, ou qui devoient l'être. Chaque jour voyoit naître & mourir des éloges nouveaux, en proſe, en vers, gais, ſérieux, harmonieux & brillans, ou durs & ſans couleur, tous ſûrs d'être lus un jour, & malheureuſement la plupart preſqu'auſſi ſûrs d'être oubliés le lendemain. Dans cette foule, il y eut pourtant des ouvrages qui furent diſtingués, & qui le méritèrent. Il y en eut, quoiqu'en petit nombre, où le génie ſeconda le zèle. Je n'en citerai que deux, que le nom ſeul de leur auteur ſuffiroit pour rendre célèbres. L'un eſt le panégyrique de Louis XV, & l'autre l'éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de 1741. L'auteur de Mahomet & de Zaïre, le chantre de Henri IV, l'hiſtorien de Charles XII & de Louis XIV, voulut dans ces deux ouvrages célé-

brer des événemens qui intéreſſoient la France & l'Europe, & honorer tour-à-tour le prince & les ſujets.

Le panégyrique du roi eſt fondé ſur les faits qui ſe ſont paſſés depuis 1744 juſqu'en 1748; & cette époque, comme on ſait, fut celle de nos victoires. Ce qu'il n'eſt pas inutile de remarquer, c'eſt que l'auteur ſe cacha pour louer ſon prince, comme l'envie ſe cache pour calomnier. Mais les grands peintres n'ont pas beſoin de mettre leurs noms à leurs tableaux; celui-ci fut reconnu à ſon coloris facile & brillant, à certains traits qui peignent les nations & les hommes, & ſur-tout au caractère de philoſophie & d'humanité répandu dans tout le cours de l'ouvrage.

On peut remarquer une différence ſingulière entre ce panégyrique & celui de Louis XIV par Péliſſon. Péliſſon eſt preſque toujours orateur, & l'on voit qu'il veut l'être. Le panégy-

riſte de Louis XV ne l'eſt jamais : il ſemble éviter l'éloquence comme l'autre paroît la chercher. Son ſtyle toujours élégant & noble s'élève au-deſſus du ſtyle ordinaire de l'hiſtoire; mais il ne ſe permet nulle part ces mouvemens, ces tours périodiques & harmonieux, qui ſemblent donner plus d'appareil aux idées & un air plus impoſant au diſcours. Peut-être cette différence eſt-elle ſeulement l'ouvrage du goût. Sans doute le panégyriſte a penſé que toute eſpèce d'éloquence a un peu de faſte, & que lorſque les événemens ont de la grandeur, le ton doit être ſimple. Peut-être auſſi cette différence tient-elle à celle des ſiècles. Tout peuple qui commence à avoir des orateurs, ſe paſſionne pour un art qu'il ne connoiſſoit point encore. Ainſi ſous Louis XIV on mettoit un grand prix à l'éloquence. Harangue, compliment, ſermon, tout ce qui appartenoit ou ſembloit appar-

tenir au ſtyle & aux formes oratoires, fixoit l'attention. Patru qu'on ne lit plus, avoit alors des admirateurs: c'étoit la première curioſité d'un peuple étonné de ſes richeſſes, & qui en jouit avec l'empreſſement que donne une fortune nouvelle. Il y a d'ailleurs, comme nous avons vu dans chaque époque, un certain niveau que prennent les eſprits, les ames, les mœurs, la langue, le ſtyle même: tout tend vers ce niveau & s'en rapproche. Sous un règne où tout avoit une certaine pompe, où le ſouverain en impoſoit par la dignité, & où l'admiration publique, ſentiment preſque habituel, devoit élever les expreſſions comme les idées, il ſemble que la manière oratoire devoit être plus à la mode qu'un ſtyle moins ſoutenu, & par conſéquent moins rapproché de la dignité du maître. Placez deux orateurs, l'un à la cour d'un roi de Perſe, l'autre à celle d'un roi de Sparte, il

faudra que leur ſtyle ſoit différent. Peu-à-peu les imaginations en France ſe calmèrent, la direction des eſprits changea, & la réflexion qui médite prit la place de l'enthouſiaſme qui ſent. Alors s'élevèrent deux écrivains d'un ordre diſtingué, mais nés tous deux avec cette juſteſſe qui analyſe & qui raiſonne, bien plus qu'avec la chaleur qui fait les orateurs & les poëtes. Fontenelle & la Mothe, en donnant le ton à notre littérature, firent comme tous les légiſlateurs; ils donnèrent des loix d'après leur caractère. Ainſi preſque par-tout ils ſubſtituèrent la fineſſe à la grandeur, & des beautés ſages & tranquilles aux beautés d'imagination & de mouvement. Alors on s'éloigna plus que jamais du ton de l'éloquence. D'autres cauſes qui agiſſoient en même temps, développèrent chez la nation l'eſprit philoſophique, qui devint peu-à-peu l'eſprit général. Cet eſprit qui diſcute toujours avant

de juger, & qui eſt ſans ceſſe ſur ſes gardes, parce qu'il craint la ſurpriſe du ſentiment, fit la loi aux orateurs même. Dans la première époque, l'éloquence s'étoit quelquefois gliſſée dans des genres qui n'étoient pas faits pour elle; dans la ſeconde, elle craignit preſque de ſe montrer dans les genres qui ſembloient être le plus de ſon reſſort.

Les grands hommes même obéiſſent juſqu'à un certain point à leur ſiècle; mais en lui cédant, ils le dirigent, & mêlant leur génie au goût dominant, ils le réforment. Le panégyrique de Louis XV, comme nous l'avons dit, offre donc peu de ces beautés qu'on a coutume de chercher dans les orateurs; mais elles ſont remplacées par d'autres. On y trouve une ſorte d'éloquence auſſi perſuaſive & plus douce, l'éloquence des faits préſentés avec autant de ſimplicité que de nobleſſe, & les réflexions

d'un philoſophe toujours jointes à la ſenſibilité d'un citoyen.

L'éloge funèbre des officiers eſt d'un genre différent : le ſtyle en eſt plus oratoire, & la philoſophie plus forte. L'idée ſeule de célébrer tous les citoyens morts pour la patrie, eſt une idée grande & noble, & malheureuſement neuve parmi nous. » Pourquoi, dit l'orateur, nous renfermer » dans l'uſage de ne célébrer après » leur mort que ceux qui, ayant été » donnés en ſpectacle au monde par » leur élévation, ont été fatigués d'encens pendant leur vie ?.... Ne rendra-t-on jamais qu'à la dignité, ces » devoirs ſi intéreſſans & ſi chers, » quand ils ſont rendus à la perſonne, » ſi vains quand ils ne ſont qu'une » partie néceſſaire d'une pompe funèbre ? Du moins s'il faut célébrer » toujours ceux qui ont été grands, » réveillons quelquefois la cendre de » ceux qui ont été utiles.

Il s'élève enſuite avec une éloquence pleine de vigueur contre le fléau de la guerre, » contre cette rage deſtruc-» tive qui change, dit-il, en bêtes » féroces des hommes nés pour vivre » en frères; contre ces déprédations » atroces; contre ces cruautés qui font » de la terre un ſéjour de brigandage, » un horrible & vaſte tombeau. La » violation des traités les plus ſolem-» nels, la baſſeſſe des fraudes qui pré-» cèdent l'horreur des guerres, la » hardieſſe des calomnies qui rem-» pliſſent les déclarations, l'infamie » des rapines, punies par le dernier » ſupplice dans les particuliers, & » louées dans les chefs des nations, » le viol, le larcin, le ſaccagement, » les banqueroutes & la misère de » mille commerçans ruinés, leurs fa-» milles errantes qui mendient vaine-» ment leur pain à la porte des publi-» cains enrichis par ces dévaſtations » même: voilà, dit l'orateur, une

» foible partie des crimes que la » guerre entraîne après elle; & tous » ces crimes ſont commis ſans re- » mords..... Des bords du Pô juſ- » qu'à ceux du Danube, on bénit de » tous côtés, au nom du même Dieu, » ces drapeaux ſous leſquels marchent » des millions de meurtriers mercé- » naires ». L'orateur peint cette multitude féroce dont on ſe ſert pour changer la deſtinée des empires. Il fait voir le ſoldat arraché de ſes campagnes, les quittant par un eſprit de débauche & de rapine, changeant de maîtres, s'expoſant à un ſupplice infâme pour un léger intérêt, combattant quelquefois contre ſa patrie, répandant ſans remords le ſang de ſes concitoyens, & ſur le champ de carnage attendant avec avidité le moment où il pourra de ſes mains ſanglantes arracher aux mourans quelques malheureuſes dépouilles qui lui ſont bientôt enlevées par d'autres

mains;

mains. A ce tableau il oppoſe celui de l'officier françois, « Idolâtre de ſon » honneur & de celui de ſon ſouve- » rain ; bravant de ſang-froid la mort, » avec toutes les raiſons d'aimer la » vie ; quittant gaiement les délices de » la ſociété pour des fatigues qui font » frémir la nature ; humain, géné- » reux, compatiſſant, tandis que la » barbarie étincelle de rage autour de » lui ; né pour les douceurs de la ſo- » ciété, comme pour les dangers de la » guerre ; auſſi poli que fier ; orné ſou- » vent par la culture des lettres, & » plus encore par les graces de l'eſprit.

Il parcourt enſuite rapidement nos victoires, nos exploits & nos pertes. Il célèbre cette brave nobleſſe qui partout a verſé ſon ſang pour l'état *. Il

* C'eſt là qu'on trouve le mot d'un jeune Brienne qui ayant le bras fracaſſé au combat d'Exiles, monte encore à l'eſcalade en diſant, *il m'en reſte encore un autre pour mon Roi & ma*

peint de la manière la plus touchante la douleur des pères, des fils, des épouses & des mères: mais en même temps il s'élève avec indignation contre la frivolité barbare de ces Sibarites, qui incapables d'être émus par tout ce qui attendrit les ames nobles & sensibles, avides de la misérable gloire que donne un bon mot, ingrats avec légéreté, au milieu des festins & des fêtes, prodiguent une raillerie insultante à ceux qui ont combattu & sont morts pour eux. Il invite nos guerriers « à ne pas prendre

---

patrie : celui de M. de Luttaux, qui blessé de deux coups, affoibli & perdant son sang, s'écria ; *il ne s'agit pas de conserver sa vie, il faut en rendre les restes utiles* : celui du Marquis de Beauveau, qui percé d'un coup mortel, & entouré de soldats qui se disputoient l'honneur de le porter, leur disoit d'une voix expirante; *mes amis, allez où vous êtes nécessaires, allez combattre, & laissez-moi mourir.* Il faudroit, s'écrie l'orateur, il faudroit être stupide pour ne pas admirer, & barbare pour n'être pas attendri.

» dans l'oiſiveté voluptueuſe des vil-
» les, cette habitude cruelle & trop
» commune de répandre un air de dé-
» riſion ſur ce qu'il y a de plus glorieux
» dans la vie, & de plus affreux dans la
» mort. Ah! dit l'orateur, voudroient-
» ils s'avilir ainſi eux-mêmes, & flé-
» trir ce qu'ils ont tant d'intérêt d'ho-
» norer? »

Enfin cet ouvrage éloquent eſt terminé par un morceau plein de la ſenſibilité la plus tendre ſur la mort de M. de Vauvenargues, Capitaine au régiment du Roi, & auteur de l'excellent livre de *l'introduction à la connoiſſance de l'eſprit humain.* Ce livre, où les idées morales ſont ſouvent profondes, où l'expreſſion eſt quelquefois négligée, mais vigoureuſe, où l'on voit par-tout une ame pleine d'humanité jointe à un caractère plein de force, peut à pluſieurs égards être comparé à nos meilleurs livres de morale. Il a une plus grande étendue

d'idées que la Rochefoucault. Il n'a point le tour original, fort & rapide de la Bruyère, mais il peint ſouvent par de grands traits l'homme que la Bruyère n'a peint que par les ridicules & les foibleſſes. S'il n'a pas l'éloquence & la ſublimité de Paſcal, il n'a pas non plus cette philoſophie ardente & ſombre qu'on lui a juſtement reprochée: celle de Vauvenargues eſt plus douce; elle tend la main à l'homme, le raſſure & l'élève. Ce philoſophe ſenſible avoit à peine trente ans quand il mourut.

» Tu n'ès plus, s'écrie l'orateur; tu » n'ès plus, ô douce eſpérance du reſte » de mes jours! O ami tendre! la re- » traite de Prague, pendant trente » lieues de glace, jetta dans ton ſein » les ſemences de la mort, que mes » triſtes yeux ont vu depuis ſe déve- » lopper. Familiariſé avec le trépas, » tu le ſentis approcher avec cette in- » différence que les philoſophes s'ef-

» forçoient jadis ou d'acquérir, ou de
» montrer. Accablé de souffrances,
» privé de la vue, perdant chaque
» jour une partie de toi-même, ce
» n'étoit que par un excès de vertu
» que tu n'étois point malheureux; &
» cette vertu ne te coûtoit point d'ef-
» fort. Je t'ai vu toujours le plus in-
» fortuné des hommes, & le plus tran-
» quille ». Et après avoir parlé de son goût, de sa philosophie & de son éloquence, il ajoute: » comment avois-
» tu pris un essor si haut dans le siècle
» des petitesses? & comment la sim-
» plicité d'un enfant timide couvroit-
» elle cette profondeur & cette force
» de génie? Je sentirai long-temps
» avec amertume le prix de ton ami-
» tié. A peine en ai-je goûté les char-
» mes, non pas de cette amitié vaine
» qui naît dans les vains plaisirs, qui
» s'envole avec eux, & dont on a tou-
» jours à se plaindre, mais de cette

» amitié ſolide & courageuſe, la plus » rare des vertus.

L'orateur nous apprend enſuite que c'eſt le deſſein d'élever un monument à la cendre de ſon ami, qui lui a fait entreprendre cet ouvrage; & il finit par une réflexion triſte, mais vraie. » Mon cœur rempli de toi, dit-il, a » cherché cette conſolation, ſans pré- » voir comment ce diſcours ſera reçu » par la malignité humaine, qui, à » la vérité, épargne d'ordinaire les » morts, mais qui quelquefois auſſi » inſulte à leurs cendres, quand c'eſt » un prétexte de plus de déchirer les » vivans.

Cet éloge funèbre doit être mis au rang des ouvrages éloquens de notre langue. Le commencement eſt d'une élévation tranquille & d'une majeſté ſimple. La ſuite eſt un mêlange de raiſon & de ſenſibilité, de douceur & de force: c'eſt le ſentiment qui fait inſ-

truire, c'eſt la philoſophie qui fait parler à l'ame. Toute la fin reſpire le charme de l'amitié, & porte l'impreſſion de cette mélancolie douce & tendre, qui quelquefois accompagne le génie, & qu'on retrouve en ſoi-même avec plaiſir, ſoit dans ces momens, qui ne ſont que trop communs, où l'on a à ſe plaindre de l'injuſtice des hommes; ſoit lorſque bleſſée dans l'intérêt le plus cher, celui de l'amitié ou de l'amour, l'ame fuit dans la ſolitude pour aller vivre & converſer avec elle-même; ſoit quand la maladie & la langueur attaquant des organes foibles & délicats, mettent une eſpèce de voile entre nous & la nature; ou lorſqu'après avoir perdu des perſonnes que l'on aimoit, plein de la tendre émotion de ſa douleur, on jette un regard languiſſant ſur le monde, qui nous paroît alors déſert, parce que pour l'ame ſenſible il n'y a d'êtres vivans que ceux qui lui répondent.

En quittant cet éloge funèbre des officiers, fait par un homme célèbre, il eſt impoſſible de ne pas former un ſouhait avec l'orateur, c'eſt que la coutume qui étoit autrefois établie à Athènes, le fut auſſi parmi nous. Puiſque la guerre durera autant que les intérêts & les paſſions humaines; puiſque les peuples ſeront toujours entr'eux dans cet état ſauvage de nature, où la force ne reconnoît d'autre juſtice que le meurtre, il importe à tous les gouvernemens d'honorer la valeur. Nous avons une école où la jeune Nobleſſe deſtinée à la guerre, eſt élevée. C'eſt dans cette maiſon que devroit être prononcé l'éloge des guerriers morts pour l'état. A la fin de chaque campagne, ou du moins de chaque guerre, on inſtitueroit une fête publique pour célébrer la mémoire de ces braves citoyens. La ſalle, ou le temple deſtiné à cette fête, ſeroit orné de trophées & de drapeaux

enlevés sur l'ennemi. Les chefs de la Noblesse, les chefs des armées, les officiers députés de tous les régimens, les soldats même qui auroient mérité cette distinction, y seroient invités. Et pourquoi le souverain lui-même, le souverain qui représente la patrie, & qui partage avec elle la reconnoissance du sang qu'on a versé pour elle, n'assisteroit-il pas à cette cérémonie auguste? Nos rois ne dédaigneroient pas d'honorer dans le tombeau ceux qui, en mourant, n'ont voulu quelquefois d'autre récompense qu'un de leurs regards. Les hommes de lettres les plus distingués brigueroient à l'envi l'honneur de prononcer cet éloge funèbre. Chacun, à l'exemple de Périclès & de Platon, voudroit célébrer les défenseurs & les victimes honorables de l'état. On citeroit les grandes actions; on citeroit cette foule de traits qui, dans le cours d'une campagne ou d'une guerre, échap-

pent à des héros que ſouvent on ne connoiſſoit point ; car il eſt des hommes qui, ſimples & peu remarqués dans l'uſage ordinaire de la vie, déploient dans les grands dangers un grand caractère, & révèlent tout-à-coup le ſecret de leur ame. On immortaliſeroit des prodiges de valeur que ſouvent la jalouſie étouffe, & que bientôt l'ingratitude oublie. On rendroit juſtice à des officiers obſcurs, à qui il eſt plus aiſé de ſacrifier leur vie que d'obtenir la gloire. Souvent même l'orateur prononceroit devant le ſouverain le nom de ſimples ſoldats ; il célébreroit en eux une ſorte d'héroïſme inculte & ſauvage, qui fait de grandes choſes avec naïveté, & qui étonne quelquefois les autres ſans ſe connoître lui-même. Mais ſi en rappellant le ſouvenir de ces batailles, monumens de deuil & de grandeur, ſi en retraçant les actions & la mort de tant de guerriers, on voyoit une larme

s'échapper de l'œil du ſouverain ; ſi l'orateur, s'interrompant tout-à-coup, la faiſoit remarquer à la jeune Nobleſſe qui l'écoute, croit-on qu'un jour dans les combats elle n'eût pas ſans ceſſe préſent le ſpectacle qui l'eût frappée dans ſon enfance ? On oſe dire qu'une pareille inſtitution ſeroit utile à l'état & au prince. L'officier en deviendroit plus grand : le ſoldat même n'oſeroit plus ſe croire avili dans ſon obſcurité; il ſauroit que pour aſpirer à la renommée il ſuffit d'être brave, & qu'elle n'eſt plus, comme les honneurs, le patrimoine excluſif de celui qui a de la fortune & des aïeux.

CHAPITRE XXXV.

Des Eloges des Gens de Lettres & des Savans. De quelques Auteurs du ſeizième ſiècle qui en ont écrit parmi nous.

NOUS avons vu dans l'eſpace de près de vingt-cinq ſiècles que nous venons de parcourir, la louange preſque toujours accordée à la force. Nous avons vu les panégyriſtes le plus ſouvent au pied des trônes, dans les cabinets des Miniſtres, ſur les champs de bataille des Conquérans, ſur la tombe de tous les hommes puiſſants, vertueux ou coupables, utiles ou inutiles à la patrie. Nous avons vu des orateurs pleurant ſur des cendres viles; le crime honoré par l'éloge; l'eſclave louant en eſclave, & remerciant de la peſanteur de ſes fers; l'intérêt dictant des menſonges à la Renommée; & l'autorité croyant

uſurper la gloire, & la baſſeſſe croyant la donner. A la fin on a conçu qu'il étoit quelquefois permis de louer ce qui étoit utile ſans être puiſſant. Il y a des hommes, grands pendant qu'ils vivent, & qui ne ſont pas toujours sûrs de l'être après la mort. Il y en a d'autres obſcurs pendant la vie, & grands dès qu'ils ne ſont plus. Sans autre autorité que celle de leur génie, ils s'occupent ſur la terre à faire tout le bien qu'ils peuvent. Leur but eſt de perfectionner non pas un homme, mais le genre-humain. Ils tâchent d'étendre & d'agrandir la raiſon univerſelle; de reculer les limites de toutes les connoiſſances; d'élever la nature morale, de dompter & d'aſſujettir à l'homme la nature phyſique; d'établir pour nos beſoins une correſpondance entre les cieux & la terre, entre la terre & les mers, entre leur ſiècle & les ſiècles qui ne ſont plus, ou ceux qui ſeront un jour; de contribuer,

s'il eſt poſſible, à la félicité publique, par la réunion des lumières, comme ceux qui gouvernent y travaillent par la réunion des forces. Ils ſont les bienfaiteurs, &, pour ainſi-dire, les légiſlateurs de la ſociété. En Angleterre, en Italie, en France, en Eſpagne, en Ruſſie, à la Chine, tous ces hommes, ſans ſe connoître & ſans s'être vus, animés du même eſprit, ſuivent le même plan. Ils meurent, & leurs penſées reſtent. Leur cendre diſparoît, & leur ame circule encore dans le monde. Ceux qui leur ſuccèdent, reprennent leurs travaux où ils les ont laiſſés. Pendant leur vie, la plûpart exiſtent ſéparés de la foule, méditant tandis qu'on ravage, & occupés à penſer ſur ce globe que l'avarice & l'ambition bouleverſent. L'Envie debout à côté d'eux les obſerve; la Calomnie les outrage; tourmentés à proportion qu'ils ſont grands, on met quelquefois le malheur à côté du génie. Il

ſemble, quand ils ne ſont plus, qu'on devroit du moins rendre quelque honneur à leurs cendres. On ne riſque rien alors; ils n'en ſauroient jouir. Mais cet uſage, pendant des ſiècles, n'a été établi chez aucun peuple. Il a fallu trois mille ans, pour que les hommes appriſſent qu'un homme vertueux, qui a paſſé ſoixante ans à s'inſtruire & à éclairer ſon pays, pourroit bien auſſi mériter quelque reconnoiſſance du genre-humain.

Avant la fondation des académies en Europe, il y eut quelques exemples d'éloges funèbres prononcés en l'honneur des gens de lettres. Mais ces exemples furent donnés ſur-tout en Italie & dans les univerſités d'Allemagne. Le célèbre Mélancton, mort en 1560, & l'un des hommes les plus ſavans de ſon ſiècle, reçut les mêmes honneurs qu'un reſte de flatterie ou de reſpect prodigue au pouvoir qui n'eſt plus. Mélancton, quoiqu'ami de Lu-

ther, & penſant comme lui, étoit modéré; & quoique chef de ſecte, n'étoit point fanatique. Il fut un exemple frappant du pouvoir des circonſtances ſur l'homme. Paſſionné pour le repos & pour les lettres, toute ſa vie fut orageuſe. Il haïſſoit les diſputes, & il paſſa quarante ans à diſputer & à écrire. Malgré ſa modération, il eut une réputation éclatante. Pluſieurs Rois déſirèrent de le voir & de l'entendre. Las des contradictions & des querelles, il ſe conſola de mourir. On prononça en ſon honneur à Wittemberg & à Tubinge un grand nombre d'oraiſons funèbres, où l'on célébra des vertus qui l'avoient fait aimer, & des talens qui ne l'avoient point rendu heureux.

Du Peireſc, conſeiller au parlement d'Aix, né en 1580, & mort en 1637, obtint après ſa mort des diſtinctions encore plus éclatantes. Son mérite fut d'avoir la paſſion des lettres & des antiquités, comme d'autres ont l'ambi-

tion de la fortune ou des grandeurs. La phyſique, l'hiſtoire naturelle, les langues, les médailles, les monumens, l'hiſtoire, les arts, il avoit tout embraſſé, & avoit des connoiſſances ſur tout. Il étoit en commerce avec les ſavans de toutes les parties du monde. Sa bibliothèque, dans un temps où il y en avoit peu, & où les livres n'étoient pas encore un luxe, fut ouverte à tous ceux qui vouloient s'inſtruire; & il communiquoit non-ſeulement ſes livres & ſes lumières, mais ſa fortune. Ses revenus étoient employés à encourager des talens pauvres, à faire des expériences utiles, à acheter des monumens rares, à récompenſer des découvertes, ou à des voyages entrepris pour perfectionner des connoiſſances. Jamais peut-être cet Auguſte ſi vanté, & les trois quarts & demi des ſouverains n'ont autant fait pour les progrès des arts. Ce ſeroit un exemple à préſenter, je ne dis pas ſeulement

aux Princes, mais à une foule de citoyens qui embarraſſés de leur opulence, prodiguent leurs richeſſes en bâtimens, en luxe, en chevaux, en ſuperfluités auſſi éclatantes que ruineuſes, tranſportent des terres, applaniſſent des montagnes, font remonter des eaux, tourmentent la nature, conſtruiſent pour abattre, & abattent pour reconſtruire, ſe corrompent & corrompent une nation, achètent avec des millions des plaiſirs de quelques mois, & dans quelques années échangent leur fortune, contre de la pauvreté, des ridicules & de la honte. Du Peireſc, beaucoup moins riche, ſut employer ſes richeſſes avec grandeur. L'emploi qu'il en fit, le rendit auſſi célèbre que ſes connoiſſances. Son oraiſon funèbre fut prononcée à Rome, avec la plus grande pompe. La ſalle étoit tendue de noir, & ſon buſte étoit placé dans un lieu élevé. On publia en ſon honneur une

quantité prodigieuſe d'éloges. Il y en eut, dit-on, en quarante idiômes, ou langues différentes. N'oublions pas de remarquer que ce Francois ſi reſpecté dans toute l'Europe, étoit aſſez peu connu en France.

Quelquefois auſſi on a vu parmi nous le même enthouſiaſme ou le même zèle. Nous avons déja cité l'exemple de Ronſard en 1585; & tout le monde ſait comment les cendres de Deſcartes furent reçues à Paris. On compoſa ſon oraiſon funèbre, & elle eût été prononcée ſans un ordre de la Cour, qui arriva au moment même où on étoit aſſemblé pour l'entendre. La cendre de Deſcartes fut privée de cet honneur: mais il reſta à ce François célèbre le mauſolée qui lui fut élevé à Stockolm; il lui reſta ſon nom, ſa gloire, l'admiration de l'Europe, & ce qui dans la ſuite l'honora encore plus, le ſilence de Newton, qui jamais ne prononça ſon nom dans un ouvrage.

Dès le seizième siècle nous eumes des éloges des savans, mais écrits en latin: c'étoit alors, comme nous l'avons déja vu, la langue universelle des arts. Londres, Florence & Paris n'avoient point encore assez de dignité pour valoir Rome & Athènes. On auroit cru déroger, en parlant une langue qui n'avoit pas deux mille ans d'antiquité. D'ailleurs il falloit bien mettre un grand prix à ce qu'on avoit étudié toute sa vie; & ceux qui aspiroient à la renommée, ou qui avoient l'orgueil plus grand de la donner aux autres, se croyoient sûrs d'être immortels, parce que Cicéron, Démosthène & Tacite l'étoient.

On peut se rappeller que Paul Jove, dans son livre des Hommes illustres, composa les éloges de presque tous ceux qui contribuèrent à la renaissance des lettres. Cet exemple donné par un Milanois, fut suivi dans presque toutes les villes d'Italie, & delà en

Angleterre, en Eſpagne, en Allemagne, en Flandre & dans tous les Pays-bas *.

---

* Janus Nicius Erithræus, ou Jean Roſſi, noble Romain, mort en 1647, a donné une ſuite de tableaux des hommes illuſtres. Il a oſé en Italie faire l'éloge d'Antonio de Dominis, condamné par l'Inquiſition, & qui à l'âge de ſoixante-quatre ans finit ſa vie dans les fers. C'eſt ce même Antonio qui avant Deſcartes avoit expliqué par la réfraction le méchaniſme de l'arc-en-ciel.

Nicolo Troppi a fait connoître les Ecrivains de la ville de Naples.

Bumaldi, & Alidoſi ceux de Bologne.

Lorenzo Craſſo, ceux de Veniſe.

Raphaël Soprani, & Michel Juſtiniani, ceux de Gênes.

Pocciantio & Luc Ferrini, ceux de Florence.

Philippe Thomaſini, tous les ſavans de Padoue.

Donatus Calvus, ceux de Bergame.

Scipion Maffei, ceux de Vérone.

Ghilini & Impériali, les hommes de lettres les plus fameux de l'Italie indiſtinctement.

Parmi nous, deux hommes dans le même siècle se distinguèrent dans le même genre, Papire Masson, & Scévole de Ste. Marthe. Le premier, né en 1544, & mort en 1611, fut tour-à-tour jésuite, avocat, historien, anna-

---

Pancirollo, les Jurisconsultes les plus célèbres.

Nicolas Antonio, les Ecrivains d'Espagne.

Melchior Adam, tous les Philosophes, Jurisconsultes, Médecins, & hommes de lettres qu'avoit produits l'Allemagne dans les seizième & dix-septième siècles.

Valère André, Swertius ou Swert, & Aubert Le Mire, ceux d'Anvers & de tous les Pays-bas.

Locrius, les Ecrivains de l'Artois.

David Czuittinger, les hommes de lettres de la Hongrie.

Enfin Pitséus, Baléus, & Léland, tous trois Anglois, & à peu-près du seizième siècle, les Savans les plus illustres que l'Angleterre avoit produits jusqu'à ce temps-là.

Il faut convenir de bonne foi que tous ces ouvrages en forme d'éloges ou autrement, offrent à ceux qui les lisent, beaucoup plus de recherches que d'intérêt. Rien n'y est vivant. Ce sont des tombeaux où reposent des morts.

liſte, panégyriſte, commentateur & géographe. Il a mérité que M. de Thou ait écrit ſa vie, & que Perraut ait fait ſon éloge. Aux mœurs les plus douces il joignit le ſavoir le plus profond. Il a compoſé un volume d'éloges, parmi leſquels on diſtingue ceux de pluſieurs ſavans célèbres, tant étrangers que françois. Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'eſt que cet homme qui avoit de la douceur dans le caractère, comme de la grace dans le ſtyle, & qui avoit été témoin de la S. Barthelémi en France, dans des phraſes élégantes & harmonieuſes, en parle non-ſeulement avec tranquillité, mais avec éloge.

Scévole de Ste. Marthe, né en 1536 & mort en 1623, naquit & mourut dans cette même ville de Loudun, où onze ans après, Urbain Grandier, par arrêt de Laubardemont & ſur la dépoſition d'Aſtaroth & d'Aſmodée devoit être traîné dans les flammes. Il fut préſident & tréſorier de France

à Poitiers, & de plus orateur, poëte, juriſconſulte, hiſtorien ; ſervit ſous quatre Rois, fut ſur le point d'être ſecrétaire d'Etat ſous Henri III, mérita l'eſtime & l'amitié de Henri IV; ſe diſtingua aux Etats de Blois par ſon courage, à l'aſſemblée des notables de Rouen par ſes lumières, dans une place d'intendant des finances par ſon intégrité ; & mêla toute ſa vie l'activité courageuſe des affaires, à ce goût des lettres que l'ignorance & quelquefois la prévention calomnient, que les vrais hommes d'Etat eſtiment, & qui donne encore plus de reſſort & d'intrépidité aux ames nobles. On connoît ſon poëme ſur la manière d'élever & de nourrir les enfans au berceau ; ouvrage où la plus douce poéſie releve les idées les plus riantes. Ses éloges ne ſont pas à beaucoup près auſſi connus, & méritent pourtant de l'être. Il en a compoſé environ cent quarante, diviſés en trois livres, &

& tous consacrés à ceux qui dans le seizième siècle, ou même dans les siècles précédens, ont honoré la France par leurs talens ou leurs lumières. Beaucoup de ces noms sont aujourd'hui peu connus, mais il y en a encore de célèbres. Ce sont, pour ainsi dire, nos premiers titres de noblesse : & on les revoit avec le même plaisir, que nous voyons dans des galeries antiques, les vieux portraits de nos ancêtres. Là se trouvent toutes les espèces de mérite différentes.

Des savans dans les langues, tels qu'Adrien Turnèbe, un des critiques les plus éclairés de son siècle ; Guillaume Budé, qu'Erasme nommoit le prodige de la France, & dont il eut la foiblesse ou l'orgueil d'être jaloux, qui passoit pour écrire en grec à Paris comme on eût écrit à Athènes, & qui malgré ce tort ou ce mérite, fut ambassadeur, maître des requêtes & prévôt des marchands ; Longueil aussi

éloquent en latin que les Bembe & les Sadolet, & mort à trente-deux ans comme un voyageur tranquille qui annonce son départ à ses amis; Robert & Henri Etienne qui ne se bornoient pas, dans leur commerce, à trafiquer des pensées des hommes, mais qui instruisoient eux-mêmes leur siècle; Muret, exilé de France, & comblé d'honneurs en Italie; Jules Scaliger, qui descendu d'une famille de souverains, exerça la médecine, embrassa toutes les sciences, fut naturaliste, physicien, poëte & orateur, & soutint plusieurs démêlés avec ce célèbre Cardan, tour-à-tour philosophe hardi & superstitieux imbécille; Joseph Scaliger son fils, qui fut distingué de son père, comme l'érudition l'est du génie; & ce Ramus, condamné par arrêt du parlement, parce qu'il avoit le courage & l'esprit de ne pas penser comme Aristote, & assassiné à la St. Barthelemi, parce qu'il étoit célèbre,

& que ſes ennemis, ou ſes rivaux, ne l'étoient pas.

Des juriſconſultes comme Baudouin, Duaren & Hotman, commentateurs de ces loix romaines ſi néceſſaires à des peuples barbares qui commençoient à étudier des mots, & n'avoient point de loix; d'Argentré, d'une des plus anciennes maiſons de Bretagne, & auteur d'un excellent ouvrage ſur la coutume de ſa province; Tiraqueau, qui eut près de trente enfans, & compoſa près de trente volumes; Pierre Pithou, qui défendit contre Rome les libertés de l'égliſe de France, qui devroient être celles de toutes les égliſes; Bodin, auteur d'un livre que Monteſquieu n'a pas fait oublier; enfin Cujas & Dumoulin, tous deux perſécutés, & tous deux hommes de génie, dont l'un a ſaiſi dans toute ſon étendue le véritable eſprit des loix de Rome, & l'autre a trouvé un fil dans le labyrinthe im-

menſe de nos coutumes barbares.

Parmi les poëtes, Clément Marot, Saint-Gelais, Dubartas & Ronſard, à qui il n'a manqué qu'un autre ſiècle.

Parmi les médecins, Fernel *.

Parmi les hiſtoriens, le fameux de Thou, & ce Philippe de Comines qui eut le double malheur d'être aimé de Louis XI, & d'eſſuyer l'ingratitude de Louis XII.

D'autres écrivains dans différens genres, tels qu'Amiot, traducteur de Plutarque, & grand aumônier de France; Marguerite de Valois, célèbre par ſa beauté comme par ſon eſprit, rivale de Bocace, & aïeule de Henri IV; & ce Rabelais, qui joua la folie pour faire paſſer la raiſon; & ce Montagne, qui fut philoſophe avec ſi peu de faſte, & peignit ſes idées avec tant d'imagination.

* Premier Médecin de Henri II & de Catherine de Médicis. Il jouit d'une réputation éclatante.

Enfin des hommes qui honoroient de grandes places par de grandes lumières, tels que le cardinal d'Offat & le préſident Briſſon ; & ce Harlay, intrépide ſoutien des loix parmi les crimes * ; & ce l'Hopital, poëte, juriſconſulte, légiſlateur & grand homme ; qui empêcha en France le fléau de l'inquiſition ; qui parloit d'humanité à Catherine de Médicis, & d'amour des peuples à Charles IX ; qui fut exclu du Conſeil, parce qu'il combattoit l'injuſtice ; qui ſacrifia ſa dignité, parce qu'il ne pouvoit plus être utile ; qui à la St. Barthelemi vit preſque les poignards des aſſaſſins levés ſur lui, & à qui d'autres ſatellites étant venus annoncer que la Cour lui pardonnoit, je ne croyois pas, dit-il d'un air calme,

* Achille de Harlay, premier Préſident, né en 1536, mort en 1616. C'eſt lui qui fit cette fameuſe réponſe aux chefs de la Ligue, *mon ame eſt à Dieu, mon cœur eſt au Roi, mon corps au pouvoir des méchans.*

avoir rien fait dans ma vie qui méritât un pardon.

Voilà les noms les plus célèbres que l'on trouve dans les éloges de Sainte-Marthe. Ces éloges ſont très-courts ; les plus longs n'ont pas plus de trois pages, & il y en a beaucoup qui en ont moins. Ils ne contiennent aucuns détails, & preſque point de faits hiſtoriques. Enviſagés de ce côté, ce ſont plutôt des portraits que des éloges. Le ſtyle en eſt doux, élégant & harmonieux, quelquefois même éloquent, mais plus d'une éloquence de ſenſibilité que de mouvement. Il ſemble qu'on eſt dans un cabinet de médailles que l'on parcourt, & qu'un homme qui a été le contemporain & l'ami de tous ces grands hommes, en vous montrant leur figure, vous parle d'eux avec cet intérêt tendre que donnent l'eſtime & l'amitié. L'un d'eux, ſur-tout, avoit été l'ami de Sainte-Marthe. Ils avoient vécu quarante ans

dans l'union la plus étroite. L'orateur ſe plaint, en commençant ſon éloge, de ce qu'il rend un ſi triſte devoir à un ami, dont il auroit voulu n'être point ſéparé, même à la mort; & en finiſſant, il s'écrie dans la manière antique: » Je te ſalue, ombre vertueuſe! » reçois ce long & dernier adieu de » ton ami. Je vais attendre que l'Etre » ſuprême, que nous adorions tous » deux, me rappelle auſſi à lui; & » alors mon ombre ira rejoindre la » tienne, & la rejoindra ſans trouble » & ſans regret.

CHAPITRE XXXVI.

Des Eloges académiques ; des Eloges des Savans par M. de Fontenelle, & de quelques autres.

QUAND on eut une fois donné l'exemple de louer ceux qui cultivent la philosophie & les arts, cet exemple fut suivi. Les hommes imitent tout, même le bien. A l'institution des académies en France, il fut réglé qu'on prononceroit l'éloge de chaque académicien après sa mort. Cet usage, ou cette loi, a eu, comme tout, ses approbateurs & ses censeurs. Les premiers regardent ces éloges comme une justice rendue à des citoyens utiles, ou qui ont voulu l'être; comme une manière de plus d'honorer les arts; comme un objet d'émulation pour le talent; comme un tribut de l'amitié entre des hommes qui ont été

unis par le désir de s'instruire; comme des matériaux pour l'histoire de l'esprit humain; enfin comme un encouragement & une leçon qui apprennent aux citoyens de toutes les classes que le mérite peut quelquefois tenir lieu de fortune & attirer aussi le respect. Mais d'un autre côté, il y a des hommes qui n'ont pas reçu de Dieu la patience d'entendre louer, & que le mot seul d'éloge fatigue. Ces gens-là voudroient qu'on ne louât rien, & ils ont leurs raisons. D'autres, toujours agités & toujours oisifs, & qui passent laborieusement leur vie à ne rien faire, veulent qu'on ne loue jamais que des services importans rendus à l'état. N'y auroit-il pas encore des hommes qui, malgré leur orgueil, sentant leur foiblesse, haïssent par instinct les lumières qui les jugent, & ne peuvent consentir à entendre louer ceux qu'ils estiment trop pour oser prétendre à leur estime? Mais, pour le grand nom-

bre même, il n'eſt que trop vrai que des éloges multipliés ſont fatiguans. Je ſuis las d'entendre répéter *le juſte Ariſtide*, diſoit un payſan d'Athènes; & l'hiſtoire de ce payſan eſt preſque celle du genre humain. Dans un pays où l'on eſt plus frappé d'un ridicule que d'une choſe utile, on ne doit point aiſément pardonner l'éloge. Dans un ſiècle où il y a beaucoup de prétentions cachées, on doit ſouvent le contredire. Il y a une foule d'hommes qui, ſans avouer aux autres leur ſecret, & ſans trop ſe l'avouer à eux-mêmes, ſe mettent, ſans qu'on s'en doute, aux premières places. S'ils n'ont rien fait, ils ſe perſuadent que le génie les attend, & que pour être célèbres il ne leur manque que la volonté. S'ils ont fait des efforts, & qu'ils n'aient pas réuſſi, ils ne manquent pas d'appeller à leur ſecours l'injuſtice du ſiècle. Tous ceux qu'on loue ſemblent les reculer d'un rang, ou

les heurter en les approchant de trop près. Ce voiſinage les importune, & ils le repouſſent. D'ailleurs ceux qui célèbrent, vont toujours un peu au-delà du but. On aggrandit quelquefois ce qui a été médiocre. Le public, qui en général n'aime point à croire aux grands hommes, rit de ces créations nouvelles, & ſe moque également de l'apothéoſe & de celui qui l'a faite. Il faudroit donc dans ces ſortes d'ouvrages tâcher de n'être jamais ni au-deſſus, ni au-deſſous de la vérité. Exagérer la louange, c'eſt l'affoiblir; mais auſſi refuſer de rendre juſtice à un homme eſtimable, par la crainte quelquefois de déplaire à des hommes puiſſans, ce ſeroit le comble de l'aviliſſement; & il y en a des exemples. Au reſte, il eſt également difficile & d'inſpirer au public une admiration qu'il n'a pas, & de lui ôter celle qu'il a. De ces deux projets, l'un le fait rire, & l'autre l'indigne.

Les éloges de l'Académie Françoiſe, tous compoſés par des mains différentes, portent chacun le caractère de leur auteur. Ainſi l'éloge de la Mothe prononcé par Fontenelle, ne reſſemble point du tout à l'éloge du grand Corneille prononcé par Racine; ni celui de Deſpréaux par Valincour, ou de Péliſſon par Fénelon, à celui de Boſſuet par le cardinal de Polignac. Il en eſt de même de tous les autres. Fléchier louoit en antithèſes, la Bruyère en portraits, Maſſillon en images, Monteſquieu en épigrammes, & l'auteur de Télémaque en phraſes tendres & harmonieuſes.

M. De Boze, médailliſte, antiquaire, & de plus écrivain correct & facile, a compoſé trois volumes d'éloges prononcés dans l'académie des inſcriptions, dont il étoit ſecrétaire. Le mérite de ces éloges eſt d'être ſimples & naturels. Peut-être aujourd'hui cette ſimplicité paroîtroit trop uniforme,

& ce naturel ne ſeroit point aſſez piquant. La plupart des lecteurs ſont des Sibarites uſés: il leur faut de nouveaux plaiſirs. Si on ne les réveille pas, on les endort. On peut être froidement eſtimable, & n'être point lu.

Je m'arrête peu ſur tous ces éloges, pour venir à ceux de Fontenelle. Sa grande célébrité dans ce genre eſt auſſi méritée que connue. On a de lui près de ſoixante & dix éloges qu'il prononça dans l'eſpace de quarante ans. Ce recueil eſt un des plus beaux monumens qui ait été élevé en l'honneur des ſciences, & l'un des ouvrages qui laiſſent le plus dans l'eſprit le ſentiment de ſon élévation & de ſa force. Tous les objets dont on s'y occupe ſont grands, & en même temps ſont utiles. C'eſt l'empire des connoiſſances humaines. C'eſt là que vous voyez paroître tour-à-tour la Géométrie qui analyſe les grandeurs, & ouvre à la Phyſique les portes de la nature; l'Al-

gèbre, eſpèce de langue qui repréſente par un ſigne une ſuite innombrable de penſées, eſpèce de guide qui marche un bandeau ſur les yeux, & qui à travers les nuages pourſuit & atteint ce qu'il ne connoît pas; l'Aſtronomie, qui meſure le ſoleil, compte les mondes, & de cent ſoixante-cinq millions de lieues tire des lignes de communication avec l'homme; la Géographie, qui connoît la terre par les cieux; la Navigation, qui demande ſa route aux ſatellites de Jupiter, & que ces aſtres guident en s'éclipſant; la Manœuvre, qui, par le calcul des réſiſtances & des forces, apprend à marcher ſur les mers; la ſcience des eaux, qui meſure, ſépare, unit, fait voyager, fait monter, fait deſcendre les fleuves, & les travaille pour ainſi dire de la main de l'homme; le Génie, qui ſert dans les combats; la Méchanique, qui multiplie les forces par le mouvement, & les arts par l'induſtrie, & ſous des

mains ſtupides crée des prodiges ; l'Optique, qui donne à l'homme un nouveau ſens, comme la méchanique lui donne de nouveaux bras ; enfin les ſciences qui s'occupent uniquement de notre conſervation ; l'Anatomie, par l'étude des corps organiſés & ſenſibles ; la Botanique, par celle des végétaux ; la Chymie, par la décompoſition des liqueurs, des minéraux & des plantes ; & la ſcience auſſi dangereuſe que ſublime, qui naît des trois enſemble, & qui applique leurs lumières réunies aux maux phyſiques qui nous déſolent. Tels ſont les magnifiques objets ſur leſquels roulent ces éloges ſavans. Vous y voyez l'homme dans les cieux, ſur les mers, dans les profondeurs des mines ; l'homme bâtiſſant des palais, perçant des montagnes, creuſant des canaux, élevant des remparts, remuant la nature, & faiſant ſervir tous les êtres à ſes beſoins, à ſa défenſe, à ſes plaiſirs, à ſes

lumières. Il semble qu'on soit admis dans l'attelier du génie, qui travaille en silence à perfectionner la société, l'homme & la terre.

Si maintenant vous passez aux hommes même, à qui nous devons ces connoissances, un autre spectacle vient s'offrir. Vous les voyez presque tous, nés avec une espèce d'instinct qui se déclare dès le berceau, & les entraîne. C'est l'énigme de la nature: qui pourra l'expliquer? Vous voyez les parens calculant la fortune, contredire le génie, & le génie indomptable surmonter tout. Les uns nés dans la pauvreté, ou se précipitant dans une indigence volontaire, aiment mieux renoncer à subsister qu'à s'instruire; les autres, nés dans ce qu'on appelle un rang, bravent la molesse & la honte, & ont le double courage & de devenir savans & de l'avouer. Il en est qui se sont formés en parcourant l'Europe; il en est dont la pensée solitaire

& profonde n'a vécu qu'avec elle-même. Leibnitz ne peut ſentir de bornes qui le reſſerrent; il embraſſe tout ce que l'eſprit humain peut penſer; mais le plus grand nombre s'empare d'un objet auquel il s'attache, & autour duquel il tourne ſans ceſſe. Ici, c'eſt l'eſprit original & ardent; là, l'eſprit de diſcuſſion & d'une ſage lenteur. Celui-ci a le ſecret de ſes forces, & marche avec audace; celui-là, pour affermir tous ſes pas, les calcule. Enfin vous voyez ces hommes extraordinaires ſe faire preſque tous un régime pour la penſée, ménager avec économie toutes leurs forces, & quelques uns même, par la vie la plus auſtère, s'affranchir autant qu'ils le peuvent de l'empire des ſens, pour que leur ame, dès qu'ils l'appellent, ſe trouve indépendante & libre. Si vous les comparez par leur état, vous trouvez dans cette liſte des militaires qui ont uni les ſciences avec les armes;

des médecins qui, forcés d'être instruits pour n'être pas coupables, autant par devoir que par génie, sont devenus grands; des Religieux qui, privés par leur état même de toutes les passions, s'en sont fait une dont l'activité a redoublé par le retranchement des autres; enfin un certain nombre d'hommes qui, jaloux d'être libres, n'ont voulu pour eux d'autre état que celui de s'instruire, & d'autre rang que celui d'éclairer.

Si vous examinez leur ame, ils s'offrent presque tous désintéressés & nobles, ou ne daignant pas appeller la fortune, ou la dédaignant même quand elle va à eux; les uns ayant une pauvreté ferme & courageuse, les autres retranchant aux besoins pour donner aux bienfaits, & dans leur médiocrité assez riches pour être généreux. Vous en voyez plusieurs passionnés pour l'étude, & indifférens pour la gloire; éloignés de cette os-

tentation qui eſt toujours une foibleſſe ; ne s'appercevant pas même de ce qu'ils ſont, ce qui eſt la vraie modeſtie ; honorant leurs bienfaiteurs, louant leurs rivaux, aſſez fiers pour faire du bien à leurs ennemis. Vous en voyez quelques-uns ornés des graces qui dans le monde font pardonner les vertus. Mais ce qui fait le caractère du plus grand nombre, ce ſont toutes les qualités que donne l'habitude de vivre plus avec les livres qu'avec les hommes; Je veux dire des mœurs, les ſentimens de la nature ; cette candeur ſi éloignée de toute eſpèce d'art ; cette bonne-foi de caractère qui agit d'après les choſes, non d'après les conventions, & ne ſonge jamais à prendre ſon avantage avec les hommes ; une ſimplicité qui contraſte ſi bien avec le déſir éternel d'occuper de ſoi, vice des cœurs froids & des ames vuides; l'ignorance de preſque tout, hors des choſes utiles & grandes; une politeſſe qui quel-

quefois néglige les dehors, mais qui au lieu d'être ou un calcul fin d'amour propre, ou une vanité puérile, ou une fauſſeté barbare, eſt tout ſimplement de l'humanité; enfin cette tranquillité d'ame, qui ayant apprécié tout, & n'eſtimant dans ce ſonge de la vie que ce qui mérite de l'être; c'eſt-à-dire bien peu de choſes, ne ſe paſſionne pour rien, & ſe trouve au-deſſus des agitations & des foibleſſes.

Maintenant ſi vous conſidérez ces éloges du côté du mérite de l'écrivain, ce mérite eſt connu. On ſait que Fontenelle eſt le premier qui ait orné les ſciences des graces de l'imagination. Mais, comme il le dit lui-même, il eſt très-difficile d'embellir ce qui ne doit l'être que juſqu'à un certain degré. Un tact très-fin, & pour lequel l'eſprit ne ſuffit pas, a pu ſeul lui indiquer cette meſure. Fontenelle a ſur-tout cette clarté, qui dans les ſujets philoſophiques eſt la

première des graces. Son art de préſenter les objets, eſt pour l'eſprit ce que le téleſcope eſt pour l'œil de l'obſervateur : il abrège les diſtances. L'homme peu inſtruit voit une ſurface d'idées qui l'intéreſſe ; l'homme ſavant découvre la profondeur cachée ſous cette ſurface. Ainſi il donne des idées à l'un, & réveille les idées de l'autre. Pour la partie morale, Fontenelle a l'air d'un philoſophe qui connoît les hommes, qui les obſerve, qui les craint, qui quelquefois les mépriſe, mais qui ne trahit ſon ſecret qu'à demi. Preſque toujours il gliſſe à côté des préjugés, ſe tenant à la diſtance qu'il faut pour que les uns lui rendent juſtice, & que les autres ne lui en faſſent pas un crime. Il ne compromet point la raiſon, ne la montre que de loin, mais la montre toujours. A l'égard de ſa manière, car il en a une, la fineſſe & la grace y dominent, comme on ſait, bien plus que la force,

Il n'eſt point éloquent, ne doit & ne veut point l'être, mais il attache & il plaît. D'autres relèvent les choſes communes par des expreſſions nobles: lui, preſque toujours, peint les grandes choſes ſous des images familières. Cette manière peut être critiquée, mais elle eſt piquante. D'abord elle donne le plaiſir de la ſurpriſe par le contraſte, & par les nouveaux rapports qu'elle découvre. Enſuite on aime à voir un homme qui n'eſt pas étonné des grandes choſes; ce point de vue ſemble nous aggrandir. Peut-être même lui ſavons-nous gré de ne pas nous vouloir forcer à l'admiration, ſentiment qui nous accuſe toujours un peu ou d'ignorance ou de foibleſſe.

On a beaucoup parlé de l'eſprit de Fontenelle. Ce genre d'eſprit ne paroît nulle part autant que dans ſes éloges. Il conſiſte preſque toujours dans des alluſions fines, ou à des traits d'hiſtoire connus, ou à des préjugés

d'état & de rang, ou aux mœurs publiques, ou au caractère de la nation, ou à des foiblesses secrettes de l'homme, à des misères qu'on se déguise, à des prétentions qu'on ne s'avoue pas. Il indique d'un mot toute la logique d'une passion. Il met une vertu en contraste avec une foiblesse qui quelquefois paroît y toucher, mais qu'il en détache. Il joint presque toujours à un éloge fin une critique déliée. Il a l'air de contredire une vérité, & il l'établit en paroissant la combattre. Il fait voir ou qu'une chose dont on s'étonne étoit commune, ou qu'une chose dont on ne s'étonne pas étoit rare. Il crée des ressemblances qu'on n'avoit point vues; il saisit des différences qui avoient échappé. Enfin presque tout son art est de surprendre, & il réussit presque toujours. En général, il fait entendre beaucoup de choses qu'il ne dit pas; & cette confiance qu'il veut bien avoir dans les

lumières d'autrui, est une flatterie adroite pour son lecteur.

Je sais bien que ce genre d'esprit a trouvé des critiques : mais sans l'excuser entièrement, on peut dire que ce caractère de beautés convenoit à Fontenelle, comme il y a des parures qui embellissent certaines femmes, & qui siéroient mal à d'autres. Un écrivain ne peut manquer de plaire, quand il est lui, c'est-à-dire quand son esprit est assorti à son caractère, mérite plus rare qu'on ne pense. Fontenelle ne pouvoit être que ce qu'il fut. Pour les ames passionnées, il n'existe dans la nature que de grandes masses ; tout ce qui est fin disparoît : mais lui toujours tranquille, & à la distance qu'il falloit de tout, avoit le loisir d'observer les nuances, & de les peindre. Par le même caractère, il devoit se faire un plan raisonné de bonheur. Il consentoit bien à instruire, mais il vouloit plaire. Il ne mettoit assez d'intérêt

rêt ni à la vérité, ni aux hommes, pour ſe compromettre : il ne devoit donc jamais préſenter la vérité avec chaleur ; & ſon ſyſtême devoit être de la laiſſer entrevoir plutôt que de la dire. De là ce ſtyle preſque toujours à demi-voilé, & toutes ces énigmes de morale, auſſi ingénieuſes que piquantes. Les lumières générales dûrent contribuer encore à ce ſtyle. Plus un ſiècle a d'eſprit, plus on peut ſupprimer d'idées. Il faut alors plus de réſultats que de détails. De là une foule de traits courts & précis, ſemblables à ces compoſitions chymiques qui, ſous un très-petit volume, renferment le fruit d'un grand nombre d'analyſes.

On ſe tromperoit pourtant ſi on croyoit qu'il n'y a dans les éloges de Fontenelle que ces beautés fines & délicates. On en trouve auſſi d'un genre plus relevé, & faites pour contenter le goût le plus auſtère ; telles

ſont les idées générales répandues ſur chaque ſcience, ſur leur origine, leur progrès, leur but, les moyens de les perfectionner, leur liaiſon & les points de communication par où elles ſe touchent. On citera toujours le tableau de la police de Paris comme un morceau très-éloquent, non pas à la vérité de cette éloquence de l'ame qui remue, mais de celle de l'eſprit, qui fait voir & préſenter un grand objet ſous toutes ſes faces *.

---

* Les plus eſtimés & les plus connus de ces éloges ſont ceux de M. d'Argenſon, du Czar Pierre, du Maréchal de Vauban, de Newton & de Leibnitz. On peut y joindre, quoique dans un ordre un peu inférieur, ceux de Tournefort, de Boerhaave, de Mallebranche, du Marquis de l'Hôpital, du grand Caſſini; de Renau qui eut le mérite ou le malheur d'inventer les galiottes à bombes; de Homberg, premier médecin & chymiſte du duc d'Orléans Régent; du fameux géographe de Liſle, qui raccourcit la mer Méditerranée de 300 lieues, & l'Aſie de

Enfin on peut remarquer, à la gloire de Fontenelle, que parmi tous ceux dont il a fait l'éloge on ne trouve que des hommes vraiment eſtimables. On remarquera encore qu'il refuſa de louer ceux qui, après avoir recherché la diſtinction d'une place dans l'académie des ſciences, négligèrent enſuite, ou par indifférence, ou par d'autres motifs, la place qu'ils avoient obtenue, dédaignant un devoir qui les honoroit, & preſqu'inconnus à la Compagnie qui avoit bien voulu les adopter. Fontenelle penſoit que pour mériter un éloge, il ne ſuffiſoit pas d'avoir fait inſcrire ſon nom dans une liſte; que les hommes du plus grand nom, quand ils ne portoient pas des lumières dans une Compagnie ſavante,

500; & de Ruiſch, célèbre anatomiſte Hollandois, avec qui le Czar Pierre paſſoit des jours entiers pour admirer ou pour s'inſtruire, & dont le cabinet fut tranſporté de La Haye à Péterſbourg.

devoient du moins y porter du zèle; que des titres seuls ne peuvent honorer un corps où l'on compte les Cassini, les Leibnitz & les Newton; & qu'enfin, s'il y a des lieux où un rang & des dignités suffisent pour que la flatterie soit toujours prête à prodiguer l'éloge, ce n'est pas à une Compagnie de philosophes à donner cet exemple. Il avoit donc alors le courage de se taire; & il seroit à souhaiter que dans les mêmes occasions on rendît toujours la même justice.

Il n'entre point dans mon plan de parler de tous ceux qui du temps de Fontenelle, ou après lui, ont écrit dans le même genre. Ce détail seroit immense & peu utile. Si le public les connoît, c'est à lui à les apprécier; s'il ne les connoît point, ils le sont déja. Qu'il me soit permis seulement de m'arrêter sur les éloges de Montesquieu, de l'abbé Terrasson, de Bernouilli & de Dumarsais. Comme

ils ont un caractère qui leur eſt propre, & que leur auteur n'a voulu imiter ni Fontenelle, ni perſonne, ils méritent d'être diſtingués ici comme ils l'ont été par le public. Ce qui caractériſe l'auteur de ces éloges, c'eſt une philoſophie pleine de fermeté, & quelquefois de hauteur; une ame qui ne craint pas de ſe montrer, qui oſe afficher ſon eſtime ou ſa haine, qui ne bleſſe point les convenances, mais qui en ôtant à la vérité ce qu'elle a de révoltant, lui laiſſe tout ce qu'elle a de noble; un eſprit à la fois ſage & profond; l'étendue des idées jointe à la méthode; un ſtyle précis qui n'orne point ſa penſée, qui ne l'étend pas, dont la clarté fait le développement, & dont la parure eſt la force; & quelquefois l'art de ſaiſir le ridicule & de le peindre avec toute la vigueur que donne le mépris, quand ce mépris eſt commandé par la raiſon. Il eſt aiſé de voir en quoi l'auteur de ces nouveaux

éloges diffère de Fontenelle. La différence de leur manière vient de celle de leur ame. Si on a comparé l'un à Pline, on peut avec plus de raiſon comparer l'autre à Tacite. Il en a la marche, ſouvent la profondeur; & l'éloge de Monteſquieu rappelle en plus d'un endroit l'éloge d'Agricola.

Je ne puis finir cet article ſur les éloges des gens de lettres & des ſavans, ſans parler encore d'un ouvrage de ce genre, qui porte à la fois l'empreinte d'une imagination forte & d'un cœur ſenſible; ouvrage plein de chaleur & de déſordre, d'enthouſiaſme & d'idées, qui tantôt reſpire une mélancolie tendre, & tantôt un ſentiment énergique & profond; ouvrage qui doit révolter certaines ames & en paſſionner d'autres, & qui ne peut être médiocrement ni critiqué, ni ſenti. C'eſt l'éloge de Richardſon; ou plutôt ce n'eſt point un éloge, c'eſt une hymne. L'orateur reſſemble à ces grands-prê-

tres antiques qui, à la lueur du feu ſacré, parloient au peuple aux pieds de la ſtatue de leur divinité. En l'écoutant, l'enthouſiaſme ſe communique: le ſentiment, quoiqu'exagéré, paroît vrai. Ce mêlange d'imagination & de philoſophie, de ſenſibilité & de force, ces expreſſions tantôt ſi énergiques & tantôt ſi ſimples, ces invocations ſi paſſionnées, ce déſordre, ces élans & enſuite ces ſilences, & pour ainſi-dire, ces repos, enfin cette converſation avec ſon lecteur, quelquefois ſi douce, & d'autres fois ſi impétueuſe, tout cela s'empare de l'imagination d'une manière puiſſante, & laiſſe l'ame à la fin dans une émotion vive & profonde. Je ſais qu'il y a des hommes qui ne peuvent approuver dans les autres ce qu'ils n'ont pas ſenti. Ceux-là goûtent des beautés d'un autre genre. Plus heureux cependant ceux qui ont reçu de la nature une ame ouverte à toutes les impreſſions, qui

ſuivent avec plaiſir un enchaînement d'idées vaſtes ou profondes, & ne s'en livrent pas avec moins de tranſport à un ſentiment impétueux ou tendre. Celui qui a ce reſſort dans l'ame, a un ſens de plus; & il doit remercier la nature *.

* Depuis que cet ouvrage eſt écrit, il a paru des éloges d'un mérite diſtingué dans différens genres, & juſtement accueillis du public. Nous n'en parlerons pas ici, parce qu'ils ſont trop près de nous; les indiquer, c'eſt les faire connoître.

CHAPITRE XXXVII.

Des Eloges en Italie en Eſpagne, en Angleterre, en Allemagne, en Ruſſie.

J'AI tâché de faire connoître la plupart de ceux qui, dans les langues anciennes, ou dans la nôtre, ont écrit dans le genre de l'éloge. Les Langues Italienne, Eſpagnole, Angloiſe & Allemande ne nous offrent preſque rien de célèbre dans ce genre. En Italie on a une foule de panégyriques de cardinaux & de papes, mais la plupart écrits en latin. Les Italiens modernes, quoiqu'ils deſcendent preſque tous de Gaulois, d'Africains, de Germains, de Goths, de Lombards, d'Allemands & de François, bien plus que des anciens Romains, aiment toujours la langue qu'on parloit autrefois au Capitole: elle leur rappelle qu'ils ont été

les maîtres du monde. Ce ſont de grandes familles dépoſſédées, ou des gens qui ont la prétention d'en être, & qui ont gardé les armes de leur maiſon. Quand la Langue Italienne fut cultivée, elle eut des politiques, des hiſtoriens & des poëtes. Elle put oppoſer Machiavel à Tacite, Guichardin à Tite-Live, le Taſſe à Virgile, & l'Arioſte à Ovide ; mais elle n'eut rien à oppoſer à Cicéron ou à Pline.

En général l'éloquence Italienne a peu de caractère & de force. Il ſemble que cette nation ſpirituelle & vive, dans un climat doux & voluptueux, livrée à tout ce qui peut amuſer l'imagination & enchanter les ſens, s'occupe plutôt à jouir des impreſſions qu'elle reçoit qu'à les tranſmettre, & dans l'expreſſion des arts même cherche encore plus à intéreſſer les ſens que l'ame & l'eſprit. La muſique, pour laquelle les Italiens ſont ſi paſſionnés, & qu'ils ont cultivée avec tant de ſuc-

cès, eſt de tous les arts celui qui parle aux ſens avec le plus d'empire. Ils ont négligé la tragédie, deſtinée à peindre les paſſions & les hommes, & ſe ſont livrés tout entiers à l'opéra, qui d'un bout à l'autre eſt le ſpectacle des ſens. Leur comédie, où il y a bien plus de ſpectacle & de mouvement que de peinture de mœurs, paroît plus faite pour les yeux que pour l'eſprit. Dans tous leurs grands poëmes, ſans en excepter l'Arioſte & le Taſſe, la partie des deſcriptions & des tableaux eſt en général très-ſupérieure à la partie des ſentimens. Enfin dans leur converſation même ſi ſouvent ingénieuſe & piquante, par la vivacité des images & la force de la pantomime qui anime tous leurs diſcours ils ſemblent ſurtout parler à l'imagination & aux ſens. On peut dire que leur éloquence participe à ce caractère général. Les Italiens vont entendre un diſcours à peu-

près comme ils entendent un concert. L'orateur déploie toutes les richeſſes & la mélodie de ſa langue ; il combine les mots pour le plaiſir de l'oreille, comme le muſicien combine les ſons. Le cours harmonieux des paroles qui ſe ſuccèdent & qui s'enchaînent, ſoutient & fixe l'attention ; & la pantomime de l'orateur frappant les yeux, en même temps que la muſique des mots frappe l'oreille, ſert pour ainſi dire d'accompagnement à cette muſique. Cependant le diſcours ſemblable à de l'harmonie ſans caractère, s'arrête à la ſurface des ſens ; l'ame n'a aucun des plaiſirs qui l'intéreſſent ; elle n'eſt ni remuée par des paſſions, ni attachée par des idées.

On l'a déja dit, il ne peut y avoir de grande éloquence ſans de grands intérêts ; & il faut convenir que pour célébrer la barrette donnée à un prélat d'Oſtie ou de Faenza, ou pour louer un pape à ſon inſtallation, il ne

faut pas autant d'éloquence qu'il en falloit à Céſar pour gouverner le ſénat & le peuple de Rome. Parcourez tous les autres Etats d'Italie; eſt-ce à Veniſe qu'il naîtroit des orateurs? Veniſe, dont l'ariſtocratie ſévère eſt fondée ſur la crainte; où la politique inquiète & ſoupçonneuſe marche quelquefois dans la nuit entre des inquiſiteurs d'Etat & des bourreaux; où tout eſt couvert d'un voile; où le gouvernement eſt muet comme l'obéiſſance; où la barrière qui ſépare la Nobleſſe & le peuple défend aux talens de s'élever; où le plaiſir même eſt un inſtrument de politique, & où, par ſyſtême, on a ſubſtitué à la liberté qui élève les ames, la licence qui les amollit; Veniſe, où tout ce qui ſeroit grand ſeroit ſuſpect; où enfin le caractère de tous les principes de gouvernement eſt d'être immobiles & calmes, & où depuis des ſiècles tout tend à la conſervation & à la paix,

rien à l'agrandiſſement & à la gloire. L'ariſtocratie de Gênes, quoique fondée ſur des principes un peu différens, n'eſt guères plus favorable aux orateurs. Florence, ſéjour & berceau de tous les arts, cultiva dans les orages de ſa liberté l'éloquence & les lettres avec ſuccès; mais depuis que la Toſcane n'eſt plus gouvernée par ſes loix, Florence a plutôt conſervé le goût des arts que leur génie: elle honore la mémoire de ſes grands hommes, & n'en produit pas de nouveaux. Il en eſt de même de la plus grande partie de l'Italie, qui ſoumiſe à des dominations étrangères, & tour-à-tour envahie, ſubjuguée, défendue, gouvernée par des Allemands, des Eſpagnols ou des François, a perdu pour ainſi dire cette eſpèce d'intérêt de propriété pour ſon pays, qui développe les talens & crée les efforts en tout genre. Chez un peuple qui n'eſt pas libre, ou ne l'eſt

qu'à moitié, jamais le génie de l'éloquence n'a paru qu'avec l'éclat du gouvernement; & les grands orateurs y marchent à la ſuite des généraux, des miniſtres & des grands hommes d'Etat.

Au reſte, de toutes les nations modernes, les Italiens ſont peut-être ceux qui ont rendu le plus d'hommage à leurs hommes illuſtres. Là auſſi comme ailleurs, le génie de ſon vivant fut quelquefois puni de ſa célébrité: mais ſouvent il reçut des récompenſes éclatantes; & toujours après ſa mort, on lui prodigua, pour l'honorer, les inſcriptions, les ſtatues, les mauſolées & les éloges. Dans le ſeizième ſiècle ſur-tout, on vit naître une foule d'ouvrages deſtinés à conſerver les noms de tous les Italiens célèbres. Chaque ville, chaque pays a voulu avoir la liſte de ſes grands hommes. Poëtes, peintres, ſculpteurs, philoſophes, ſavans dans les langues

anciennes, hiſtoriens, politiques, tout a été célébré, tout a eu ſa portion d'immortalité dans quelques lignes écrites au bas de leurs noms. Il eſt vrai que cette immortalité a été quelquefois un peu obſcure. Les hommages rendus à des contemporains ſont comme des traités que la vanité d'un ſiècle fait avec les ſiècles ſuivans, & que la poſtérité ne ratifie pas toujours. Mais lorſque ces honneurs ſont accordés à des hommes vraiment célèbres, ils ont droit d'intéreſſer dans tous les temps. Tels furent ceux qu'on rendit à la mémoire de Michel Ange, & qui peignent à la fois l'enthouſiaſme de ſon ſiècle & de ſa patrie pour les arts.

Cet artiſte fameux étoit mort à Rome, & le pape vouloit le faire enterrer avec la plus grande pompe dans l'égliſe de St. Pierre, qu'il avoit contribué à embellir par ſon génie *. Mais Florence, ſa patrie, ne

* On auroit pu alors mettre ſur ſon tombeau

put consentir à le céder. On ne l'auroit pas rendu; il fallut l'enlever. Il se fit une conspiration pour avoir son corps, comme il s'en est fait plus d'une fois pour s'emparer d'une ville. L'enlèvement réussit. Le souverain de Rome fut indigné: les Florentins soutinrent leurs droits avec courage. A l'approche du corps, tout le peuple sortit de Florence: à peine le cercueil pouvoit fendre la foule. On le déposa dans la principale église jusqu'à ce qu'on eût ordonné sa pompe funèbre. Jamais peut-être la cendre d'aucun souverain ne fut ensevelie avec de plus grands honneurs. On lui éleva un catafalque décoré de statues, d'em-

---

la même inscription qu'on a mise à Londres sur le tombeau de l'architecte (Wren) qui a bâti la célèbre église de S. Paul, & qui y est enterré. On s'est contenté de graver son nom sur une pierre avec ces mots, « tu cherches un monu» ment, regarde autour de toi ». *Si monumentum quæris, circumspice.*

blêmes & de peintures. L'égliſe entière & huit chapelles étoient décorées avec la même magnificence. Les époques les plus intéreſſantes de ſa vie y étoient repréſentées. On le voyoit député en ambaſſade vers Jules II; traité avec le plus grand reſpect par tous les princes de la maiſon de Médicis; converſant avec les papes, & aſſis à côté d'eux, tandis que les cardinaux & tous les courtiſans étoient debout; comblé d'honneurs à Veniſe, où la république & le doge l'envoyèrent complimenter à ſon arrivée. On le voyoit dans ſon école comme dans un temple, environné d'une foule d'enfans & de jeunes gens de tout âge, qui lui offroient les eſſais de leurs travaux; & lui, comme une divinité, leur communiquant pour ainſi dire le génie des arts. Pluſieurs figures animoient par leur mouvement cette décoration; le Génie ardent & les ailes déployées, une Minerve douce &

auſtère & qui mêloit le goût à la fierté, l'Etude méditant & dans un repos actif, la Proportion légère marquée par une des Graces, l'ame de Michel Ange, ſous l'emblême d'un Génie céleſte, s'élevant & ſemblant ſe perdre & ſe confondre dans des flots de lumière ; plus loin l'Envie ceinte de ſerpens, une vipère à la main, voulant vainement exhaler ſon poiſon ſur la Gloire; & la Haine enchaînée qui ſe débattoit, qui cherchoit, en frémiſſant, à ſe relever, & retomboit ſous ſes fers. Cependant une Renommée planoit ſur le cercueil, & ſembloit emporter la réputation & la gloire de Michel Ange vers les ſiècles à venir.

Telle fut une partie de cette décoration exécutée par les plus habiles peintres, ſtatuaires & architectes de la Toſcane. La pompe funèbre fut célébrée avec une magnificence digne de cet appareil. On étoit accouru de toutes les parties de l'Italie: c'étoit la

fête des talens & des arts, célébrée par la reconnoissance. Au milieu de ce concours, l'oraison funèbre de Michel Ange fut prononcée. L'orateur étoit le Varchi : il avoit la plus grande réputation ; & l'on regarda comme une partie considérable de la gloire de Michel Ange d'avoir pu être célébré par un homme si éloquent *. Bientôt après cette décoration passagère, destinée à orner une pompe funèbre d'un jour, on lui éleva un mausolée plus durable, & dont les marbres furent donnés par le grand duc. Ce mausolée subsiste encore ; mais les vrais monumens de la gloire de Michel Ange sont ses ouvrages, & sur-tout la fameuse coupole de St. Pierre. La jalousie des Florentins qui a disputé sa

* Léonard Salviati, jeune homme de vingt-deux ans, prononça aussi un discours en l'honneur de Michel-Ange & des Arts. Ces deux discours furent publiés avec une foule d'inscriptions & d'éloges en vers.

cendre, n'a pu enlever ce monument à Rome; & ſi ſa patrie jouit de ſon tombeau, Rome, où il a exécuté la plupart de ſes chefs-d'œuvre, jouit de ſon génie.

Aujourd'hui en Italie la diſtinction des oraiſons funèbres eſt réſervée, comme dans le reſte de l'Europe, à ceux qui ont eu des honneurs ou des places. C'eſt un dernier hommage rendu au pouvoir. A l'égard des vivans, rien de plus commun en Italie que les éloges; mais on les diſtribue en ſonnets: c'eſt pour la louange la monnoie courante du pays. Chacun la vend, la donne, l'achète, ou la reçoit. Il y en a pour tous les évènemens & toutes les fêtes. On loue également un bourgeois & un prince, les cardinaux & les femmes, des ſaints, des moines, des poëtes, des religieuſes, ceux qui ont quelque pouvoir dans ce monde, ou ceux qui n'en ont que dans l'autre. Tous ces

panégyriques en ſonnets, éternellement répétés, & éternellement oubliés, tombent les uns ſur les autres, comme la pouſſière dans un lieu où l'on marche. Au reſte, ces éloges ſont ſans conſéquence; on n'en eſt ni plus grand, ni plus petit pour les avoir ou faits ou reçus. C'eſt un effet de l'habitude & de la mode; c'eſt comme dans un autre pays une révérence ou un geſte de plus.

En Eſpagne on connoît le genre des oraiſons funèbres, mais nous ne connoiſſons point d'orateurs qui s'y ſoient diſtingués.

Ce genre ſeroit né en Allemagne, s'il n'avoit point été inventé ailleurs. Il paroît fait pour le pays où il y a le plus de rangs, de titres, de grandes, de moyennes ou de petites ſouverainetés, & où la vanité humaine attache le plus de prix à toutes les repréſentations de la grandeur, vraies ou fauſſes. Dans une académie célè-

bre d'Allemagne on a auſſi établi l'uſage des éloges pour les gens de lettres & les ſavans. Et, ce qui eſt un hommage rendu à notre langue, ces éloges ſe prononcent en françois. Nous en connoiſſons pluſieurs de Maupertuis. Ce philoſophe, né avec plus d'imagination que de profondeur, & qui peut-être avoit plus d'eſprit que de lumières; qui s'agita toute ſa vie pour être en ſpectacle, mais à qui il fut plus facile d'être ſingulier que d'être grand; qui courut après la renommée avec l'inquiétude d'un homme qui n'eſt pas sûr de la trouver; qui quitta ſa patrie parce qu'il n'étoit pas le premier dans ſa patrie; qui s'ennuya loin d'elle, parce qu'il n'avoit trouvé que le repos, & qu'il avoit perdu le mouvement & des ſpectateurs; qui trop jaloux peut-être des ſuccès de ſociétés, perdit la gloire en cherchant la conſidération; frappé de bonne heure de la grande célébrité de Fontenelle,

avoit cru devenir auſſi célèbre que lui en l'imitant. Il avoit comme Fontenelle voulu orner la philoſophie par les graces ; il chercha de même à copier ſa manière dans les éloges. Mais en imitant un autre, il fut au-deſſous de lui-même. Les défauts qui tiennent à la nature, ſont quelquefois piquans ; les beautés qu'on emprunte ſont preſque toujours ſans effet : il y manque pour ainſi dire l'aſſortiment & l'enſemble. C'eſt comme ſi un ſtatuaire ou un peintre vouloit jetter ſur le corps d'une Vénus la draperie d'une Minerve.

On a vu dans la même académie quelques éloges de ſavans & de gens de lettres, compoſés par un ſouverain. Cet exemple nous rappelle les temps où le même homme étoit orateur, poëte, faiſoit des loix, & gagnoit des batailles.

En Angleterre le genre des éloges eſt peu connu. La conſtitution même, qui

qui par-tout dirige la pente des esprits, s'oppose à ce genre de littérature. Comme tous les pouvoirs y sont balancés, il ne s'y élève jamais de puissance qui subjugue tout, & qui réunissant toutes les forces, entraîne aussi tous les hommages. Comme tous les droits des citoyens y sont fixés, le bonheur dont on y jouit paroît être l'ouvrage non d'un homme, mais de la loi. Comme la foiblesse n'a rien à craindre d'aucun pouvoir, elle n'a aucun pouvoir à flatter.

Ailleurs on loue le souverain; son caractère ou son génie fait le sort de sa nation. Là, le souverain mis presque toujours en mouvement par la nation, ne fait qu'exécuter la volonté générale. Il pourroit être grand comme particulier, & peu influer comme prince *. Peut-être même des qualités brillantes pourroient être suspectes à

* On peut citer en exemple Guillaume Prince d'Orange, devenu Roi d'Angleterre.

un peuple qui joint l'inquiétude à la liberté : car il peut calculer les forces d'une puiſſance qu'il connoît ; mais il ne peut calculer l'influence de l'activité & du génie.

Ailleurs on loue ceux qui gouvernent ſous le prince ; tout pouvoir trouve un culte. En Angleterre rarement le pouvoir impoſe à l'imagination ; ſouvent il eſt ſuſpect ; & ceux qui l'exercent, perdent par leur pouvoir même une partie des hommages qu'auroient mérités ou des talens ou des vertus.

Enfin il y a des pays où les voix ſe réuniſſent aiſément, parce que les intérêts y ſont les mêmes. Les eſprits & les ames, par la grande communication, y prennent la même couleur ; & tout s'y décide par certaines impreſſions rapides, auxquelles on aime à ſe livrer. Alors les opinions s'établiſſent comme les modes ; & on loue avec tranſport au-

jourd'hui ce qu'on oubliera demain. Mais dans un pays où des partis ſe choquent, où les opinions ont la même liberté que les caractères, où chacun a ſes ſens, ſes yeux, ſon ame, où la renommée a mille voix différentes, on doit admirer peu, eſtimer quelquefois, louer rarement. Enfin la louange en général paroît à cette nation fière & libre tenir toujours un peu à l'eſprit de ſervitude. Je ne parle pas de ces gazettes où des écrivains politiques, animés par une faction ou par leur propre caractère, vantent toutes les ſemaines, à tant par feuilles, un projet ou un homme. Je ne parle pas non plus des poëtes. Les poëtes en tout pays ſont une nation à part; & ils ſont panégyriſtes en Angleterre comme ailleurs. La ſeule différence, c'eſt que les poëtes anglois louent peut-être avec moins de délicateſſe & plus d'enthouſiaſme. Leur imagina-

tion ſolitaire & forte aggrandit les hommes comme les choſes.

On connoît le panégyrique de Cromwel par Waller. Ce Waller, après avoir combattu & ſignalé ſon zèle pour Charles I, après avoir ſouffert, pour la cauſe des rois, la priſon, l'exil, la perte d'une partie de ſes biens, & ſauvé à peine ſa tête de l'échafaud, eut la baſſeſſe de faire ſolliciter ſa grace auprès de ſon tyran, & la baſſeſſe plus grande encore de louer publiquement ſon oppreſſeur & le bourreau de ſon maître. Milton, du moins, montra plus de courage. Lui qui avoit ſervi Cromwel de ſon épée & de ſa plume, après le rétabliſſement de Charles II, garda le ſilence, & reſta pauvre & malheureux, ſans flatter ni prier. Je déſirerois que Waller, dans une cauſe plus juſte, eût fait de même. On doit ſuppoſer qu'il fut ébloui par les qualités du Pro-

tecteur, & qu'il pardonna ſes malheurs à celui qui régnoit en grand homme. Ce qui nous le feroit croire, c'eſt qu'il loua encore le tyran après ſa mort. On a de lui un éloge funèbre de Cromwel, plein d'imagination & de grandeur. Le même homme loua enſuite Charles II. On connoît le reproche que lui fit le roi, & ſa réponſe *.

Les Anglois ont pluſieurs autres panégyriques en vers. Leurs fameux poëtes ſe ſont exercés dans ce genre. Dryden en a conſacré un à une Angloiſe célèbre par ſes vertus ; & Thompſon a fait un éloge funèbre de Newton. Comme cet ouvrage eſt peu connu parmi nous, qu'il me ſoit permis d'en citer la fin. Thompſon, après avoir décrit toutes les découvertes de ce grand homme ſur la gravitation, ſur les comètes, ſur la lu-

*Vous avez mieux fait pour Cromwel, lui dit le Prince. Sire, dit Waller, nous autres poëtes nous réuſſiſſons mieux dans les fictions que dans les vérités.

mière, sur les couleurs, sur la chronologie, après avoir peint la douceur de ses mœurs, & l'élévation tranquille & calme de son caractère, s'interrompt tout-à-coup. » N'entends-je » pas, dit-il, une voix semblable à » celle qui annonce les grandes ré- » volutions sur la terre? *C'en est fait,* » *j'ai rempli ma tâche, & ma car-* » *rière est achevée.* Cette voix reten- » tit dans l'univers, & Newton meurt. » Arrêtez, s'écrie le poëte; que de » foibles larmes ne coulent pas pour » lui; c'est sur la tombe de la beauté, » de la jeunesse & de l'enfance qu'il » faut pleurer; c'est là qu'il faut porter » vos chants funèbres: mais Newton » veut d'autres hommages ». Puis tout-à-coup il s'écrie: » Honneur de » la grande Bretagne, ô grand hom- » me, soit qu'assis dans les cieux tu » t'entretiennes avec leurs habitans, » soit que porté sur l'aile rapide des » génies célestes tu voles à la suite de

» ces ſphères immenſes qui roulent
» dans l'eſpace, comparant dans ta
» marche les êtres avec les êtres, perdu
» dans les raviſſemens, & livré aux
» tranſports de la reconnoiſſance pour
» les lumières que l'Etre ſuprême avoit
» verſées dans ton ame; oh! regarde
» en pitié ce foible genre humain que
» tu viens de quitter; élève l'eſprit de
» ce bas univers; préſide à ton pays;
» ranime ſes talens, & corrige ſes
» mœurs. Quoiqu'avilie & corrom-
» pue, c'eſt l'Angleterre qui t'a vu
» naître: elle ſe glorifie de ton nom;
» elle t'offre pour modèle à ſes en-
» fans. Un jour, ô grand homme, ta
» cendre ranimée reprendra une ſe-
» conde vie, lorſque le temps ne ſera
» plus. En attendant, ſois le génie de
» ta patrie, tandis que ta pouſſière
» ſacrée dort avec celle des rois, &
» qu'elle daigne honorer leurs tom-
» beaux ». C'eſt avec cet enthouſiaſme

que les Anglois louent leurs grands hommes.

Ce même Thompſon a compoſé un éloge funèbre en l'honneur du lord Talbot, qui avoit été ſon bienfaiteur & ſon ami. Ce panégyrique offre auſſi des beautés. Il eſt adreſſé au fils du mort; & voici comme il commence: » Milord, tandis qu'avec la nation tu » pleures un ami & un père, permets » à ma muſe de verſer ſur la tombe de » Talbot des vers ſortis de mon cœur » & dictés par la vérité. Ma muſe, tu » le ſais, dès long-temps s'eſt chargée » du double emploi de louer le mé- » rite mort, d'humilier l'orgueil vi- » vant. Sa tâche généreuſe commence » où l'intérêt finit, &c. ». Dans un endroit où il parle de la protection que Talbot donnoit aux arts: » Bien » différent, dit-il, de ces hommes » vains qui, uſurpant le nom de pro- » tecteur qu'ils aviliſſent, oſent ſacri-

» fier un homme de mérite à leur or-
» gueil, & répandre la rougeur de la
» honte ſur un front honnête; quand
» il accordoit une grace, c'étoit une
» dette qu'il ſembloit payer au mé-
» rite, à la nation, & à l'Etre qui eſt
» la ſource éternelle de tout bien. Les
» muſes reconnoiſſantes avouent un
» tel protecteur; mais leur noble fierté
» rejette avec dédain les ſecours faſ-
» tueux que leur offre quelquefois la
» main inſultante de la vanité »; &
à la fin: » Pardonne, ombre immor-
» telle! (ſi quelque choſe de cette
» pouſſière de la terre peut encore
» monter juſqu'à toi) pardonne un
» vain éloge inutile à ta gloire. Que
» dis-je? non rien n'eſt vain de ce que
» la reconnoiſſance inſpire. D'ailleurs
» ma muſe acquitte un devoir; elle
» rend ce qu'elle doit à la vertu, à la
» patrie, au genre humain, à la na-
» ture immortelle & ſouveraine qui
» lui a donné, comme à ſa prêtreſſe,

» la charge honorable de chanter des » hymnes en l'honneur de tout ce » qu'elle forme de grand & de beau » dans l'univers ».

On voit quel eſt le ton & la nobleſſe de ces éloges; la vigueur d'ame qui y règne, vaut bien notre délicateſſe & notre goût. Ce goût, ſi néceſſaire, mais quelquefois ſi incertain, eſt la faux qui retranche, mais n'eſt pas la ſève qui fait produire. Un ſentiment énergique & noble vaut mieux qu'une beauté exacte & froide. Si un Spartiate eût daigné écrire, j'euſſe préféré ſon éloquence à celle d'Athènes.

Le génie du Czar Pierre, qui a porté les ſemences de tous les arts en Ruſſie, y a fait naître auſſi l'éloquence. Nous avons un panégyrique de ce grand homme, en Langue Ruſſe, qui mérite d'être connu. Il eſt de M. Lomanoſoff, écrivain original dans ſon pays, & qui juſqu'à préſent a le plus honoré ſa nation. Voici quelques traits

de cet éloge. On y trouvera cette teinte de poéſie qui convient au genre, & encore plus à un peuple à peine civiliſé, où le génie même doit avoir plus de ſenſations que d'idées. » Supposez, dit l'orateur, un Moſcovite » ſorti de ſa patrie avant les entrepri- » ſes de Pierre le Grand ; ſuppoſez » qu'il ait habité au-delà des mers, » dans des climats où le nom & les » projets du Czar n'aient pas péné- » tré. A ſon retour, que penſeroit le » voyageur, en trouvant dans ſon » pays les arts établis, de nouveaux » habillemens, des mœurs nouvelles, » architecture, maiſons, citadelles, » villes, loix, uſages, coutumes, » tout enfin juſqu'au cours des fleuves » & aux bornes de la mer, changé » dans cet empire. Ne croiroit-il pas » ou que ſon abſence a duré des ſiè- » cles, ou que le genre humain s'eſt » réuni pour créer en ſi peu d'années » tant de merveilles, ou que ce ſpec-

» tacle étonnant n'eſt que l'effet &
» l'illuſion d'un ſonge ?

Ailleurs il perſonifie la Ruſſie qui triſte & ſanglante, apparoît aux yeux du Czar pendant ſes voyages. Elle l'appelle, elle lui tend les bras. » Re-
» viens, ayes pitié de mes malheurs.
» Des traîtres me déchirent, des bri-
» gands me déſolent ». Le héros ſenſible à ces accens, revole vers elle. Il le peint enſuite combattant au-dehors & tour-à-tour la Suède, la Pologne, la Crimée, la Turquie, la Perſe ; au dedans, les ſtrelitz, les fanatiques, les patriarches & les coſaques ; dans ſa propre maiſon, les incendies, les empoiſonnemens & les aſſaſſinats : il peint ſur-tout ſon activité prodigieuſe. » Que de courſes,
» de trajets, de voyages ! La Duna
» & le Niéper, le Volga & le Tanaïs,
» la Viſtule & l'Oder, l'Elbe & le
» Danube, la Seine, la Tamiſe & le
» Rhin ont tour-à-tour dans leurs

» eaux réfléchi ſon image. Les quatre
» mers qui bornent cet empire, té-
» moins de ſes exploits, ſe ſont tour-
» à-tour courbées ſous le poids de ſes
» flottes. Parcourez des pays innom-
» brables; par-tout vous trouverez
» des traces de ſes pas. C'eſt ici qu'il
» s'arrêta après un voyage de cinq
» cents lieues; à cette ſource d'eau il
» étancha ſa ſoif; dans cette plaine il
» rangea lui-même ſon armée en ba-
» taille; dans cette forêt il marqua
» avec la hache les chênes qu'il fal-
» loit abattre pour conſtruire des
» vaiſſeaux. Ici il travailla comme un
» ſimple artiſan; là, il écrivit des loix;
» plus loin il traça des plans de conſ-
» truction pour une flotte. Voici les
» ports que ſa main a creuſés; voilà
» les fortereſſes qu'il a bâties; c'eſt
» ici qu'il arrêta le ſang qui couloit
» de la bleſſure d'un de ſes ſujets. Sem-
» blable à l'aſtre qui éclaire le monde,
» ſemblable à la mer agitée ſans ceſſe

» par le flux & le reflux, ce héros a » été pour ſes peuples dans un mou- » vement éternel. Mille ans de vie » ſuffiroient à peine à tant de tra- » vaux ; & ſa vie a été ſi courte ! ». Ce diſcours finit par une apoſtrophe à l'ame du Czar qui eſt ſans doute dans les cieux, d'où l'orateur le prie de veiller ſur ſon empire. Il faut convenir qu'il y a dans la plûpart de ces morceaux, le ton d'une vraie & noble éloquence. Lorſque, il y a cent ans, la Ruſſie étoit à peine connue, que les deſcendans des anciens Scythes étoient encore à demi ſauvages, & que le lieu où eſt aujourd'hui ſituée leur capitale, n'étoit qu'un déſert, on ne s'attendoit pas alors qu'avant la fin du ſiècle, l'éloquence dût y être cultivée ; & qu'un Scythe, au fond du golfe de Finlande, & à quinze degrés au delà du Pont-Euxin, prononceroit un tel panégyrique dans une Académie de Pétersbourg. On ne s'attendoit pas

davantage qu'en 1771 un orateur prononçât sur le tombeau même du Czar Pierre un remerciement à l'ame de ce grand homme, pour une victoire remportée par une flotte Russe dans la Méditérannée, & au milieu des isles de l'Archipel. Cette idée digne des anciens Grecs, qui croyoient que le génie des grands hommes veilloit toujours au milieu d'eux, & que leur ame étoit présente parmi leurs concitoyens pour animer & soutenir leurs travaux, est peut-être le plus bel hommage qui ait été rendu au Législateur de la Russie. Par un hasard singulier, l'orateur se nommoit Platon ; & l'on dit que son éloquence ne le rendoit pas indigne de porter ce nom célèbre. Ainsi les arts font le tour du monde. Ce n'est plus le Scythe Anacharsis qui voyage dans Athènes ; ce sont les arts même de la Grèce qui semblent voyager chez les Scythes. Les Russes ont un esprit facile & sou-

ple ; leur langue eſt, après l'Italien, la langue la plus douce de l'Europe ; & ſi une légiſlation nouvelle élevant les eſprits, fait diſparoître enfin les longues traces du deſpotiſme & de la ſervitude ; ſi elle donne au corps même de la nation une ſorte d'activité qui n'a été juſqu'à préſent que dans les Souverains & la Nobleſſe ; ſi de grands ſuccès continuent à frapper, à réveiller les imaginations, & que l'idée de la gloire nationale faſſe naître pour les particuliers l'idée d'une gloire perſonnelle ; alors le génie qu'on y a vu plus d'une fois ſur le trône, deſcendra peu-à-peu ſur l'empire ; & les arts même d'imagination, tranſplantés dans ces climats, pourront peut-être y prendre racine, & être un jour cultivés avec ſuccès.

CHAPITRE XXXVIII & dernier.

Du genre actuel des Eloges parmi nous; ſi l'éloquence leur convient, & quel genre d'éloquence.

EN ſuivant l'hiſtoire des éloges, & cette branche de la littérature depuis les Egyptiens & les Grecs juſqu'à nous, on a pu remarquer les changemens que ce genre a éprouvés, les temps où il a été le plus commun, l'uſage ou l'abus qu'on en a fait, & les différentes formes que la politique, ou la morale, ou la baſſeſſe, ou le génie lui ont données. On a vu des ſiècles où c'étoit preſque le ſeul genre; & ces ſiècles étoient ceux de l'oppreſſion ou des ſuccès, ceux de la tyrannie ou de la grandeur d'un maître. On a vu dans toutes les républiques l'honneur des éloges réſervé pour les

morts, dans les monarchies cet honneur prodigué aux vivans; le délire de la louange à Rome, ſous Auguſte & ſous Conſtantin; à Bizance, ſous une foule d'Empereurs oubliés; en France, ſous Richelieu & ſous Louis XIV. Depuis un demi-ſiècle, il s'eſt fait parmi nous une eſpèce de révolution: on apprécie mieux la gloire; on juge mieux les hommes; on diſtingue les talens des ſuccès; on ſépare ce qui eſt utile de ce qui eſt éclatant & dangereux; on ne pardonne pas le génie ſans la vertu; on reſpecte quelquefois la vertu ſans la grandeur; on perce enfin à travers les dignités pour aller juſqu'à l'homme. Ainſi peu à peu il s'eſt formé dans les eſprits un caractère d'élévation, ou plutôt de juſtice. Les ames nobles, en ſe comparant aux ames viles de tous les états, ſe ſont miſes à leur place. De-là on proſtitue moins l'éloge. Ceux même qui pourroient être corrompus

& lâches, ſont arrêtés par l'opinion; & la peur de la honte les ſauve au moins de la baſſeſſe. D'ailleurs un goût de vérité général s'eſt répandu. Moins il y en a dans nos mœurs, plus on en exige dans les écrits. Le mot célèbre de Mallebranche, *qu'eſt-ce que cela prouve?* eſt preſque le mot du ſiècle. Les panégyriques doivent donc être tombés: on lit beaucoup moins d'oraiſons funèbres: les dédicaces deviennent rares; elles ne s'ennobliſſent que lorſque la philoſophie ſait parler avec dignité à la grandeur, ou lorſque la reconnoiſſance s'entretient avec l'amitié. Hors de là, c'eſt preſqu'un ridicule égal de les faire ou de les recevoir. On ne voit plus ni prologues d'opéra ſur les princes, ni odes pindariques ſur les grandes vertus d'un héros que perſonne ne connoît. Enfin les complimens & les harangues auxquelles eſt condamné un homme en place, & où on doit lui prouver

méthodiquement qu'il eſt un très-grand homme, ſont mis par lui-même au rang des fables ennuyeuſes. L'homme d'eſprit en rit; le ſot même n'oſe plus les croire. Mais la même raiſon qui a dû faire tomber tous ces genres d'éloges déclamés ou chantés, écrits ou parlés, ou ridicules, ou ennuyeux, ou vils, ou du moins très-inutiles à tout le monde, excepté à celui à qui on les paye, a dû au contraire accréditer les panégyriques des grands hommes qu'on peut louer ſans honte, parce qu'on les loue ſans intérêt, & qui, dans des temps plus heureux, ayant ſervi l'humanité & l'état, offrent de grandes vertus à nos mœurs, ou de grands talens à notre foibleſſe. Auſſi ce genre eſt aujourd'hui plus commun qu'il ne l'a jamais été. On ſait que l'Académie Françoiſe ſubſtitua, il y a près de quinze ans, ces ſortes d'éloges à ſes anciens ſujets. Elle crut qu'il valoit mieux préſenter la vertu

en action, que des lieux communs de morale, ſouvent uſés. Tout a imité cet exemple. On a propoſé l'éloge de Leibnitz à Berlin, comme celui de Deſcartes à Paris; nous avons vu annoncer tour-à-tour l'éloge de Duqueſne à Marſeille, celui du grand Corneille à Rouen, celui du bon & de l'immortel Henri IV à la Rochelle. Il eſt à ſouhaiter que l'on continue ainſi les éloges de nos grands hommes. Là tous les états & tous les rangs trouveroient des modèles. Les vrais citoyens déſireroient d'y obtenir une place. Cet honneur parmi nous ſuppléeroit aux ſtatues de l'ancienne Rome, aux arcs de triomphe de la Chine, aux mauſolées de Weſtminſter. Eh quoi, chez toutes les nations éclairées il y a eu des honneurs pour la mémoire des grands hommes; & nous qu'avons-nous fait pour les nôtres? La ſeule ſtatue de Sully qui exiſte, eſt dans un château au fond

d'une province ; & l'on a dédaigné, il y a trois ans, la générosité qui en faisoit un présent à la patrie. On vient de relever avec éclat dans Stocholm un monument érigé il y a cent ans en l'honneur de Descartes ; & parmi nous une simple pierre dans une église apprend où il repose. Molière obtint à peine la sépulture. Qui sait où est la cendre de Corneille ? En quel endroit puis-je aller pleurer sur la tombe de l'Hopital ? Le général qui sauva la France à Denain, déposé depuis près de quarante années dans un pays étranger, attend encore qu'on transporte ses dépouilles & ses restes dans le pays qu'il a sauvé. Catinat, le plus vertueux des hommes, est enseveli sans pompe dans un village ; & avant qu'une compagnie savante eût proposé aux orateurs l'éloge de Fénelon, & qu'elle eût couronné un ouvrage éloquent, quels honneurs rendus à ce grand homme avoient consolé son

ombre des disgraces & de l'exil? Nation impétueuse & légère, ardente à nos plaisirs, occupée toujours du présent, oubliant bientôt le passé, parlant de tout, & ne nous affectant de rien, nous regardons avec indifférence tout ce qui est grand; & quelquefois un ridicule est tout le salaire d'une action généreuse, ou d'un service rendu à l'état & à nous. C'est au petit nombre des hommes vraiment sensibles, & à qui la nature n'a pas refusé ce recueillement de l'ame qui porte aux grandes choses & les fait aimer, c'est à eux à célébrer la vertu, à honorer le génie. Qu'ils opposent à l'injustice d'un moment la justice des siècles. Que l'homme de mérite, éclipsé par l'intrigue, & persécuté par la haine, sache en mourant que son nom du moins sera vengé. Alors il descendra dans la tombe avec moins de douleur, & ses yeux prêts

à ſe fermer pourront n'être pas condamnés à verſer des larmes.

On ne peut donc douter que ces ſortes d'éloges ne ſoient utiles ; mais on peut demander comment & dans quel genre ils doivent être écrits. Des hommes eſtimables penſent que les meilleurs modèles de ces ſortes d'ouvrages ſont ou les vies des hommes illuſtres de Plutarque, ou les éloges des ſavans de Fontenelle ; c'eſt-à-dire qu'ils voudroient un ſimple éloge hiſtorique, mêlé de réflexions, ſans qu'on ſe permît jamais ni le ton, ni les mouvemens de l'éloquence. Ils ſont perſuadés que l'écrivain borné au rôle d'hiſtorien-philoſophe, doit mieux voir & mieux peindre ce qu'il voit ; qu'en cherchant moins à en impoſer aux autres, il en impoſe moins à lui-même ; que celui qui veut embellir, exagère ; qu'on perd du côté de l'exacte vérité tout ce qu'on gagne du côté de

la

la chaleur ; que pour être vraiment utile, il faut préſenter les foibleſſes à côté des vertus ; que nous avons plus de confiance dans des portraits qui nous reſſemblent ; que toute éloquence eſt une eſpèce d'art dont on ſe défie ; & que l'orateur, en ſe paſſionnant, met en garde contre lui les eſprits ſages qui aiment mieux raiſonner que ſentir.

Voilà les raiſons qu'on apporte pour bannir l'éloquence des éloges des grands hommes. Mais ne peut-on pas répondre que ces ſortes d'ouvrages étant moins des monumens hiſtoriques, que des tableaux faits pour réveiller de grandes idées ou de grands ſentimens, il ne ſuffit pas de raconter à l'eſprit, il faut, ſi l'on peut, parler à l'ame & l'intéreſſer fortement ? Pour peu qu'un lecteur ſoit inſtruit, les faits qui concernent les grands hommes, lui ſont connus. Que lui apprenez-vous donc par un éloge ? rien. Mais par la manière dont vous préſentez les

faits, dont vous les développez, dont vous les rapprochez les uns des autres, par les grandes actions comparées aux grands obſtacles, par l'influence d'un homme ſur ſa nation, par les traits énergiques & mâles avec leſquels vous peignez ſes vertus, par les traits touchans ſous leſquels vous montrez la reconnoiſſance ou des particuliers ou des peuples, par le mépris & l'horreur que vous répandez ſur ſes ennemis, enfin par les retours que vous faites ſur votre ſiècle, ſur ſes beſoins, ſur ſes foibleſſes, ſur les ſervices qu'un grand homme pourroit rendre, & qu'on attend ſans eſpérer, vous excitez les ames, vous les réveillez de leur léthargie, vous contribuez du moins à entretenir encore dans un petit nombre l'enthouſiaſme des choſes honnêtes & grandes. Et croyez-vous produire ces effets ſans éloquence? Sera-ce après la lecture d'un éloge froidement hiſtorique que

l'on tombera dans cette rêverie profonde qui accompagne les impreſſions fortes ? Sera-ce alors que l'on deſcendra dans ſoi-même, que l'on interrogera ſa vie, que l'on ſe demandera ce que l'on a fait de grand ou d'utile, que l'on prendra la réſolution de ſe conſacrer enfin à des travaux pour l'état ou pour ſoi-même, que le fantôme de la poſtérité qui n'exiſtoit point pour l'ame indifférente, ſe réaliſera enfin à ſes yeux, & qu'elle conſentira à mépriſer la fortune, à irriter l'envie ? Non ; l'homme froid & tranquille laiſſe la même tranquillité à tout ce qui l'entoure. C'eſt la loi générale. Imaginez la nature ſans mouvement : tout eſt mort ; plus de communication ; l'univers n'eſt qu'un aſſemblage de maſſes iſolées, & de corps ſans action, éternellement ſéparés & éternellement immobiles. Il en eſt de même des ames. Le ſentiment eſt ce qui les agite & les remue ; il circule comme le mouve-

ment; il a ſes loix comme le choc des corps. Peignez donc avec force tout ce que vous voulez m'inſpirer. Voulez-vous m'élever? ayez de la grandeur. Voulez-vous me faire admirer les vertus, les travaux, les grands ſacrifices? déployez vous-même cette admiration qui me frappe & qui m'étonne. Que dis-je? Si vous n'avez ces ſentimens dans le cœur, êtes-vous digne de peindre les grands hommes? y réuſſirez-vous? Pour remplir cette tâche, il faut avoir été fortement ému au récit des grandes actions; il faut ſouvent dans le ſilence de la nuit avoir interrompu ſes lectures par des cris involontaires; il faut plus d'une fois avoir ſenti ſa paupière humide des larmes de l'attendriſſement; il faut avoir éprouvé l'indignation que donne le crime heureux; il faut avoir ſenti le mépris des foibleſſes & de tout ce qui dégrade. Et ſi votre ame eſt ainſi affectée, pourrez-vous vous reſtreindre

au détail hiſtorique des faits, & à quelques réflexions inanimées? Ne faudra-t-il pas que le ſentiment qui eſt dans votre ame, ſe répande? En peignant de grandes choſes, ne ſentirez-vous pas le contraſte des choſes viles? en parlant des maux, ne vous attendrirez-vous pas ſur ceux qui les ont ſoufferts? N'évoquerez-vous pas quelquefois le génie de la bienfaiſance & de l'humanité ſur les hommes malheureux? Ne verra-t-on pas quelquefois ſur vos lignes tracées en déſordre l'empreinte des larmes que votre œil aura laiſſé tomber en les écrivant? Malheur à vous, ſi les intérêts des états, ſi les maux des hommes, ſi les remèdes à ces maux, ſi la vertu, ſi le génie, ſi tout ce qu'il y a de grand & de noble, vous laiſſe ſans émotion, & ſi en traitant tous ces objets vous pouvez vous défendre à vous-même d'être éloquent!

Je ſais qu'il y a beaucoup de diffé-

rence entre l'orateur qui parle, & l'écrivain qui ne doit être que lu. Le premier peut & doit être plus aiſément paſſionné. Une grande aſſemblée élève l'ame. Les ſentimens paſſent de l'orateur au peuple, & reviennent du peuple à l'orateur. Ces milliers d'hommes ſur leſquels il agit, réagiſſent ſur lui. D'ailleurs ſon ton, ſes yeux, ſa voix, tous ſes mouvemens, de concert avec la paſſion qui l'anime, perſuadent que cette paſſion eſt vraie. Il frappe, il agite les ſens ; & c'eſt ainſi qu'il s'empare de l'ame & qu'il la trouble. Mais pour l'écrivain tout eſt calme. On le lit en ſilence. Chaque homme avec qui il converſe eſt iſolé. Le ſentiment eſt ſolitaire. L'orateur lui-même eſt abſent : ni les inflexions de ſa voix, ni les traits de ſon viſage, ne vous atteſtent la vérité de ce qu'il dit. Des ſons tracés, des caractères muets ſont la ſeule communication qu'il y ait entre vous & lui : il n'y a

que ſa penſée qui parle à la vôtre. L'effet de cette éloquence, on ne peut ſe le diſſimuler, eſt donc plus difficile, & le ſuccès plus incertain.

D'ailleurs il y a des pays & des ſiècles où l'éloquence par elle-même doit moins réuſſir. Ainſi les Grecs, plus animés par leur climat, devoient être plus ſenſibles à l'éloquence que les Romains; & les Romains, plus que tous les peuples ſeptentrionaux de l'Europe. Mais ſi un peuple a des mœurs frivoles & légères; ſi au lieu de cette ſenſibilité profonde qui arrête l'ame & la fixe ſur les objets, il n'a qu'une eſpèce d'inquiétude active qui ſe répande ſur tout ſans s'attacher à rien; ſi à force d'être ſociable, il devient tous les jours moins ſenſible; ſi tous les caractères originaux diſparoiſſent pour prendre une teinte uniforme & de convention; ſi le beſoin de plaire, la crainte d'offenſer, & cette exiſtence d'opinion qui aujour-

d'hui eſt preſque la ſeule, étouffe ou réprime tous les mouvemens de l'ame; ſi on n'oſe ni aimer, ni haïr, ni admirer, ni s'indigner d'après ſon cœur; ſi chacun par devoir eſt élégant, poli & glacé; ſi les femmes même perdent, tous les jours, de leur véritable empire; ſi à cette ſenſibilité ardente & généreuſe qu'elles ont droit d'inſpirer, on ſubſtitue un ſentiment vil & foible; ſi les évènemens heureux ou malheureux ne ſont qu'un objet de converſation, & jamais de ſentiment; ſi le vuide des grands intérêts rétrécit l'ame, & l'accoutume à donner un grand prix aux petites choſes, que deviendra l'éloquence chez un pareil peuple? Rien de ſi ridicule qu'un homme paſſionné dans un cercle d'hommes froids. L'ame qui a de l'énergie fatigue celle qui n'en a pas; & pour s'attendrir ou s'élever avec les autres, il faut être accoutumé à ſentir avec ſoi-même. A ces cauſes ou poli-

tiques ou morales s'en joignent encore d'autres. Notre ſiècle eſt généralement tourné vers l'eſprit de diſcuſſion ; & ce genre d'eſprit, occupé ſans ceſſe à comparer des idées, doit nuire un peu à la vivacité des ſentimens. D'ailleurs il faut des choſes nouvelles pour ébranler l'imagination ; & preſque tous les grands tableaux ont été épuiſés par les orateurs de tous les ſiècles. Ce qui eût produit autrefois un grand effet, n'eſt plus aujourd'hui que lieu commun. Enfin en voulant faire un art de l'éloquence on a nui à l'éloquence même. Toutes les manières pathétiques & fortes dont les gens à paſſions s'expriment, ont été rangées ſous une nomenclature aride de figures. Qu'un homme ſe livre à un de ces mouvemens, l'effet eſt prévu, il ne produit rien. On croit voir quelqu'un qui s'échaffaude pour étonner ; & cette eſpèce d'appareil fait rire. Quelques hommes même ont

pris ces formules pour de l'éloquence : autre ſource de ridicule. Les mauvais orateurs ont décrédité les bons, à peu près comme les charlatans font tort à la médecine, & les verſificateurs aux poëtes. Faut-il donc renoncer à l'éloquence ? Non ſans doute ; mais ce ſont autant de raiſons pour s'attacher à bien diſtinguer la vraie de la fauſſe. D'abord il n'y a point d'éloquence ſans idées. Si donc en célébrant les grands hommes, vous voulez être mis au rang des orateurs, il faut avoir parcouru une ſurface étendue de connoiſſances ; il faut avoir étudié & dans les livres & dans votre propre penſée quelles ſont les fonctions d'un général, d'un légiſlateur, d'un miniſtre, d'un prince ; quelles ſont les qualités qui conſtituent ou un grand philoſophe, ou un grand poëte ; quels ſont les intérêts & la ſituation politique des peuples ; le caractère ou les lumières des ſiècles ; l'état des arts, des

ſciences, des loix, du gouvernement; leur objet & leurs principes; les révolutions qu'ils ont éprouvées dans chaque pays; les pas qui ont été faits dans chaque carrière; les idées ou oppoſées ou ſemblables de pluſieurs grands hommes; ce qui n'eſt que ſyſtême, & ce qui a été confirmé par l'expérience & le ſuccès; enfin tout ce qui manque à la perfection de ces grands objets qui embraſſent le plan & le ſyſtême univerſel de la ſociété.

Mais ces connoiſſances ne ſont encore que générales, il vous en faut de plus particulières. Le peintre, avant de manier le crayon, conçoit ſes figures, étudie leurs attitudes. Méditez donc ſur l'ame & le génie de celui que vous voulez louer; ſaiſiſſez les idées qui lui ſont propres; trouvez la chaîne qui lie enſemble ou ſes actions ou ſes penſées; diſtinguez le point d'où il eſt parti & celui où il eſt arrivé; voyez ce qu'il a reçu de ſon ſiècle & ce qu'il y

a ajouté; marquez ou les obſtacles ou les cauſes de ſes progrès; & devinez l'éducation de ſon génie. Ce n'eſt pas tout: obſervez l'influence de ſon caractère ſur ſes talens, ou de ſes talens ſur ſon caractere; en quoi il a été original & n'a reçu la loi de perſonne; en quoi il a été ſubjugué ou par l'habitude la plus invincible des tyrannies, ou par la crainte de choquer ſon ſiècle, crainte qui a corrompu tant de talens, ou par l'ignorance de ſes forces, genre de modeſtie qui eſt quelquefois le vice d'un grand homme. Mais ſur-tout démêlez, s'il eſt poſſible, quelle eſt l'idée unique & primitive qui a ſervi de baſe à toutes ſes idées; car preſque tous les hommes extraordinaires dans la légiſlation, dans la guerre, dans les arts, imitent la marche de la nature, & ſe font un principe unique & général dont toutes leurs idées ne ſont que le développement. Cette connoiſſance, cette méditation profonde vous

donnera le plan & le deſſein de votre ouvrage. Alors, il en eſt temps, prenez la plume. Faites agir ou penſer les grands hommes; vous verrez naître vos idées en foule; vous les verrez s'arranger, ſe combiner, ſe réfléchir les unes ſur les autres; vous verrez les principes marcher devant les actions, les actions éclairer les principes, les idées ſe fondre avec les faits, les réflexions générales ſortir ou des ſuccès, ou des obſtacles, ou des moyens; vous verrez l'hiſtoire, la politique, la morale, les arts & les ſciences, tout ce ſyſtême de connoiſſances liées dans votre tête, féconder à chaque pas votre imagination, & joindre par-tout aux idées principales une foule d'idées acceſſoires. Croit-on en effet que dans toutes les beautés ou de la nature ou de l'art ce ſoit l'idée d'un ſeul & même objet, ou une ſenſation ſimple qui nous attache? Nos plaiſirs, comme nos peines, ſont compoſés. L'idée

principale en attire à elle une foule d'autres qui s'y mêlent, & en augmentent l'impreſſion. Celui qui, ſans s'écarter, & en rempliſſant toujours ſon but, ſaura donc le plus ſemer d'idées acceſſoires ſur ſa route, ſera celui qui attachera l'eſprit plus fortement. C'eſt là le ſecret de l'orateur, du poëte, du ſtatuaire & du peintre. Conſultez les hommes de génie en tout genre; voyez les grandes compoſitions dans les arts. Un artiſte eſt appellé à ſix cents lieues de Paris; il va dans Pétersbourg élever un monument au fondateur de la Ruſſie. Se contentera-t-il de fondre la ſtatue coloſſale d'un héros, & d'imiter parfaitement ſes traits? Non ſans doute; il tâchera encore de réveiller dans l'ame de la poſtérité qui doit contempler ce monument, l'idée de tous les obſtacles qu'un grand homme eut à vaincre, l'idée de ſon courage & de ſa vigilance, l'idée de l'envie & de la haine, qui dans tout

pays s'acharnent après les grands hommes. Il ne placera donc point son héros sur un froid piedestal ; on le verra sur un rocher escarpé qui lui sert de base, poussant à toute bride un cheval fier & vigoureux qui gravit au sommet du rocher ; & delà il paroîtra étendre sa main sur son empire. La partie du rocher qu'il aura parcourue, offrira l'image d'une campagne cultivée ; celle qui lui restera à franchir, sera encore brute & sauvage. Cependant un serpent à demi-écrasé & ranimant ses forces, s'élancera pour piquer les flancs du cheval, & tâcher, s'il le peut, d'arrêter la course du héros. Peintres des grands hommes, voilà votre modele. Qu'une foule d'idées se joigne à l'idée principale, & l'embellisse. Indiquez souvent plus que vous n'exprimerez. L'esprit aime surtout les idées qu'il paroît se créer à lui-même. Plus vous ferez penser, & plus l'espace qu'on parcourra avec

vous s'aggrandira. Ceſt par le nombre de ſes idées que l'ame vit, qu'elle exiſte : en liſant l'ouvrage le plus court, elle peut donc avoir un ſentiment plus vif & plus répété d'elle-même, qu'en parcourant des volumes entiers.

Mais le nombre des idées ne ſuffit pas pour l'éloquence : il en fait la ſolidité & la force ; c'eſt le ſentiment qui en fait le charme. Lui ſeul donne à l'ouvrage cet heureux degré de chaleur qui attire l'ame & l'intéreſſe, & la précipite toujours en avant ſans qu'elle puiſſe s'arrêter. Vous n'ignorez point qu'il y a entre les idées deux eſpèces de liaiſon, l'une métaphyſique & froide, & qui conſiſte dans un enchaînement de rapports & de conſéquences ; celle-là n'eſt que pour l'eſprit : l'autre eſt pour l'ame, & c'eſt elle ſeule qui en a le tact ; elle eſt produite par un ſentiment général qui circule d'une idée à l'autre, qui les

unit, qui les entraîne toutes enſemble comme une ſeule & même idée, & ne permet jamais de voir ni où l'eſprit s'eſt repoſé, ni d'où il a repris ſon élan & ſa courſe. Cette liaiſon intime, cette rapidité qui fait une grande partie de l'éloquence, ne peut naître que d'une ame ardente & ſenſible, & fortement affectée de l'objet qu'elle veut peindre. Mais il faut ſavoir quels ſont les objets qui ont le droit d'affecter l'ame, & juſqu'où elle doit l'être. Si on ſe paſſionne pour ce qui ne le mérite pas, on eſt froid; ſi on paſſe le but, on eſt ridicule. Comment poſer ces barrières? qui fixera la limite où le ſentiment doit s'arrêter pour être vrai? Nous avons déja vu qu'il y a des peuples moins ſuſceptibles de ſentiment que d'autres. Ce qui eût tranſporté d'admiration & fait palpiter de plaiſir un habitant de Lacédémone, n'eût pas même fixé l'attention d'un Sybarite. Il y a la même

différence entre les hommes. En général, l'être vertueux & moral s'affectera bien plus que celui qui eſt ſans principes; le malheureux, plus que celui qui jouit de tout; le ſolitaire, plus que l'homme du grand monde; l'habitant des provinces, plus que celui des capitales; l'homme mélancolique, plus que l'homme gai; enfin ceux qui ont reçu de la nature une imagination ardente qui modifie leur être à chaque inſtant, & les met à la place de tous ceux qu'ils voient ou qu'ils entendent, bien plus que ceux qui toujours froids & calmes, n'ont jamais ſu ſe tranſporter un moment hors de ce qui n'étoit pas eux. Dans ce contraſte & d'organiſation & de caractère, chacun cependant prend pour la nature ce qui eſt lui. Nos paſſions ou nos foibleſſes, voilà la règle de nos jugemens. Quelle ſera donc celle de l'orateur? Qu'il ne conſulte ni un particulier, ni une ville, ni même une na-

tion & un ſiècle, dont les mœurs & les idées changent, mais la nature de tous les pays & de tous les temps, qui ne change pas. Il y a dans toutes les ames bien nées des impreſſions que rien ne peut détruire, & qu'on eſt toujours sûr de réveiller; ce ſont pour ainſi dire des cordes toujours tendues qui frémiſſent de ſiècle en ſiècle & de pays en pays: c'eſt celles-là qu'il faut toucher. Qu'ainſi dans l'ordre politique l'orateur ſe pénètre des grands rapports du prince avec les ſujets, & des ſujets avec le prince; qu'il ſente avec énergie & les biens & les maux des nations; que dans l'ordre moral il s'enflamme ſur les liens généraux de bienfaiſance qui doivent unir tous les hommes, ſur les devoirs ſacrés des familles, ſur les noms de fils, d'époux & de pères; que dans ce qui a rapport aux talens, il admire les découvertes des grands hommes, la marche du génie, ces grandes idées

qui ont changé sur la terre la face du commerce, ou celle de la philosophie, de la législation & des arts, & qui ont fait sortir l'esprit humain des sillons que l'habitude & la paresse traçoient depuis vingt siècles. Que sur tous ces objets, s'il a une ame sensible & forte, il ne craigne pas de s'y abandonner; la nature est pour lui. Qu'il oublie alors & les idées rétrécies d'un cercle, & les préjugés d'un moment, & les systêmes de l'indifférence ou de l'erreur. Alors sa marche sera souvent impétueuse. Né avec un sentiment vigoureux & prompt, il s'élancera avec rapidité & par saillies d'un objet à l'autre; semblable à ces animaux agiles, qui placés dans les Pyrénées ou dans les Alpes, & vivant sur la cime des montagnes, bondissent d'un rocher à l'autre, en sautant par-dessus les précipices: l'animal sage & tranquille, qui dans le vallon traîne ses pas &

meſure lentement, mais ſurement, le terrein qui le porte, les obſerve de loin, & ne conçoit pas cette marche, qui pourtant eſt dans la nature comme la ſienne. Mais que l'orateur prenne garde. Tout a ſes défauts & ſes dangers. Plus une telle éloquence eſt noble, quand elle eſt appliquée à de grands objets, & qu'elle naît d'un ſentiment vrai & profond, plus un faux enthouſiaſme & une fauſſe chaleur ſont ridicules aux yeux de tout homme ſenſé. Il en eſt des ouvrages d'éloquence comme d'une pièce de théâtre. Si l'illuſion ne gagne, le ridicule perce, & l'on rit. C'eſt ce qui arrive toutes les fois que le ſentiment eſt faux; & il ne peut manquer de l'être, ſi on peint ce qu'on ne ſent pas. Voyez dans le monde tous ceux qui, par ſyſtême, veulent paroître ſenſibles; car (aujourd'hui ſur-tout) il y a des hypocrites de ſenſibilité comme des hypocrites de vertu. Tout

les trahit. Ils parlent avec glace de leur tendre amitié. Ils vantent avec un visage immobile leur douleur profonde. Eh! croient-ils qu'on puisse en imposer sur le sentiment? Le sentiment a ses regards, son ton, ses mouvemens, son langage, qu'on ne devine pas, qu'on n'imite point. O vains acteurs, vous tromperez tout au plus l'ame indifférente & glacée qui n'a pas le secret de cette langue: mais l'ame sensible, vous la repoussez; elle démêle votre jeu, vos systêmes, vous voit arranger vos ressorts; votre ton n'est pas le sien, & vos ames ne sont pas faites pour s'entendre. On ne joue pas plus la sensibilité dans les ouvrages que dans le commerce de la vie. Que celui donc à qui la nature l'a refusée, n'aspire point à imiter ce qu'il n'a pas. Mais soit que vous soyez éloquent, ou que vous ne le soyez point, soit qu'en célébrant les grands hommes vous preniez pour modèle ou la

gravité de Plutarque, ou la vigueur de Tacite, ou la ſageſſe piquante de Fontenelle, ou de temps en temps l'impétuoſité & la grandeur de Boſſuet, n'oubliez pas que votre but eſt d'être utile. Quoi, ne vous propoſeriez-vous que de louer une froide cendre ? Qu'importe vos vains éloges pour les morts ? C'eſt aux vivans qu'il faut parler ; c'eſt dans leur ame qu'il faut aller remuer le germe de l'honneur & de la gloire. Ils veulent être aimables, faites les grands. Préſentez-leur ſans ceſſe l'image des héros & des hommes utiles. Que cette idée les réveille. Oſez mêler un ton mâle aux chanſons de votre ſiècle. Mais ſurtout ne vous abaiſſez point à d'indignes panégyriques. Il eſt temps de reſpecter la vérité. Il y a deux mille ans que l'on écrit, & deux mille ans que l'on flatte. Poëtes, orateurs, hiſtoriens, tout a été complice de ce crime. Il y a peu d'écrivains pour qui

l'on n'ait à rougir. Il n'y a preſque pas un livre où il n'y ait des menſonges à effacer. Les quatre ſiècles des arts, monumens de génie, ſont auſſi des monumens de baſſeſſe. Qu'il en naiſſe un cinquième, & qu'il ſoit celui de la vérité. La flatterie, dans tous les ſiècles, l'a bannie des cours; la molleſſe de nos mœurs la bannit de nos ſociétés; l'effroi la repouſſe de nos cœurs quand elle y veut deſcendre. O écrivains! qu'elle ait un aſyle dans vos ouvrages. Que chacun de vous faſſe le ſerment de ne jamais flatter, de ne jamais tromper. Avant de louer un homme, interrogez ſa vie. Avant de louer la puiſſance, interrogez votre cœur. Si vous eſpérez, ſi vous craignez, vous ſerez vils. Etes-vous deſtinés par vos talens à la renommée? Songez que chaque ligne que vous écrivez, ne s'effacera plus. Montrez-la donc d'avance à la poſtérité qui vous lira; & tremblez qu'après avoir lu, elle

elle ne détourne ſon regard avec mépris. Non le génie n'eſt pas fait pour trafiquer du menſonge, avec la fortune. Il a dans ſon cœur je ne ſais quoi qui s'indigne d'une foibleſſe; & ſa grandeur ne peut s'avilir ſans remords. Juger de tout, apprécier la vie, peſer la crainte & l'eſpérance, voir & l'intérêt des hommes, & l'intérêt des ſociétés, s'inſtruire par les ſiècles & inſtruire le ſien, diſtribuer ſur la terre & la gloire & la honte, & faire ce partage comme Dieu & la conſcience le feroient, voilà ſa fonction. Que chacune de ſes paroles ſoit ſacrée. Que ſon ſilence même inſpire le reſpect, & reſſemble quelquefois à la juſtice. Un conquérant qui aimoit la gloire, mais plus avide de renommée que juſte, s'étonnoit de ce qu'un homme vertueux & que tout le peuple reſpectoit, ne parloit jamais de lui. Il le manda. Pourquoi, dit-il, les

hommes les plus ſages de mon empire ſe taiſent-ils ſur mes conquêtes? Prince, dit le vieillard, les ſages des ſiècles ſuivans le diront à ta poſtérité; & il ſe retira.

Fin du ſecond Volume.

TABLE

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

CHAPITRE XXIV. *Siècles de barbarie. Renaiſſance des Lettres. Eloges compoſés en latin moderne, dans le ſeizième & le dix-ſeptième ſiècles.* Page 1

CH. XXV. *De Paul Jove & de ſes Eloges.* 25

CH. XXVI. *Des Oraiſons funèbres, & des Eloges dans les premiers temps de la Littérature Françoiſe, depuis François I, juſqu'à la fin du règne de Henri IV.* 42

CH. XXVII. *Des Panégyriques ou Eloges adreſſés à Louis XIII, au Cardinal de Richelieu, & au Cardinal Mazarin.* 84

CH. XXVIII. *Des obſtacles qui avoient retardé l'Eloquence parmi nous, de ſa renaiſſance, de ſa marche & de ſes progrès.* 105

CH. XXIX. *De Maſcaron & de Boſſuet.* 158

CH. XXX. *De Fléchier.* 183

CH. XXXI. *Des Oraiſons funèbres de Bourdaloue, de la Rue, & de Maſſillon.* 206

CH. XXXII. *Des Eloges des Hommes illuſtres du dix-ſeptième ſiècle, par Charles Perraut.* 228

CH. XXXIII. *Des Eloges ou Panégyriques adreſſés à Louis XIV. Jugement ſur ce Prince.* 241

CH. XXXIV. *Des Panégyriques depuis la fin*

du règne de Louis XIV jusqu'en 1748. *D'un Eloge funèbre des Officiers morts dans la guerre de* 1741. 276

CH. XXXV. *Des Eloges des Gens de Lettres & des Savans. De quelques Auteurs du seizième siècle qui en ont écrit parmi nous.* 300

CH. XXXVI. *Des Eloges académiques ; des Eloges des Savans par M. de Fontenelle, & de quelques autres.* 320

CH. XXXVII. *Des Eloges en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, en Russie.* 345

CH. XXXVIII & dernier. *Du genre actuel des Eloges parmi nous ; si l'Eloquence leur convient, & quel genre d'Eloquence.* 377

Fin de la Table.

438290

LF
T4547.2

Thomas, Antoine Léonard
Oeuvres.
New ed., rev., cor.& enl.
Vol.2.

DATE.	NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET